

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

## LE PETROLE. (1)

### XI.

(Suite et fin.)

SOMMAIRE.—La purification et la distillation du pétrole brut.—Les éthers et les essences de pétrole.—L'huile d'éclairage.—La paraffine ou cire de pétrole.—Les huiles de graissage.—Le gaz de pétrole.—Les navires à vapeur et les locomotives.—Les accidents du pétrole et ceux du gaz.—Les vapeurs et leur limite de formation.—La combustion et l'explosion.—Comment se produisent les incendies? Comment les arrêter? Comment les prévenir?—Degré de danger des divers dérivés du pétrole; épreuve de l'huile d'éclairage.—Quel était le pétrole des incendiaires de la Commune?—Le combustible et le travail.—La richesse humaine.—L'abus et le remède.—Espérons!

Nous arrivons au troisième produit, le plus important de tous : c'est l'huile d'éclairage; elle passe à la distillation lorsque la vapeur d'eau à 100° ne fournissant plus de résultat, on porte peu à peu, dans un autre alambic disposé à cet effet, la température de la masse liquide depuis 100° jusque vers 300°. Cette huile doit donc se composer du reste du carbure no. 8, avec les carbures no. 9, no. 10, no. 11, no. 12, et plus ou moins des autres, suivant la température à laquelle on s'arrête. L'intérêt du fabricant est de produire le plus d'huile possible, mais il est limité d'un côté par la condition imposée par la loi, que le pétrole distillé vendu comme huile d'éclairage ne doit pas prendre feu dans une cuiller au contact d'une allumette enflammée, et de l'autre par ce fait que les carbures trop peu volatils étant plus épais et plus denses, ne montent plus aussi bien par capillarité dans la mèche et la font charbonner : ce qui nuit énormément à la lumière. On peut assez bien reconnaître le degré de volatilité d'une huile par sa densité, car tous ces carbures sont d'autant plus lourds qu'ils sont plus facilement vaporisables. Nous avons vu que l'éther de pétrole pèse environ 650 grammes le litre; les essences du commerce pèsent de 700 à 720 grammes; les huiles les plus éclairantes et les plus facilement inflammables, pèsent de 790 à 800 grammes, elles sont encore passables à 810 grammes, mais au-delà de 820 grammes, elles ne montent plus assez bien dans la mèche; il faudrait un mécanisme comme pour l'huile des lampes ordinaires. Peut-être emploiera-t-on plus tard à remplacer ainsi l'huile de colza les produits qui passent à la distillation depuis 300 jusqu'à 400°; mais pour le moment, on les met à part pour un autre emploi.

### XII.

Avant de continuer la distillation, lorsque toute l'huile d'éclairage est obtenue, on fait passer le résidu dans un très-grand bassin peu profond, où il est refroidi, soit naturellement, soit artificiellement, suivant la saison, jusqu'à la température de la glace. On voit alors apparaître sur le pourtour du bassin, puis bientôt sur toute sa surface une couche de plusieurs centimètres d'une substance solide blanche en petites écailles nacrées comme des écailles de poisson. Ce sont les carbures solides qui étaient dissous dans les liquides et qui cristallisent par refroidissement : le plus abondant et le mieux étudié de ces corps était déjà connu et employé de-

(1) Voir page 608.

puis longtemps, parce que l'huile de schiste, dans les mêmes circonstances, en fournit une grande quantité, beaucoup plus grande même que n'en fournit le pétrole. C'est la *paraffine*, dont on fait ces belles bougies transparentes, qui donnent une si magnifique lumière, et qui ne coûtent guères que le prix de la chandelle en Angleterre. On ne peut leur reprocher que le défaut de couler un peu trop vite en été, leur point de fusion se rapprochant plus de celui du suif que de celui de la stéarine et de la cire.

Quoi qu'il en soit, voilà une quatrième substance précieuse, la *cire de pétrole*, que nous retirons du pétrole brut. On la sépare du résidu liquide en l'enlevant avec des sortes d'écumoirs, puis en exprimant l'huile interposée au moyen de la presse hydraulique. C'est alors une masse jaune très-semblable à la cire d'abeilles brute, mais que l'on peut rendre parfaitement incolore par une épuration chimique.

La partie restée liquide malgré le refroidissement est alors réintégrée dans les appareils de distillation, où l'action de la chaleur va encore en retirer d'autres produits utiles.

### XIII.

On sait que les machines ont besoin, pour que leur mouvement n'absorbe pas en frottements une grande partie de la force motrice, d'être lubrifiées par un corps gras, toujours renouvelé sur les surfaces frottantes et frottées. La quantité de corps gras, demandée pour cet usage au commerce, est très-considérable. Or, les huiles et les graisses provenant des végétaux et des animaux ont le grave inconvénient d'absorber l'oxygène de l'air pour se transformer en vernis ou résines solides, qui finiraient par augmenter les frottements au lieu de les diminuer. Au contraire, les carbures d'hydrogène, surtout ceux du pétrole, comme nous l'avons vu, ne subissent aucune action de la part de l'air. Les moins bons pour l'éclairage sont précisément les meilleurs pour le graissage, parce qu'ils sont plus onctueux d'abord, et ensuite parce que la chaleur produite par le frottement ne les vaporise pas.

On les sépare par la distillation en trois qualités : celles qui distillent les premières à partir de 300 ou 320°, pesant de 830 à 840 grammes par litre, sont appelées *huiles de graissage légères* ; nous avons vu qu'elles pourraient remplacer dans les lampes l'huile de colza, dont elles ont tout à fait l'apparence. Elles servent à lubrifier les parties les plus délicates des machines, ou celles qui ne marchent pas à grande vitesse. Pour les axes et essieux tournant à grande vitesse, et pour les grosses machines, on préfère les *huiles de graissage lourdes*. Elles pèsent 850 à 900 grammes le litre et, étant moins volatiles, sont moins facilement vaporisées par la chaleur du frottement. Enfin souvent le résidu onctueux et goudronneux que l'on obtient quand on ne pousse pas à fond la distillation est utilisé pour graisser les roues de charettes, les moulins, etc., sous le nom de *graisse de pétrole*.

Si au contraire on pousse la distillation à fond pour augmenter la quantité d'huile lourde, il reste dans la cornue un résidu de coke compact, qui peut à la rigueur être utilisé comme combustible.

## XIV.

Voilà donc le pétrole brut, qui à l'état naturel ne pouvait guère être utilisé que comme un combustible dangereux, fumeux et puant, partagé par la distillation en sept substances, présentant chacune au plus haut degré les qualités que l'industrie leur demande, et ayant par conséquent acquis une très-grande valeur.

Il est triste d'être obligé de dire que cet idéal est loin d'être atteint en France, où d'un côté l'esprit de routine et les préjugés, de l'autre l'exploitation égoïste et cupide de l'ignorance publique, viennent se mettre en travers de tout progrès intelligent.

La distillation faite à feu nu dans des appareils encore primitifs, ne fournit que deux produits principaux, l'essence, poussée jusqu'à 150°, et l'huile qui poussée jusqu'à 350 au moins, contient ordinairement des carbures lourds et fumeux, jaunes et puants, grâce auxquels le colza vit encore.

Il y a une belle place à prendre dans l'industrie française pour celui qui saura, en fournissant des produits purs et constants de qualité, donner à tous les dérivés du pétrole la confiance publique.

D'ailleurs, leur importance peut augmenter encore, car ils sont éminemment propres à un certain nombre d'usages auxquels la houille, qu'on y emploie en ce moment, convient moins bien qu'eux.

C'est d'abord la fabrication en grand du gaz d'éclairage: il est évident que le pétrole, si riche en hydrogène, est plus propre à produire des gaz éclairants que les houilles, même les plus grasses et les plus flambantes. Il suffit pour qu'on y trouve avantage que le prix du pétrole brut ou de l'une de ses fractions soit inférieur à celui de la houille; c'est ce qui arrive en Amérique, près des lieux de production: cet emploi consomme même une très-forte partie du produit des puits américains: le gaz obtenu a l'avantage d'être cinq ou six fois plus éclairant que le nôtre à volume égal, et surtout de ne contenir aucune impureté sulfureuse et de n'avoir pas besoin d'épuration chimique. Ce dernier avantage pourrait bien compenser le prix plus élevé que coûterait le gaz de pétrole en Europe, si les inconvénients du soufre du gaz ordinaire devaient avoir une gravité exceptionnelle, s'il s'agissait, par exemple, d'éclairer une galerie de tableaux ou un édifice rempli de peintures à fresque. Le gaz de pétrole conviendrait d'autant mieux alors, qu'il est comparativement facile de le préparer en petit. On a déjà, du reste, commencé d'utiliser à l'éclairage en grand les produits dangereux de pétrole, l'éther et l'essence, et les appareils *Mille* sont employés en grand dans beaucoup de gares et d'usines de province.

N'oublions pas que la seule fabrication du gaz consomme des milliards

de kilogrammes de houille ; rien que pour éclairer Paris, qui a 500,000 becs, et Londres, qui en a 1 million, cela fait, à 200 mètres cubes de gaz ou 1,000 kilogrammes de houille par bec et par an, 1,500,000 tonnes, gros comme la butte Montmartre, pour éclairer deux villes ! On conçoit l'inquiétude des Anglais, de voir s'épuiser bientôt la source de leur puissance, et l'intérêt que doit présenter, pour eux comme pour nous, cet emploi possible du pétrole.

## XV

Un autre emploi, d'autant plus important qu'il peut avoir de graves conséquences au point de vue militaire et par suite politique, c'est le chauffage des *chaudières à vapeur*, auquel seraient surtout propres les produits de distillation les moins inflammables, c'est-à-dire les huiles lourdes utilisées aujourd'hui au graissage.

C'est surtout dans la navigation à vapeur que le chauffage par le pétrole peut opérer une véritable révolution. Un steamer peut en effet brûler en une vingtaine de jours un poids de charbon de terre égal à tout son tonnage. Les transatlantiques ont environ le tiers de leur charge en charbon, et ne peuvent marcher à la vapeur plus de dix jours de suite. La construction du *Great-Eastern* a eu surtout pour raison la condition exigée de se rendre directement et sans escale, d'Angleterre aux Indes. Voilà pourquoi les vaisseaux de guerre à vapeur ont, comme les anciens vaisseaux de ligne, tout un grément pour la navigation à voile. Sans cela ils seraient forcés de regagner un port tous les huit jours, c'est-à-dire que les croisières en haute mer leur seraient interdites. Or les huiles minérales occupent, à poids égal, moitié moins de place que la houille, et donnent deux fois plus de chaleur : donc déjà la traversée peut être quatre fois plus longue, ou la cargaison commerciale deux fois plus forte. Mais ce n'est pas là le seul avantage : la combustion de l'huile ne donne aucune fumée, et supprime par conséquent ce panache indicateur qui trahit, en temps de guerre, la marche du navire ; de plus le personnel employé à la machine est beaucoup moins nombreux ; enfin l'allumage et l'extinction des feux peuvent se faire avec une rapidité bien précieuse pour la manœuvre.

Ces avantages peuvent s'étendre au chauffage des locomotives : le parcours possible sans arrêt peut être quadruplé, en remplaçant le charbon par des huiles minérales, d'autant mieux que M. Henri Sainte-Claire Deville, auteur des expériences, a trouvé le moyen de faire servir à l'alimentation des chaudières l'eau produite par la combustion de l'hydrogène de l'huile. De plus la suppression de la fumée a une grande importance hygiénique pour le parcours des tunnels ; les locomotives à pétrole sont les seules qui puissent franchir, sans inconvénient pour les voyageurs, l'immense tunnel du Mont-Cenis.

## XVI

“ Tout cela est fort beau, me direz-vous, mais vous oubliez les explosions, les conflagrations subites et épouvantables que va causer à chaque instant une substance aussi dangereuse. Ce pétrole est une poudre ; vous nous l’avez dit vous-même ; le mettre ainsi tout près du feu, c’est courir au-devant d’un danger terrible et inévitable. Le pétrole et ses dérivés ne peuvent retrouver l’estime publique que lorsqu’on sera sûr d’avoir des moyens infailibles de les empêcher de nuire, et comme l’expérience prouve malheureusement que nous sommes loin d’avoir ces moyens, il est sage de laisser pour un moment de côté ces nouveaux auxiliaires dont nous ne sommes pas les maîtres.”

Remarquons qu’on en a dit tout autant à l’occasion de chacune des grandes inventions qui ont révolutionné l’industrie moderne. Les bateaux à vapeur, les chemins de fer, l’éclairage au gaz, ont soulevé l’opposition la plus vive, au nom de la sécurité publique menacée par l’énormité des catastrophes qu’ils pouvaient provoquer. Il serait facile de trouver dans les pamphlets de Charles Nodier et dans les opuscules de Clément Desormes, en 1816, des arguments certes aussi spirituels et aussi savants qu’on peut les désirer, s’appliquant parfaitement au pétrole, qui s’appliquaient à cette époque au gaz d’éclairage.

Qui penserait aujourd’hui à supprimer le gaz d’éclairage ? Ce ne sont toujours pas ceux qui ont vu les soirées de Paris pendant le siège. Or les explosions, les incendies, les accidents de toute nature causés par le gaz, ont été sinon aussi terribles, au moins aussi fréquents que ceux causés par le pétrole. Si on remarque que le grisou des mines de houille n’est que du gaz d’éclairage naturel, on en conclura même que la liste des victimes du gaz est peut être encore plus longue et plus lamentable que celle du pétrole.

Or la frayeur du gaz a fait son temps, et les accidents sont devenus insignifiants, aussitôt que l’usage du corps nouveau s’est assez répandu pour que tout le monde fût au courant de ses dangers et habitué à son maniement.

Les malheurs causés par l’homme, lorsqu’ils ne sont pas dus à sa mauvaise volonté, sont dus à son ignorance. Avant d’entreprendre d’utiliser une nouvelle chose, il faut s’occuper d’acquérir toute la somme possible de connaissances applicables à cette chose.

Nous allons mettre ici même ce précepte en pratique et comme ce sujet des explosions et des incendies est certainement celui qui offre pour la plupart de nos lecteurs le principal intérêt de la question que nous traitons, comme il n’y a peut-être pas de point d’instruction sur lequel courent plus de préjugés et d’erreurs populaires que celui des inflammations et des explosions, pour être sûrs d’être compris, nous allons commencer par rappeler

en peu de mots, à ceux qui les auraient oubliés, quelques notions scientifiques indispensables à notre explication.

## XVII

Un peu de physique d'abord, au sujet du mot *vapeur*, dont l'acception dans le langage ordinaire, n'est pas du tout d'accord avec l'acception scientifique.

La plupart des liquides sont volatils, c'est-à-dire qu'ils peuvent prendre la forme d'un gaz transparent et invisible comme l'air, soit lentement et à froid par une surface libre, ou, comme on dit, en *s'évaporant*, soit en produisant des bulles dans leur profondeur quand on les chauffe à un point fixe, ou, comme on dit, en entrant en *ébullition*. La vapeur, c'est-à-dire l'état gazeux d'un corps habituellement liquide, ne diffère des gaz ordinaires qu'en un point : c'est qu'il ne peut pas y en avoir, dans un espace donné, au-delà d'une certaine limite, à laquelle on dit que l'espace est saturé. Cette limite dépend de la température de l'espace occupé et croît très-rapidement avec elle, en sorte qu'en été, à 20 degrés, il y en a plus de deux fois plus qu'au printemps à 10 degrés, et qu'il y en aurait à 40 bien plus de quatre fois. Si la vapeur formée à chaud vient à se refroidir, elle se précipite donc en majeure partie, sous forme d'une poussière très-fine ayant l'apparence d'une fumée, qu'on désigne souvent elle-même, mais bien à tort, sous le nom de vapeur. Ainsi les nuages du ciel et les brouillards ne sont pas de la *vapeur* d'eau, mais de la *poussière* d'eau. La vraie vapeur est aussi invisible et aussi transparente que le reste de l'air.

Quand on veut mesurer la quantité d'une vapeur que contient l'air, on estime la part de pression barométrique qu'elle soutient. Ainsi, sur les 75 centimètres de mercure qui seront soutenus par l'air dans un baromètre, l'azote de l'air en portera pour sa part environ 59, l'oxygène environ 15, la vapeur d'eau, dans une belle journée ordinaire de printemps, environ *un*, et l'acide carbonique une fraction de millimètre. Supposons que nous enfermions hermétiquement dans un vase un certain volume de cet air, avec la cuvette de ce baromètre, et que nous y fassions pénétrer sans l'ouvrir quelques gouttes de benzine, ou de chloroforme, ou d'essence de pétrole, nous verrions le mercure monter dans la grande branche du baromètre, la vapeur s'ajoutant aux autres gaz de l'air, et s'il s'arrêtait, par exemple, à 3 centimètres plus haut, nous dirions que la *tension de vapeur* du liquide à cette température est de 3 centimètres. La vapeur de cet espace serait donc les  $\frac{3}{78}$  de tout l'ensemble, et l'on pourrait dire que cet air est devenu un mélange contenant 3 de vapeur contre 15 d'oxygène, mélange dont il serait éminemment dangereux d'approcher une flamme, car il prendrait feu instantanément, en détonnant comme de la poudre.

## XVIII

Un peu de chimie maintenant, pour expliquer cette détonation. Tout le monde sait, ou doit savoir, que la combustion d'un corps est sa *combinaison* avec l'oxygène, laquelle produit une chaleur ordinairement assez vive pour être lumineuse. Le résultat de cette combinaison est ce qu'on appelle un corps *brûlé* ou, comme disent les chimistes, oxydé. Ainsi les paillettes de fer, qui brûlent en étoiles dans les bouquets d'artifice ou à la tuyère de la forge, retombent transformées en perles d'oxyde noir ; le zinc pulvérisé des feux de Bengale devient leur fumée blanche, fine poussière qui n'est autre que du blanc de zinc (oxyde de zinc), comme la fumée des fils de magnésium enflammés n'est autre que de la magnésie blanche (oxyde de magnésium).

Mais dans les combustibles fournis par les tissus vivants, bois, papier, cire, huile, les deux éléments qui brûlent, le *charbon* et l'*hydrogène*, produisent en s'unissant à l'oxygène deux corps gazeux et par suite invisibles ; le premier, le charbon brûlé, est le gaz *acide carbonique*, le même qui sort de l'eau de seltz et du vin de Champagne ; le second, l'hydrogène brûlé, est tout simplement de l'*eau*, nécessairement en vapeur à cette température.

La preuve que les flammes produisent de l'eau, c'est que si on approche un corps froid, cette eau s'y précipite en rosée, comme on le voit sur les verres des lampes et des becs de gaz qu'on vient d'allumer.

Or, pour qu'un combustible brûle, il ne suffit pas qu'il soit chauffé, il faut qu'il touche l'oxygène qui doit le brûler, c'est-à-dire s'unir à lui avec chaleur. Prenons pour exemple la combustion de la poudre à canon, c'est une réaction chimique qui ne manque pas d'actualité dans ce temps-ci.

Du charbon en poudre, seul dans une cartouche de fusil, aurait beau subir le feu de la capsule, il ne brûlerait pas, mais on a mis avec lui du salpêtre et du soufre, donnant ensemble, quand ils sont chauffés, une réaction qui fournit les deux gaz de l'air, l'oxygène et l'azote, avec un sel blanc nommé sulfure de potassium, celui qui constituera la fumée de la poudre.

Les fragments qui reçoivent les premiers la chaleur de la capsule unissent donc leur charbon et leur oxygène ; la chaleur qui en résulte excite la même action dans les fragments voisins ; en un clin d'œil toute la masse a subi la métamorphose : les gaz produits, échauffés à la température de la flamme, doivent occuper un volume plus de mille fois plus grand que celui de la poudre ; leur expansion chasse la balle, et donne à l'air une secousse dont nos oreilles se ressentent.

Donc un combustible enfermé n'est pas un danger d'explosion, si on n'enferme pas d'oxygène avec lui. Un gazomètre plein ne ferait pas ex-

plosion par une bombe, pas plus qu'une bouteille de pétrole pleine, brusquement débouchée au contact du feu. Dans les deux cas, à l'ouverture ainsi faite se produirait une flamme au milieu de l'air, qui fournit l'un des deux éléments nécessaires de la combustion, l'oxygène. Bouchons l'ouverture, la flamme s'éteint.

Ce qui est à craindre, c'est le *mélange* détonant, c'est-à-dire le rapprochement, en chaque point, du combustible et de l'oxygène comburant. Le mélange se fait naturellement quand le combustible est gazeux ou volatil, par exemple, quand un bec de gaz est resté ouvert longtemps dans une chambre, ou que de la benzine, de l'éther, du sulfure de carbone ou de l'essence de pétrole, tombés à terre ou restés débouchés, s'évaporent lentement dans une pièce mal ventilée. L'atmosphère est alors devenue un mélange détonant, qui prend feu comme la poudre, lorsqu'un seul de ses points est porté à la température d'inflammation.

Or, la chimie nous apprend que pour brûler complètement ainsi 1 litre de gaz hydrogène pur, il faut un demi-litre d'oxygène, c'est-à-dire  $2\frac{1}{2}$  litres d'air ; pour 1 litre de gaz d'éclairage, qui contient de l'hydrogène plus condensé uni à la substance du charbon, il faut plus de 2 litres d'oxygène, soit de 11 à 12 litres d'air ; la détonation peut avoir lieu, même avec un plus grand volume d'air. Elle aura lieu en effet, tant que l'excès de gaz inutile, mélangé au gaz combustible et à l'oxygène, n'absorbera pas, en s'échauffant lui-même, assez de chaleur pour abaisser le mélange au-dessous de la température d'inflammation.

¶ Une explosion peut donc être imminente, quand une fuite a mêlé à l'air d'une chambre un 15e ou un 20e de son volume de gaz. Mais la benzine, le chloroforme, l'éther, l'essence de pétrole, ont des vapeurs composées d'hydrogène et de charbon comme le gaz, seulement plus lourdes, plus condensées encore ; l'explosion pourra donc avoir lieu quand leurs vapeurs mêlées à l'air en formeront le 25e, le 30e, le 40e, ce qui est très-possible, surtout dans une pièce chaude, quand ces vapeurs ont eu un temps suffisant pour se former peu à peu dans la pièce close et en saturer l'air. Il faut toutefois que le liquide soit très-volatil ; c'est-à-dire qu'il ait, comme nous l'avons vu, une limite de vaporation assez élevée pour pouvoir soutenir à la température ordinaire, une part de la pression barométrique dépassant 1 ou 2 centimètres de mercure. Il suffit pour cela que la température d'ébullition soit assez inférieure à celle de l'eau, qui bout à  $100^{\circ}$ . Dans ce cas commence à être l'alcool concentré, qui bout vers  $80^{\circ}$  ; l'esprit de bois qui bout vers  $66^{\circ}$  et qui remplace souvent l'alcool à brûler, trop cher depuis les impôts, est déjà bien plus dangereux. Bien plus à craindre encore sont l'éther, le chloroforme, la benzine, le sulfure de carbone, qui bouillent entre  $30^{\circ}$  et  $50^{\circ}$ , et enfin les plus volatils des corps contenus dans le pétrole brut et dans les éthers et essences de pétrole, qui renferment, comme nous l'avons vu, un carbure bouillant à  $30^{\circ}$  et un déjà gazeux à la température ordinaire.

Nous voici ramenés au cœur de notre sujet.

### XIX

Le danger particulier des combustibles très-volatils est celui de pouvoir s'enflammer à *distance*, c'est-à-dire de former, en émettant des vapeurs transparentes qui se mélangent à l'air, une sorte de traînée de poudre complètement invisible, et dont par conséquent on ne se défie pas.

Comme les vapeurs tendent à se disséminer dans l'atmosphère, la proportion nécessaire pour rendre le mélange inflammable n'existe que là où elles se forment, et là où elles se dirigent en grande quantité, c'est-à-dire à l'orifice du vase qui contient le liquide, et au centre de la route qu'elles suivent en s'en allant.

On peut se faire une idée très-nette de la forme que doivent avoir ces traînées invisibles, par ces colonnes de fumée qui s'échappent d'une mèche enflammée sur laquelle on vient de souffler. Ces colonnes sont aussi produites par un gaz combustible, du véritable gaz d'éclairage, distillé dans la mèche encore portée au rouge ; mais ce gaz est rendu visible, parce qu'il est mêlé de fines poussières de liquides acides et goudronnés fournis par la même distillation.

Chacun a fait cette petite expérience, d'approcher une allumette enflammée de la fumée d'une bougie, à une distance encore assez grande de la place qu'occupait la flamme ; on voit alors une ignition rapide suivre la colonne et rallumer la mèche.

Les choses se passent tout à fait ainsi, dans l'inflammation à distance des liquides très-volatils ; seulement la colonne invisible, au lieu d'être formée de gaz chauds plus légers que l'air, est formée de vapeurs plus lourdes que l'air, et ne s'y diffusant qu'avec lenteur, de sorte que la traînée descend au lieu de monter, et s'étend en longue nappe sur le sol, dans le sens de la circulation générale de l'air de la chambre, c'est-à-dire ordinairement vers la cheminée, s'il y en a une.

Une haute cheminée sans feu, comme celles qui servent à l'aération des endroits infects, emporterait les vapeurs diluées dans un courant d'air, et serait un excellent moyen de s'en débarrasser sans danger. Mais s'il y a un foyer allumé dans cette cheminée, et que la diffusion de la vapeur dans l'air n'ait pas encore atteint la limite à laquelle le mélange cesse d'être inflammable, la traînée prend feu, et l'ignition remonte comme un éclair jusqu'au vase contenant le liquide volatil. Si ce vase n'est qu'en partie rempli, l'espace saturé de vapeur qui se trouve au-dessus du liquide prend feu aussi, et comme les parois empêchent les gaz renfermés de se dilater à leur aise, la pression produite brise le vase, et projette avec ses débris le liquide qu'il contenait en jets enflammés. Ces jets communiquent au loin l'incendie aux corps combustibles sur lesquels ils sont projetés, et qui jouent pour le liquide le rôle de mèche.

Voilà comment se produisent ces sinistres instantanés où l'on voit immédiatement après l'explosion d'à peine un demi flacon d'un de ces dangereux liquides, tous les objets d'une chambre se trouver enflammés à la fois, et faire un foyer considérable d'incendie avant qu'on puisse songer à en arrêter les progrès.

Si le liquide est très-soluble dans l'eau, comme l'esprit de vin ou l'esprit de bois, on peut éteindre l'incendie par les moyens ordinaires ; mais pour les corps gras et les carbures d'hydrogène, qui flottent sur l'eau sans s'y mélanger, il serait parfaitement inutile de chercher à les éteindre en y jetant de l'eau. Il faut prendre un autre moyen, excellent d'ailleurs pour éteindre tous les liquides enflammés. Tout le monde connaît aujourd'hui ce moyen : il consiste à absorber le liquide en y jetant du sable, de la terre, de la cendre, ou généralement un corps poreux quelconque, qui, en s'imbibant du liquide, le prive du contact de l'air.

Remarquons qu'un corps poreux combustible lui-même, comme de la sciure de bois ou de linge, pourrait à la rigueur rendre ce service en attendant mieux. Il prendrait feu, c'est vrai, mais en fixant le liquidé et diminuant sa surface libre, jusqu'à ce qu'on puisse priver tout à fait cette surface du contact de l'air qui entretient sa combustion.

On comprend maintenant quelles doivent être les précautions nécessaires pour manier sans danger les liquides très-volatils, que la pharmacie et les industries chimiques sont souvent forcées d'employer.

D'abord les renfermer dans des vases de *metal*, parfaitement étanches, aussi remplis que possible, et dont la partie supérieure soit séparée de l'atmosphère extérieure par une soupape.

Ensuite, ne les mettre en communication avec l'atmosphère que dans un courant d'air qui les dilue et les emporte ; les manier toujours, par conséquent, soit en plein air, soit près d'une fenêtre ouverte, soit sous un de ces tabliers surmontés de hautes cheminées, comme en ont tous les laboratoires de chimie.

Enfin, ne jamais les laisser rapprochés d'un feu nu, surtout quand ce feu est plus bas qu'eux, et du côté où porte le courant d'air. Ne s'éclairer jamais qu'au moyen de ces lampes de sûreté où la flamme est partout séparée de l'atmosphère environnant par une toile métallique à fines mailles. Jamais une traînée de gaz en feu ne peut traverser une pareille toile sans être refroidie et par suite éteinte au passage. On pourrait même verser le liquide inflammable sur la toile métallique, sans que jamais l'inflammation pût se communiquer au dehors.

L'expérience d'une multitude de laboratoires, usines et magasins de vente, où tous les jours sont manipulés sans accident les produits les plus dangereux sous ce rapport, nous prouve que ces seules précautions

suffisent pour assurer contre tout danger des hommes soigneux et intelligents.

## XX

Quels sont maintenant parmi les corps provenant du pétrole ceux qui sont dangereux par leur facile inflammation ?

Seulement ceux qui contiennent en quantité sensible les carbures les plus volatils. Le plus dangereux est l'éther de pétrole, qui ne devrait jamais être mis dans les mains de personnes n'ayant pas une grande expérience des corps volatils inflammables. Après lui vient l'essence minérale, surtout en été, ou dans une pièce chaude, surtout celle des fabriques qui n'en retirent pas d'abord l'éther. Aussi faut-il recommander, dans un ménage, de ne jamais préparer les lampes à essence le soir près d'une lumière nue, de mettre cette essence dans un bidon métallique à soupape et non pas dans une bouteille de verre, de ne pas lui donner sa place habituelle dans la cuisine ou sur une cheminée, de ne s'en servir pour enlever les taches des habits qu'en plein air ou dans une chambre sans feu, éclairée par une lampe de sûreté s'il n'y fait pas jour.

Quant à l'huile d'éclairage, on peut être aujourd'hui à peu près certain, en l'achetant dans une maison honorable, qu'elle offre moins de dangers d'inflammation qu'une foule de corps dont nous faisons usage tous les jours sans nous en inquiéter sous ce rapport, les eaux-de-vie et liqueurs de table, par exemple. On exige en effet une garantie des producteurs et des épurateurs qui livrent cette huile au commerce, et qui ne veulent pas qu'elle tombe sous la loi rigoureuse à laquelle sont soumis les éthers et les essences. La douane fait passer l'huile au moment de sa livraison aux débitants, par une épreuve que les eaux-de-vie ne pourraient pas soutenir sans supprimer radicalement tous les punch, les omelettes au rhum et autres plats flam-bants.

On verse l'huile, sur une épaisseur d'un centimètre, dans une sorte de petite soucoupe, chauffée par un bain-marie à la température de 35 degrés, qui est à peu près celle du corps humain. On en approche lentement une allumette enflammée, de manière à ce que la flamme touche la surface liquide : l'huile ne doit pas prendre feu, mais au contraire éteindre l'allumette lorsqu'on l'y plonge.

Cette épreuve, qui manque un peu de précision, tend à être remplacée aujourd'hui par la mesure directe de la tension de la vapeur à une température déterminée. M. Salleron, constructeur d'instruments de physique, a fourni un appareil très-pratique sous ce rapport, où l'huile à éprouver se trouve introduite dans un espace fermé, dont la pression est mesurée par un manomètre. L'élévation de la colonne manométrique donne en millimètres la tension de la vapeur, et un thermomètre donne le degré de température correspondant.

A 15 degrés, température moyenne de l'été, les huiles vendues à Paris ne donnent généralement pas une tension dépassant deux ou trois millimètres de mercure, tandis que les essences, suivant les fabricants, soulèveraient la colonne de mercure de cinq à vingt centimètres.

L'épreuve ordinaire, faite dans une cuiller à bouche chauffée à la chaleur du corps, suffit pour la consommation domestique, et donne assez directement l'assurance que l'huile peut être brûlée sans danger, dans les lampes de construction si simple que tout le monde connaît. Si la lampe se renversait, l'huile en s'écoulant éteindrait la mèche. Il ne reste guère de dangereux que le cas, peu probable, où le réservoir de la lampe se brisant, et l'huile s'écoulant par une autre issue sans inonder la mèche, celle-ci resterait allumée malgré le courant d'air produit par la chute, et tomberait précisément sur un corps poreux, une étoffe, par exemple, que l'écoulement de l'huile se trouverait imprégner, juste au degré convenable pour s'enflammer elle-même comme la mèche.

Mais on conviendra que ce concours de circonstances serait un effet de hasard très-rare, et qu'en pareil cas, une lampe à huile de colza pourrait bien devenir elle-même une cause d'incendie, quoique cette huile soit moins facilement inflammable que celle de pétrole.

Le seul vrai danger de l'huile de pétrole peut venir d'une fraude du débitant, qui consiste à mêler de l'essence aux huiles trop lourdes pour leur rendre la moindre densité, la fluidité et la belle flamme des huiles de bonne qualité. Cette fraude est odieuse, et la loi ne l'atteindrait jamais trop sévèrement, car c'est elle qui a été la cause de la plupart des incendies et d'accidents graves. Elle a donc fait au pétrole sa triste réputation, et rendu populaire la terrible inflammabilité qui en a un jour armé des mains criminelles.

Mais cette fraude est devenue plus rare à mesure qu'elle a été signalée, et à mesure que s'est répandue l'épreuve si simple par laquelle nous avons montré qu'on la décèle. Aujourd'hui elle n'aurait plus raison d'être en France, le prix de vente des essences et des huiles de graissage étant à peu près le même que celui des huiles d'éclairage, et les conséquences légales de la fraude pouvant être énormes, en comparaison du mince bénéfice que le détaillant en espérerait.

Nous n'avons pas à parler du danger des huiles de graissage ; pour les enflammer directement sans un corps poreux faisant mèche, il faudrait qu'elles fussent chauffées presque à l'ébullition. Leur inflammation aurait lieu alors un peu comme celle de la friture, quand la flamme du foyer vient lécher les bords de la poêle. Dans les machines à vapeur où on emploie cette huile comme combustible, on a soin de mettre le réservoir d'où partent les tuyaux qui la conduisent au foyer, loin de l'ouverture de ce foyer, et hors de la portée des flammes qui pour-

raient produire un excès d'écoulement, causé par une rupture de tuyau ou une maladresse.

## XXI

Ainsi les seuls produits partiels du pétrole susceptibles de s'enflammer par surprise, dans le maniement ordinaire de ces corps, sont les essences de pétrole, surtout les plus légères, celles qui seraient destinées à détacher les étoffes, ou dont le fabricant n'aurait pas l'habitude de mettre à part les parties les plus volatiles.

Mais il y a un corps qui s'est trouvé une fois (et l'on ne l'y laissera plus, il faut l'espérer), entre les mains de toute une population ignorante et affolée de haine, et ce corps se trouve avoir à la fois tous les inconvénients des produits partiels sans être propre à aucun de ces usages, c'est le *pétrole brut*. Tenace et puant comme les pires huiles lourdes, coulant et difficile à éteindre comme les huiles légères, il est aussi facilement inflammable que les essences et les éthers, puisqu'il contient tous ces corps réunis.

Le pétrole brut ne vient en France, du reste, que pour donner à nos usines nationales le bénéfice que rapporte sa distillation. Depuis la réforme de son embarillage, son transport et son magasinage offrent bien moins de dangers qu'autrefois. Allant directement, par expéditions considérables, des ports d'arrivée aux usines, où son emploi est soumis à de rigoureuses prescriptions légales, il ne peut guères, en temps ordinaire, sortir de ces usines et devenir un danger entre des mains imprudentes ou malveillantes.

Il a fallu les malheurs de l'invasion prussienne et de la Commune, pour que, de réquisition en réquisition, il arrivât aux mains des "fuséens" de Ferré et de Rigault. L'ignorance et l'ivrognerie des misérables chargés de mettre le feu aux divers édifices, a d'ailleurs rendu souvent leurs efforts impuissants, et sauvé bien des constructions destinées à l'incendie. L'inégalité de leur réussite prouve l'inégalité de leur intelligence. Mais certaines de leurs tentatives ont échoué, parce qu'ils manquaient quelquefois des produits suffisamment inflammables.

Ainsi, le pont tournant de la Villette a été, paraît-il, enduit à deux reprises différentes d'huile d'éclairage, prise chez deux épiciers du voisinage, sans que les incendiaires pussent y mettre le feu directement. Il a fallu aller chercher de la paille et du bois pour venir à bout de le brûler.

## XXII

Nous espérons avoir suffisamment démontré que les pétroles et les huiles minérales, loin de mériter le dégoût et l'horreur, sont dignes de

fixer au plus haut point l'attention de tous les hommes qui réfléchissent.

Lorsqu'on considère que ce qu'il y a de plus précieux dans le monde matériel, pour l'homme, ce sont les instruments de son travail, on arrive vite à comprendre que nos trésors, nos vraies sources de richesse, ce ne sont pas les mines de rubis ni les mines d'or, ce sont les combustibles.

En effet, ce *travail*, dont l'accomplissement constitue le principal élément de la prospérité, on le définit scientifiquement : un effort multiplié par le chemin qu'il a fait faire. C'est donc le résultat de la victoire d'un *mouvement* sur une résistance.

Or ce mouvement, qui doit nous soumettre la matière, est toujours le résultat de la transformation d'une *chaleur*, et cette chaleur que le soleil nous envoie, mais que nous ne savons pas garder, ce sont les plantes qui savent la garder pour nous, en l'employant à former des tissus qui nous la rendront, lorsqu'ils seront brûlés, soit comme aliments dans nos organes et dans ceux des animaux qui nous aident, soit comme combustibles, c'est-à-dire aussi comme aliments de nos foyers et de nos machines.

Mais la production de travail, et par conséquent la consommation de combustible de l'industrie moderne est telle, qu'une seule de nos compagnies de chemins de fer transformerait en Arabie Pétrée le sol de la France en quelques années, si elle ne brûlait que les végétaux que le soleil nous fournit actuellement. Aussi demande-t-on le mouvement des machines aux houilles, c'est-à-dire au travail que les rayons de soleil ont mis en réserve, bien des milliers de siècles avant l'homme, et dont l'homme use, comme il use de tout le travail divin de la création, opéré en vue de lui.

Constitué maître de la nature, l'homme a le devoir, vis-à-vis de son Auteur, d'en reconnaître par son intelligence et d'en mettre en œuvre par sa volonté toutes les ressources, toutes les prévoyances, toutes les merveilles. La parabole des talents confiés au bon serviteur est aussi vraie dans l'ordre physique que dans l'ordre moral.

Nous sommes d'ailleurs forcés d'utiliser successivement les diverses richesses de la nature, parce qu'elles s'épuisent : il n'est pas possible à une civilisation, qui veut garder son rang et sa prospérité, de se servir toujours des mêmes matériaux d'existence, qui à la longue deviennent insuffisants. Le *statu quo* dans l'industrie est une décadence. La *lutte pour la vie* consistant, pour les sociétés comme pour les individus, à se nourrir et à se défendre, les nations ne peuvent vivre qu'en conquérant chaque jour de nouveaux aliments et de nouvelles armes. Le principal caractère matériel de la civilisation moderne est précisément d'avoir découvert des forces vives, oubliées ou méconnues des générations précédentes, et d'avoir su les employer à la multiplication du travail, c'est-à-dire de la richesse et de la puissance de l'homme.

Nous avons fait, en trouvant la houille, un progrès tout semblable à celui qu'ont fait les premiers hommes, qui n'avaient que le bois, l'os et le silex, le jour où ils ont trouvé ce cuivre natif qu'on nomme l'airain ou le bronze antique. Un nouveau combustible a pour nous, en ce moment, la même importance que pour les hommes primitifs un nouveau métal.

Songez à ce qui a dû arriver lors de la découverte du fer, plus dur et tenace, plus accommodé aux usages de première nécessité, plus convenable, par exemple, pour fabriquer des armes et des outils. Les premiers qui l'ont utilisé ont dû devenir les maîtres de ceux qui n'avaient que le bronze, d'autant que les mines de ce dernier métal devaient être presque épuisées, lorsque celles de fer se sont montrées surabondantes.

Les nouveaux combustibles liquides sont-ils appelés à jouer le même rôle vis-à-vis de la houille ? Il serait peut-être exagéré de l'affirmer. En ce moment, hélas ! nous voyons surtout cette ressemblance, qu'un des premiers usages que l'homme fait du pétrole, c'est celui qu'il a fait d'abord du fer, un instrument de mort et de destruction.

Ayons l'espérance que le pétrole deviendra plus tard ce qu'est devenu le fer, un instrument de travail de production, de force et de saine richesse.

Il faut souvent prononcer aujourd'hui ce mot d'espérance... c'est dans notre pauvre société en déroute, où l'on est souvent tenté de désirer l'abolition d'une bonne chose pour en faire cesser l'abus, c'est en ce moment surtout, qu'on comprend bien comme il est vrai que l'espérance est une vertu.

Que faut-il donc à une société pour qu'elle emploie au bien les dons de Dieu au lieu de les employer au mal ? Il lui faut, il est vrai, savoir, mais encore plus vouloir que savoir. Dans ces temps-ci, on crie sur les toits que le remède nécessaire à notre pauvre France, c'est l'instruction, l'instruction seule, l'instruction à tous les degrés, sans songer qu'on n'a par là qu'un outil sans son moteur. C'est ainsi qu'en province pendant l'invasion, de bons bourgeois se croyaient sauvés parce qu'ils s'étaient fait construire des mitrailleuses et des canons, sans songer qu'ils n'avaient pas d'artilleurs.

Répétons-le sans relâche, nous parviendrons peut-être à nous faire entendre un jour : savoir n'est pas vouloir : bien vouloir et mal savoir ne produit rien de bon, c'est vrai, mais bien savoir et mal vouloir, c'est l'inverse du bon, c'est la destruction, c'est le crime.

Les professeurs chrétiens savent aussi bien que personne, puisqu'ils y ont voué leur vie, combien il est nécessaire d'instruire la génération qui s'élève ; mais l'expérience leur a prouvé, et ils regardent comme un devoir de dire, qu'on n'obtiendra rien de bon, de l'éducation, de l'intelligence, sans la fonder sur l'éducation du cœur.

## NOTRE DAME DE LOURDES.

[*Voyage d'un croyant.*]

### I.—D'ARCACHON A PAU.

Rome et Paris étaient assiégés le même jour, par une mystérieuse coïncidence, le 19 septembre 1870, anniversaire des avertissements prophétiques de Notre-Dame de la Salette.

Rome, dit alors Pie IX, sera corrigée, mais Paris sera châtié.

...Le siège de Paris fut l'expiation de l'abandon de Rome, et le châtimement des blasphèmes de Renan patronnés par l'empire et applaudis par la presse parisienne. (1)

La guerre, et quelle guerre ! avait rompu la douce habitude que nous nous étions faite, mon fils et moi, de passer l'hiver tour à tour à Rome et à Paris, ces deux capitales de notre âme et de notre esprit. Pendant ce double exil, nous nous étions réfugiés en famille sous les ailes de Notre-Dame d'Arcachon, au bord de cet Océan, moins agité par ses tempêtes que nos deux patries par les révolutions.

Du fond de cet asile béni, nous suivions les phases de la lutte avec une poignante anxiété. Nous n'oublierons jamais la veille de Noël, quand nous priions devant une relique de la Crèche qui ne nous quitte jamais ; (2) d'affreuses nouvelles nous arrivèrent peu avant la messe de minuit, et nous disions avec le prophète : " les anges de la paix pleuraient amèrement." (3)

Minuit ! la neige orne la terre,  
La mer est noire et gronde... hélas !  
La cloche annonce un doux mystère  
Et semble aussi sonner un glas.

Que d'hommes couchés sur la dure,  
Les uns sont morts, qu'ils sont heureux !  
D'autres souffrent d'une blessure  
Et tous ont le cœur douloureux.

---

(1) " Pour venger le premier déicide, la justice divine permit, en septembre de l'an 70, le siège et la destruction de Jérusalem, et pour en venger la répétition, dix-huit siècles plus tard, en septembre 1870, elle a permis la défaite de Sedan et le siège de Paris." (*Unità Cattolica*.)

(2) On sait que la relique insigne de la sainte Crèche, composée de trois morceaux de bois altérés par la vétusté, a été transportée de Bethléem à Rome et se vénère dans la basilique de sainte Marie Majeure. Il y a peu d'années, la reine d'Espagne, Isabelle II, fit don d'un magnifique reliquaire pour renfermer l'inestimable relique, mais les mesures avaient été mal prises : le reliquaire se trouva un peu trop petit ; il fallut se résigner à scier légèrement un des morceaux de la sainte Crèche ; les chanoines de Sainte-Marie-Majeure s'en partagèrent les précieux restes, et l'un d'eux, Mgr. Bastide, voulut bien nous en donner un fragment. Qu'il soit béni de sa pieuse munificence à notre égard !

(3) *Angeli pacis amare flebant* [Isaïe, 33-7]

Les balles déchirent tes voiles,  
O nuit qui vis naître Jésus,  
Tu n'as pour lune et pour étoile  
Que les bombes et les obus.

O Dieu, quelle Noël sanglante  
Et pleine d'épouvantements,  
Quand de la patrie expirante  
Nous écoutons les râlements.

J'entends ma France qui sanglotte  
Et qui se débat sur sa croix.  
Devant la Crèche et dans la Grotte  
Où sont les bergers et les rois ?

Autour de Jésus dans ses langes  
Le sang coule en ruisseaux épais,  
Gloire au Seigneur, mais quand les anges  
Pourront-ils annoncer la paix ?

Le 1er janvier 1871 nous vîmes cette horrible année expirer dans les convulsions d'une nuit aussi lugubre et aussi orageuse que l'état de notre infortunée patrie.

De nos fenêtres nous contemplions sans cesse l'Océan, miroir où se reflète le visage du Tout-Puissant, tantôt pur comme le ciel, doux comme le regard d'un père, tantôt noir comme les abîmes, irrité comme la juste colère d'un juge. L'Océan, dans son infini, m'épouvante et m'écrase, disait madame Swetchine ; l'Océan c'est Dieu, mais Dieu sans son Christ.

L'amertume des eaux de la mer est souvent, dans l'Écriture, le symbole de l'affliction. Jérémie se demande à quoi il comparera la douleur de la fille de Sion, et s'écrie : Ton angoisse est immense comme la mer : *Magna est velut mare contritio tua*. L'Église applique cette parole à la Vierge, fille de Sion, à Marie au pied de la Croix, dont la souffrance égale l'amour.

Dans cette situation d'esprit nous ne pouvions plus faire d'autres lectures que celle de la Bible ; nous étudions surtout les prophètes, dont les récits semblaient être contemporains de nos désastres. Nous traduisions en vers les Lamentations de Jérémie (1) au même moment où notre grand compositeur Gounod les mettaient en musique, dans un oratorio auquel il donnait le titre expressif de *Gallia*. Gounod a dit que son intention musicale et chrétienne était d'insister surtout sur le *Jérusalem, Jérusalem, revertere ad Dominum*. Aujourd'hui Jérusalem, c'est à la fois Rome et Paris. Répétons, comme saint Jérôme, caché dans sa grotte de Bethléem,

(1) Nous lisions alors dans un journal catholique :

" Oh ! qu'il est dur de voir la honte et de craindre la mort honteuse de la patrie ! Dante n'ose aborder la peinture de ce supplice, et Jérémie lui-même n'exprime pas assez cette douleur."

pendant l'écroulement de l'empire romain : *Quid salvum est, si Roma perit ?* qui restera sain et sauf, si Rome périt ? (Ép. 91.)

O Rome, te voici comme la cité juive,  
Tes ennemis t'ont prise et traitée à leur gré,  
Mais tout embarrassés d'une telle captive,  
Ils sentent bien qu'en toi le sol même est sacré.

Tes lâches conquérants, que le pillage attire  
Osent tout profaner, mettent tout à l'encan,  
Et ton pontife saint, si grand dans son martyre,  
Est cloué sur sa croix au fond du Vatican.

Pour moi tu fas, ô Rome, une mère si tendre,  
Et je ne dirais rien sur ton oppression !  
Oui, par delà les flots, je veux te faire entendre  
Un dernier cri d'amour et de compassion.

Et de l'Eglise aussi je vois la Fille aimée  
Qui se débat en vain contre un cruel vainqueur :  
De toutes ses splendeurs elle est découronnée  
Et l'aigle germanique a dévoré son cœur.

Rome et France, que j'aime avec idolâtrie,  
L'une est au sacrilège, et l'autre est dans le sang.  
Je me trouve frappé dans ma double patrie ;  
Pour la défendre, hélas ! je me vois impuissant.

Et mes mains ont rouvert le biblique poète  
Qui gémit sur Sion et sa captivité,  
Et mes pleurs ont traduit ces chants du vieux prophète  
Pour égaler la plainte à la calamité.

A cette époque le Nonce du Saint-Siège s'était rendu à Bordeaux avec le corps diplomatique, pendant les quelques semaines que cette noble ville fut la capitale de la France. Mgr. Flavio Chigi nous fit l'honneur de visiter notre retraite d'Arcachon ; il se plut à naviguer sur ce gracieux bassin qui nous rappelait à tous les lagunes de Venise, tandis que les dunes panachées de leurs grands pins nous faisait penser au parc de la villa Pamphili à Rome. Mais quand le Nonce aperçut de la mer le couvent dominicain de Notre-Dame des Passes, au Moulo, encadré dans des bois de sapins, il s'écria que ce site grandiose lui rappelait la forêt de Castel-Fusano, où se trouve le château des Chigi au bord de la Méditerranée, non loin de ce port d'Ostie où saint Augustin eut avec sa mère cet immortel entretien des éternelles espérances.

Mgr. Chigi me rappelait que pendant les discussions du concile, un des légats-présidents, le cardinal Capalti avait dit : "Hâtons-nous de construire l'arche ; voici le déluge." Ce devait être un déluge de sang et d'iniquités au milieu duquel nous sommes plongés.

Le Nonce nous donna des nouvelles du prisonnier du Vatican qui nous rappelle le prisonnier de Fontainebleau. Pie IX est calme et fort dans la captivité ; il ne met pas en doute qu'il dépassera les années de saint

Pierre. Souvent dans ses prières, on l'entend s'écrier : *O Francia!* Il a dit naguère à un de nos compatriotes : " Je bénis la France et quelque malheureuse qu'elle soit en ce moment, je compte sur elle. Dieu l'éprouve, mais ne l'abandonnera pas. Dites bien cela."

Parfois, le soir, quand les journaux nous avaient apporté des nouvelles meilleures, qui devaient être démenties le lendemain, nous jouissions de cette *treve de Dieu*, dans notre châlet suspendu comme un nid d'alcyons entre les deux plus belles créations de Dieu, la mer et la forêt, nous laissant bercer par le bruit des vagues, les plaintes du vent à travers les pins; et l'harmonie des vieux maîtres interprétés par ma fille qui nous jouait des sonates de Mozart, des mélodies de Schubert et des symphonies de Beethoven. Pendant l'hiver et sous la neige, les troncs noirs des sapins s'élançaient comme des colonnes d'ébène sur un parvis d'ivoire. Au printemps, ces arbres exhalent une odeur semblable au parfums de l'encens. C'est, remarque M. Taine, l'impression que fait une cathédrale déserte, lorsque, après une cérémonie, l'odeur de l'encens flotte encore sous les arceaux, et que le jour tombant dessine au loin dans l'obscurité la forêt des piliers.

Mais c'est l'Océan surtout qui nous attirait ; *mirabiles elationes maris*, dit David ; tantôt calme et bleue comme une Méditerranée, tantôt orangeuse et bruyante, la mer, était parfois, sous la neige, sale, hideuse, et ressemblait à une vieille sorcière en robe verte, fouettée par la bise; et maculée d'écume. Les montagnes sont immobiles ; tandis que la mer est toujours animée et vivante.

J'avais fait le vœux si ma famille échappait à tous les dangers qui nous menaçaient d'aller en pèlerinage à Lourdes. Je profitai de l'armistice pour partir, avec mes deux fidèles compagnons de voyage, mon jeune fils et mon vieux Dante, l'un dans la fleur de son adolescence, l'autre dans la fleur toujours nouvelle de son immortelle poésie.

Nous partons le jour même où se signait à Versailles cette paix si cruelle qui allait faire succéder la guerre civile à la guerre étrangère.

Nous traversons rapidement les landes de Gascogne sillonnées cette année par les incendies qui ont dévoré d'immenses plantations de jeunes sapins ; *la langue rouge* a passé par là, disait un homme du pays.

On aperçoit çà et là des bergers landais juchés sur leurs échasses ; le facteur rural est aussi armé de cet appendice indispensable, et la boîte aux lettres est fixée à une hauteur à laquelle nous ne saurions atteindre, nous peuple de pygmées.

—Hélas ! hélas ! disait une de nos aimables compagnes de voyage, si nous pouvions avoir aussi des échasses morales pour nous exhausser au-dessus des fanges de la terre et nous empêcher de nous y salir les pieds ?

—Nous les avons, lui répondis-je, dans la prière et dans la foi qui nous élèvent, sur leurs ailes, au-dessus des bourbiers de ce monde.

Il y a deux cents soixante-quinze ans, un petit berger monté peut-être aussi sur des échasses, gardait son troupeau dans ces déserts, c'était Vincent de Paul. Il faut s'arrêter à Dax, pour faire un pèlerinage à son berceau, dans le village de Pouy, et à Notre-Dame de Buglose.

On vous y montre les gros souliers du saint qui a créé ce joyau sans prix qu'on appelle la sœur de la charité. Quand le duc de Persigny voulut décapiter en France la société de saint Vincent de Paul en l'assimilant à la franc-maçonnerie, il crut rendre service à son maître, et il attira sur l'empire la malédiction divine. Singulière erreur de tous nos gouvernements qui s'imaginent toujours trouver des ennemis dans ces chrétiens qui priaient autrefois pour Néron !

Un accident de chemin de fer nous causa un retard de deux heures. Le chaudière du train faillit faire explosion, et je me rappelai ce passage de la Bible où Jéhovah dit à Jérémie : quo vois-tu ?

—Je vois, répondit le prophète, une chaudière bouillante qui vient du côté de l'aquilon.

—Oui, dit le Seigneur, c'est de l'aquilon que les fléaux viendront fondre sur tous les habitants de cette terre.

La poésie orientale a comparé souvent le tumulte d'une armée à l'ébullition d'une chaudière.

Cet accident ne nous émeut pas ; les pèlerins de Marie se sentent protégés par elle.

De Tarbes à Lourdes, les vastes plaines coupées de prairies et de barrières, au centre d'un cercle de montagnes neigeuses, nous rappellent la campagne romaine, mais la route par Pau est plus intéressante.

La jolie ville que Pau, s'il n'y avait pas tant de malades et tant d'Anglais ! Son château, habité tour à tour par Abd-el-Kader et par Isabelle II, a été offert comme résidence à Pie IX ! On y voit le berceau du Béarnais. Ce n'est point un lieu de pèlerinage. Henri IV n'était pas un saint, mais ce fut un grand roi ; la lettre où saint François de Sales pleure sa mort, est sa plus belle oraison funèbre, avec l'exclamation de Sixte-Quint : " J'ai perdu mon bras droit."

Sixte-Quint lutta contre son entourage et les cours étrangères pour s'attacher au Béarnais comme s'il prévoyait déjà la conversion de Henri IV. Rapprochez Pie IX de Sixte V. C'est la même obstination, la même ardeur calme et confiante. Ah ! si l'on savait l'obstination de l'amour des papes pour la France !

Quel contraste singulier entre ces trois gascons : Vincent de Paul, Henri IV et du Vergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran ! L'hérétique est oublié ; le saint et le roi sont restés populaires. Un quatrième gascon est né à Pau, rue du Tran ; c'est Bernadotte, qui se fit huguenot pour être roi de Suède, comme Henri IV se fit catholique pour rester roi de France.

La race du Béarnais remontera-t-elle sur le trône dans son représentant actuel, qui montre un si grand caractère dans un siècle où il n'y en a plus ? C'est le secret de Dieu. Ce qui m'effraie, c'est le mot du comte de Maistre : " Tout peuple a le gouvernement qu'il mérite. " En attendant, saluons la statue d'Henri IV, qui s'élève sur la place Royale de Pau, avec cette inscription en dialecte béarnais : *Lou nouste Henrie !* C'est notre Henri !

## II.—BÉTHARRAM.

Les chemins de fer sont excellents pour franchir de longues distances ; ils deviennent bêtes et ennuyeux dès qu'il s'agit de petits trajets. En ce bon pays de Bearn, l'administration de la voie ferrée est paternelle, j'allais dire maternelle ; les jours de foire, comme aujourd'hui, le convoi s'arrête, non seulement à chaque station, mais à chaque barrière, à chaque carrefour ; ce sont des Béarnaises qui sont gardes-barrières ; au lieu du capulet de laine rouge elles ont des capulets en toile cirées, coiffure commode contre la pluie, mais laide comme presque tout ce qui est utile et confortable.

Je vous conseille donc, à partir de Pau, de prendre un *vetturino* dont l'allure modérée vous laissera contempler à loisir le Panorama des Pyrénées. Vous traversez la petite ville de Nay, célèbre par la guérison miraculeuse de deux de ses habitants, grâce à l'eau de notre Dame de Lourdes, M. Henri Busquet et Mme. Rizan ; celle-ci est une véritable ressuscitée, qui vit encore ; elle but une gorgée d'eau sur son lit de mort et s'écria : " O ma fille, c'est la Vie que je bois ! Il y a la Vie dans cette eau ! " !

Voici, à gauche, sur cette colline, la vieille tour du château de Coarraze qui domine la riche plaine de Nay. On lit encore sur son portail cette inscription en castillan : *Lo que ha de ser no puede faltar, ce qui doit être ne peut manquer d'arriver*, devise fataliste que les Arabes ont inspiré sans doute aux Espagnols. C'est à Coarraze que Henri IV fut élevé, à la béarnaise, c'est-à-dire pieds nus et tête nue ; jusqu'à cinq ans, il ne sut pas un mot de français, et il garda toute sa vie le pur accent gascon. (1)

Approchons des montagnes neigeuses qui jusqu'alors nous avaient paru des traînées de nuages à l'horizon. Voici enfin Lestelle ; ce Gave coule à Lourdes : nous allons le remonter. Quelles sont ces chappelles isolées qui serpentent autour de la montagne ? C'est le calvaire de Bétharram.

(1) Suzanne de Miossens, châtelaine de Coarraze, fut gouvernante du petit Henri ; quoiqu'en contact perpétuel avec les précepteurs calvinistes qu'on avait donné à son élève, elle continua à professer hautement la foi catholique, et son souvenir n'a pas été inutile à la conversion de Henri IV.

Traversons le Gave sur ce vieux pont de pierre au dos courbé, si connu des artistes à cause de sa superbe chevelure de lierre qui trempe dans l'eau. Un maire républicain a imaginé cette année de le tondre, comme un roi mérovingien, quand on voulait l'enfermer dans un cloître.

Le village s'appelle Lestelle et le sanctuaire Bétharram. La signification de ces deux noms est toute mystique. Lestelle vient de *Stella*, étoile; c'est un des noms de Celle qu'on appelle l'étoile du matin dans les litanies de Lorette. Bétharram est le nom d'une ville et d'une vallée sur les bords du Jourdain, et l'on a supposé que ce nom avait été apporté dans le Béarn par quelque compagnon de Gaston IV à la première croisade; mais je préfère l'étymologie tirée de l'idiome béarnais. Dans cette langue *Beth Arram* signifie *beau rameau, belle branche*. Voici la légende. Il existait déjà en ce lieu une chapelle dédiée à Marie, lorsqu'un jour une fillette des environs voulant cueillir une fleurette sur les bords de Gave, se laissa choir dans l'eau profonde; elle allait se noyer; la pauvrette s'écrie: Sainte Vierge, à mon secours! Marie lui apparaît et lui tend une branche d'arbre qui l'aide à regagner le rivage. En reconnaissance, la jeune fille déposa sur l'autel de la Madone une branche aux feuilles d'or. De là le nom de Notre-Dame du *beau rameau*, N.-D. de Bétharram.

La reine Jeanne d'Albret, à qui les Béarnais n'ont pas encore pardonné même en faveur de son titre de mère de Henri IV, sa tyrannie hérétique, abolit le culte catholique en Béarn, et son général Montgomery réduisit en cendres la chapelle de Bétharram. Elle fut réédifiée sous Louis XIII quand ce pieux roi rendit l'édit de Fontainebleau, pour l'entier rétablissement de la religion catholique en Béarn.

Un prêtre du diocèse de Meaux, Hubert Charpentier, fonda en 1621, la congrégation des missionnaires de Bétharram. Il reconnut qu'il existait une mystérieuse concordance entre le culte de la Passion de Notre-Seigneur et la dévotion envers la *Mater Dolorosa*. Il érigea sur les flancs de la montagne voisine, de distance en distance, des stations du chemin de la croix, pour suppléer aux anciens pèlerinages à Jérusalem, et le calvaire de Bétharram se trouva fondé.

Notre-Dame du calvaire de Bétharram eut un si grand succès religieux que son fondateur fut appelé à Paris par le cardinal de Richelieu, pour établir aussi un calvaire sur le Mont-Valérien sous la règle même de Bétharram, calvaire qui subsista jusqu'à la révolution de 89.

Le successeur de Charpentier, Tristan Lupé du Garrané, fit faire de nouveaux progrès au pèlerinage qui eut son poète dans Pierre de Bastide; celui-ci fit un poème latin sur Bétharram, qui ne renferme pas moins de douze cent quatre-vingts vers. Pierre de Marca, président au parlement de Pau, puis archevêque de Toulouse, a publié en 1648 un *Traité des merveilles opérées en la chappelle de N.-D. du Calvaire de Bétharram*. Les miracles opérés en ce lieu ramenèrent à la foi beaucoup de protestants.

En 1631 un homme de Lourdes, Guillaume Martines, fut guéri en suivant les stations du Calvaire. Maintenant les habitants de Lourdes n'ont plus besoin de se déranger, et obtiennent chez eux de miraculeuses guérisons.

Voici un exemple que nous aimons à citer à nos docteurs modernes. En 1627, un médecin, forcé de reconnaître l'impuissance de son art, recourut à des moyens surnaturels pour guérir une de ses malades, madame de la Forcade; il fit pour elle un vœu à Bétharram; on possède son certificat qui atteste la guérison de la dite dame comme due à une intervention miraculeuse.

La révolution, comme autrefois la prétendue réforme, prétendit renverser la chapelle. Le maire de Lestelle demanda, au nom des beaux-arts, que ce monument fût conservé.

—J'y consens, dit l'agent de Robespierre, à condition que les portes en seront murées.

Ainsi fut fait. La rage des révolutionnaires se rabattit sur le Calvaire qui fut détruit. Un capucin des environs, le P. Joseph qui n'avait pas voulu suivre ses frères en Espagne, se cacha dans le pays, y exerça le ministère et dès que le culte put être rétabli il employa ses forces et sa vie à restaurer le Calvaire. La Société des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus fondée en 1841 par Mgr Lacroix, évêque de Bayonne, possède maintenant le sanctuaire de Bétharram et dirige le collège auquel est annexée une école primaire.

Nous couchons à Lestelle pour voir tout à notre aise le vieux sanctuaire, la gloire du Béarn. L'église, resserrée entre le Gave et la montagne est en style Louis XIV; sa façade en marbre blanc, encadrée entre deux pavillons, supporte les statues des quatre Evangélistes et celle de la Vierge, dont le visage respire une douceur céleste qui fait plus d'honneur encore à la piété qu'au talent du sculpteur. On voit dans l'intérieur une autre image de Marie au milieu des agneaux et des enfants; le peuple l'appelle la *Pastoure*. Le maître-autel est surchargé d'un énorme rétable doré qui me rappelle les églises espagnoles, mais il y manque l'instrument singulier que j'ai remarqué dans l'église de Bosos, en Aragon: c'est une vaste roue entièrement recouverte de clochettes; on la fait tourner au moyen d'une manivelle, et au moment de l'élévation, on entend un tintamarre assourdissant qui n'ajoute pas au recueillement.

L'intérieur de la chapelle de Bétharram est orné avec mauvais goût d'une masse de tableaux et de dorures, mais l'effet général est grave et mystérieux; on y sent surtout cette odeur de piété qui s'est imprégnée dans ces vieux murs depuis des siècles. On a tracé sur les murailles les principaux épisodes de l'ancien et du nouveau Testament.

Sur les panneaux de l'orgue et de la tribune on a peint l'histoire du pèlerinage, ses miracles, et l'état de la chapelle après les ravages des Calvinistes.

Nous commençons, au soleil couchant, l'ascension du Calvaire qui s'enroule autour des flancs de la montagne. Chaque station est composée d'une chapelle; plusieurs de ces oratoires ont été bâti par des fondateurs pour en former leur sépulture de famille. Est-il rien de plus touchant que de vouloir être enseveli sous les pieds de Jésus *appassionato*, comme on dit à Rome?

Chaque chapelle est fermée par une grille, à travers laquelle le pèlerin peut contempler la représentation du douloureux mystère qui correspond à la station.

Le roi Louis XIII avait fait ériger à ses frais la troisième chapelle, qu'il dédia à saint Louis. (1) On vient de la reconstruire, en très-bon style; la flèche forme une sorte de tiare et est surmontée de la statuette de saint Louis.

Les représentations des mystères de la Passion se composent de personnages de grandeur naturelle; tous ces hauts-reliefs sont modernes et plusieurs sont des chefs-d'œuvre qu'on s'étonne de trouver au fond des Pyrénées. Un artiste chrétien, M. Alexandre Renoir, est venu de Paris pour consacrer sa jeunesse et son talent au service de Jésus crucifié et de sa Mère l'*Addolorata*. Ce qu'il y a de singulier c'est que cet habile sculpteur est sorti de l'école si complètement grecque et païenne de Pradier, mais il n'en a gardé que la perfection de la forme qu'il a heureusement appliqué aux plus hauts sujets de l'art chrétien. Le Christ au jardin des Oliviers, dit un bon juge, (2) ne pouvait être traité d'une manière plus grande, plus simple et à la fois plus neuve.

Le talent de M. Renoir semble grandir, à mesure qu'il avance dans son travail. Dans la *Trahison de Judas*, le Christ est d'une expression incomparable; il m'a rappelé son Vicaire, Pie IX, trahi aussi à cette heure qui est vraiment l'heure des ténèbres; *hæc est hora vestra, hora tenebrarum*.

Citons encore la *Flagellation*, sujet délicat, qui pour beaucoup d'artistes anciens et modernes, n'a été qu'un prétexte à modeler du nu. Voyez le tableau de Jules Romain dans la sacristie de Sainte-Praxède à Rome. Ce peintre n'a exprimé que les douleurs corporelles; M. Renoir a tiré de ce sujet une œuvre toute spirituelle dans le sens le plus chrétien du mot.

C'est le privilège de Bétharram d'unir ces deux touchantes dévotions; le culte de la Passion et le culte de Marie au pied de la croix. Cela nous rappelle le mystère de la Salette.

On monte, on monte toujours, un peu haletant, mais peut-on se plaindre d'être fatigué à la suite de Jésus portant sa croix au milieu des filles éplo-

(1) A l'heure de la mort, Louis XIII se souvint encore de Bétharram et lui légua 3,300 livres. Louis XIV changea ce legs en une rente annuelle de 100 livres à la charge d'une messe solennelle qui se célébrait tous les ans, le jour de saint Louis, dans cette chapelle du Calvaire.

(2) M. Mazure dans un écrit intitulé : *Sur une œuvre d'art qui s'exécute à Bétharram*.

rées de Jérusalem ? Cette voie douloureuse aboutit au sommet de la montagne, sur un plateau allongé où se dressent trois grandes croix de marbre. Le piédestal de celle du milieu, qui est la croix de Jésus, est tailladée par la dévotion indiscreète des pèlerins.

En face des trois croix et à l'autre extrémité de l'esplanade, entourée de hêtres et de chênes, s'élève la dernière et la plus vaste des chapelles, divisée en trois parties ; on y voit la Descente de croix, le Saint-Sépulchre et la Résurrection.

La vue du soleil couchant sur les cimes des Pyrénées ne pouvait détourner nos pensées du soleil de justice qui se couchait dans la mort, pour ressusciter bientôt dans la gloire.

On prétend que le site de Bétharram a quelque ressemblance avec les alentours de Jérusalem, surtout dans la partie occidentale, où l'on voit le torrent de Cédron, la vallée de Josaphat et le mont des Oliviers.

Les vieux chroniqueurs attribuent à une sorte de respect religieux le ralentissement subit du Gave de Pau, dès qu'il touche le sol de Bétharram, considéré comme une autre *Terre-Sainte*. Les Béarnais et les peuples d'alentours, Basques, Gascons et Bigourdans, tous ont pour Bétharram une affection séculaire. Ils tiennent ce sentiment de leurs ancêtres, et ne fût-ce que par esprit de tradition, ils le conservent précieusement. Il faut au moins qu'une fois en sa vie, tout fervent catholique ait visité cette Terre-Sainte.

Nous avons contasté la petite jalousie locale qui existe entre Bétharram et Lourdes ; le vieux pèlerinage porte envie au nouveau ; le Béarn et le Bigorre sont en lutte secrète à ce sujet.

La fille de notre hôte, en nous servant le souper nous raconta l'histoire du sanctuaire ; *Ah ! la Bétharram !* Ah ! le beau rameau, se serait écriée la fillette qui se noyait, en saisissant la branche de sauvetage que lui tendait la Vierge.

—Et Lourdes, lui dis-je, qu'en dites-vous ?

A ce nom la belle Béarnaise fit une moue dédaigneuse, et s'écria avec un geste montagnard :

—Ce sont les Bigourdans et les Bigourdines (gens de Bigorre) qui ont fait apparaître sainte Marie chez eux, pour nous couper l'herbe sous le pied !

Notez qu'elle ne niait nullement l'Apparition ; elle se plaignait seulement de ce que les gens de Lourdes avaient en quelque sorte accaparé la sainte Vierge, pour faire tort au pèlerinage de Bétharram.

—Mais, repris-je, il vous vient toujours beaucoup de monde ici ?

—Pas tant qu'autrefois, puis croiriez-vous, Monsieur, que les Parisiens de Pau se prétendent ruinés cette année.

—Ils ont quelque raison de le croire.

—Ils se mêlent maintenant de marchander ; aussi nous aimons mieux les Anglais.

—Et vous espérez sans doute voir les Prussiens ?

Cette apostrophe la fit taire, et nous allâmes nous coucher en formulant cette conclusion : Bétharram est la gloire du Béarn, mais Lourdes est une des gloires religieuses de la France.

### III.—ESPAGNE ET PYRENEES.

Saint Augustin (In. ps. XCVII) dit que dans le langage de l'Écriture, il y a de bonnes et de mauvaises montagnes ; les bonnes désignent la grandeur spirituelle ; les mauvaises figurent l'enflure de l'orgueil. Nous aimons à croire que nos chères Alpes et nos chères Pyrénées sont de bonnes montagnes ; elles ont de pieux habitants, et une foule de sanctuaires dédiés à la Mère de Dieu.

Les Alpes sont plus grandioses ; c'est la patrie des lacs et des glaciers. Les Pyrénées sont moins âpres, plus arrondies, plus gracieuses ; elles ont moins de neiges, et elles sont illuminées par le soleil d'Espagne. Alfred de Vigny les a peintes en deux beaux vers :

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons  
Dont le front est de glace et les pieds de gazons.

Alpes et Pyrénées ! La France a le front ceint de ces deux couronnes naturelles, d'un aspect et d'un éclat si différent !

Les Alpes et les Pyrénées  
Sont comme un double piédestal ;  
La Vierge, depuis vingt années,  
Nous prédisant nos destinées,  
Y pose son pied virginal.

Le mot de Louis XIV : Il n'y a plus de Pyrénées ! s'est réalisé au point de vue religieux. Les Pyrénées sur les deux versants sont le double royaume de Marie : Espagnols et Français rivalisent d'amour pour cette reine adorée ; dans les anciens temps les deux peuples se prêtaient un mutuel secours pour sauvegarder les intérêts de la Mère du Christ.

Le plus glorieux des princes Béarnais, Gaston IV, un des héros de la première croisade, passe les Pyrénées, gagne, avec le roi Alphonse, deux batailles contre les Mores et assiège Sarragosse depuis longtemps courbée sous le joug des Musulmans. A peine est-il maître de la ville, que son premier soin est de relever l'antique église de Notre-Dame *del Pilar* (du pilier) si célèbre dans toutes les espagnes, et de retour dans ses États, c'est sous le nom de *Notre-Dame* qu'il fonde, avec Talèze, sa pieuse épouse, l'abbaye de Sauvelade, au centre de Béarn. (1) Quand les vieux ducs

(1) Gaston IV fut regardé comme un héros, presque comme un saint. Durant des siècles la cathédrale *del Pilar* à Saragosse, montrait aux visiteurs et aux pèlerins ses épérons et son cor de guerre, que l'on exposait dans les fêtes solennelles.

de Gascogne et les seigneurs du pays, faisaient des fondations et signaient des actes civils ou politiques, c'était toujours en l'honneur de leur *Souveraine et Dame*, la Vierge Marie.

Là *Chanson de Roland*, qui est le véritable poème épique de la France, nous montre le neveu de Charlemagne, blessé mortellement, qui se retire pour mourir sous un rocher à Roncevaux.

*Sancte Marie, aide!* Tel fut le dernier cri de Roland, l'idéal du chevalier chrétien.

Si la France a l'honneur d'avoir vu sur son territoire les trois dernières apparitions de la Reine du ciel, l'Espagne eut la gloire d'avoir sa première visite. Marie, encore vivante sur la terre, apparut à Saragosse à l'apôtre saint Jacques, qui est devenu patron de toutes les Espagnes. (1)

A l'exemple du Cid Campéador, tous les grands saints espagnols furent avant tout des chevaliers de la sainte Vierge. Dès le septième siècle, saint Ildefonse, archevêque de Tolède, fut favorisé d'une apparition de Marie, qui le revêtit d'une chasuble au moment où il allait commencer l'office. (2) Saint Dominique invente le Rosaire, ce grand instrument de salut par Marie. Don Inigo Lopez de Recalda y Loyola, blessé au siège de Pampelune, est rapporté dans le château de ses pères. (3) Là, ne trouvant plus de romans de chevalerie, sa lecture favorite, il se met à lire la vie des Saints, il a une apparition de la sainte Vierge et se fait son chevalier. Dès qu'il est guéri, il part en pèlerinage pour le sanctuaire du Montserrat. En route, il rencontre un cavalier More, qui dispute avec lui sur la Vierge Marie, et nie qu'elle soit demeurée vierge après la naissance de son divin Fils. Ignace combat vivement son erreur, le More à bout d'arguments, met sa mule au galop et s'éloigne. Ignace se demande s'il ne doit pas le poursuivre

(1) Comme il priait une nuit hors de la ville, avec ses disciples, il entendit les anges qui disaient alternativement : *Ave Maria gratia plena* ; il aperçut, au milieu de cette troupe d'esprits célestes, leur glorieuse Reine, qu'ils avaient apportée, montée sur un pilier de marbre blanc : elle lui ordonna de bâtir en ce lieu un oratoire sous son nom. Saint Jacques obéit et fit construire en l'honneur de la Mère de Dieu ce sanctuaire célèbre que l'on appelle *Notre-Dame del pilar*.

J'ai connu une Espagnole qui s'appelait *Pilar*, en l'honneur de cette Notre Dame du *Pilier*.

Notre Dame de Chartres est aussi debout sur un pilier de marbre.

(2) Ildefonse proclame Marie la réparation d'Ève et la réparation de la vie. *De Assumptione Beate Marie, Serm. iv et i*. Le théologien espagnol Navarro voit dans les cinq lettres du mot *Maria* l'indication de cinq offices principaux que la très-sainte Vierge remplit par amour pour nous, puisqu'elle a été et est toujours, *Médiatrice, Auxiliatrice, Illuminatrice, Avocate*, et, ce qui répond à la troisième lettre, *Réconciliatrice, Restauratrice, Réparatrice*. Navarro *Abecedario virginal de excellencias del nombre di Maria*, cap. x.

(3) Le château de Loyola, conservé et changé en monastère, se trouve dans les montagnes, non loin de Saint-Sébastien, et peut être l'objet d'un intéressant pèlerinage. Quand les Jésuites furent chassés d'Espagne, on leur laissa Loyola en souvenir de saint Ignace, mais on vint de les expulser de ce dernier asile. Jusqu'à la révolution espagnole, la couronne d'Espagne, par une touchante délicatesse, payait à la compagnie de Jésus la pension de capitaine qui avait été accordé à saint Ignace pour ses services militaires.

pour venger, l'épée à la main, l'injure faite à sa Souveraine par ce mécréant ; dans sa perplexité, il s'en remet à la Providence ; arrivé à un carrefour, il laisse son cheval libre de suivre le chemin qu'il préfère ; l'animal, contre toute apparence, quitte la grande route que suivait le More pour gravir le rude sentier de la montagne, qui conduit au Montserrat. Ignace y suspend son épée et son armure ; dans la nuit qui précède la fête de l'Annonciation, il fait, en pieux chevalier, la *veillée des armes* devant l'autel de Notre-Dame, devenue l'unique Dame de ses pensées.

Saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon, dans ses combats contre les Mores, portait sur le pommeau de sa selle une statuette de la Vierge en ivoire. Devenu maître de Séville, le saint roi fit décerner le principal honneur du triomphe à cette Vierge victorieuse, qu'on montre encore dans la cathédrale de Séville sous le nom de Notre-Dame des Batailles, (1)

A douze ans, sainte Thérèse perd sa mère ; elle se jette aux pieds de la reine des Anges, et la supplie d'être sa mère désormais. Plus tard, elle met la Vierge à sa place, comme prieure du couvent de l'Incarnation d'Avila. Elle pose sa statue dans la stalle priorale du chœur, tenant dans ses mains les clés du monastère ; (2) un jour elle vit les anges entourer la statue, et elle entendit une voix qui lui disait : " ma fille, tu as bien fait de me mettre ici, j'assisterai ainsi aux louanges que l'on chante à mon Fils, et c'est moi qui les lui offrirai."

Saint Jean de la Croix était captif ; la Vierge lui apparaît et lui enseigne le moyen de sortir de prison.

Les plus grands poètes castillans ont chanté à l'envi la reine de toutes les Espagnes ; voici un sonnet de Caldéron. (3)

Si pour vous adorer mon cœur est assez ample  
 Ai-je, pour vous louer, des accents assez doux,  
 Vierge qui me voyez à vos sacrés genoux,  
 Vous qui n'avez en vous que vous seule en exemple ?  
 Je demeure muet lorsqu'en vous je contemple  
 Le Verbe votre Fils, l'Esprit Saint votre Epoux,  
 Dieu votre Créateur, tous trois faisant de vous  
 Leur tabernacle pur, leur calice et leur temple.  
 Le ciel sut de ses dons tellement vous combler,  
 Que si la Trinité pouvait se quadrupler  
 Sans cesser d'être triple et sans cesser d'être une,  
 Vous seriez quatrième au triangle de feu !  
 Mais si vous n'avez point cette haute fortune,  
 Vous êtes dans le ciel la première après Dieu !

(1) Un trou, qui s'y voit sous la figure d'ivoire, servait à l'assujettir sur l'arçon en s'adaptant à une tige de fer. On voit aussi à Séville une autre statuette appelée *N.-D. des Rois* ; elle tient un bouquet de lys. C'est un présent de saint Louis à saint Ferdinand.

(2) Dans une des charmantes lettres à Dona Maria de Mendoza, Thérèse lui apprend qu'il y a dans ce couvent d'admirables servantes de Dieu, et elle ajoute : c'est ma prieure qui fait toutes ces merveilles : *Mi priora hace estas maravillas.*

[3] Nous en devons la tradition à M. Ernest Lafond, avec qui nous avons traduit les plus beaux chants des poètes étrangers en l'honneur de Marie, sous ce titre : *Notre-Dame des poètes*. Cet ouvrage est encore inédit. La poésie espagnole y tient le premier rang.

Juan Ruiz, poète espagnol du X<sup>IV</sup><sup>e</sup> siècle, a composé un livre du *Bon Amour*, dans lequel, après avoir raconté ses aventures avec une Juive et une Moresque, il arrive à cette conclusion que le seul amour vrai et durable est celui qu'on voue à Marie.

C'était le sentiment de toute l'Espagne chevaleresque ; elle a soutenu et défendu l'Immaculée Conception de Marie, des siècles avant la proclamation de ce dogme. (1)

Don Gabino Tejado, membre du parlement espagnol que j'ai vu à Rome et retrouvé à Einsiedeln, m'a parlé de la Salette et de Lourdes comme étant très-connues en Espagne ; en revenant du concile plusieurs évêques espagnols se sont arrêtés à Lourdes. Beaucoup de mères espagnoles donnent maintenant à leurs filles le nom de *Maria de la Saleta*, et dans l'archiconfrérie établie à Tudela, deux dames du plus haut rang ont demandé à être *camereras*, c'est-à-dire dames d'honneur et de service de la sainte image de Notre-Dame de la Salette.

Que j'aime la vie et la franche piété des Espagnoles ! Il y a longues années j'ai rencontré aux Eaux-Bonnes la marquise de\*\*\*, un des types les plus accomplis de l'aristocratie castillane, femme charmante et distinguée qui lisait Dante, Shakespeare et Corneille aussi facilement que Calderon et Lope de Véga. Je la vois encore, son chien Eugel à ses pieds, récitant le rosaire avec sa duègne, sous une tonnelle, dans le jardin de l'hôtel, pleine d'un doux mépris pour les Parisiens étonnés d'une absence si complète de respect humain. Son rosaire était une admirable œuvre d'art ; les grains, fort gros, étaient d'ébène, et ruisselaient, tout noirs, entre ses doigts blancs ; chaque dizaine se terminait par une statuette en argent ciselé, représentant un des grands saints de l'Espagne, Dominique, Ignace, Xavier, François de Borgia, Thérèse, Louis Bertrand, [2] Vincent Ferrer, Raymond de Penafort, saint Ferdinand, le pieux roi, cousin de notre saint Louis. La marquise de\*\*\*, est morte depuis longtemps ; elle était déjà bien malade quand j'eus l'honneur de la connaître ; que ne m'a-t-elle légué son rosaire ? Mais il faisait partie du trésor de sa maison : il était ce que les Espagnols appellent *vinculado*, c'est-à-dire *enchaîné* inaliénablement au majorat du fils aîné de la famille.

(1) Beaucoup d'Espagnoles s'appellent *Immaculada* en l'honneur de l'Immaculée-Conception de Marie.

(2) Ce saint dominicain ayant prêché contre les scandales, un certain *hidalgo* crut se reconnaître dans le portrait tracé par le prédicateur et résolut de s'en débarrasser. Il attendit Bertrand au détour d'une route et lui tira un coup de pistolet. Le coup manqua son but. Le saint se retourna tranquillement, et sur un signe de croix qu'il fit pour toute défense, l'*hidalgo* trouva le canon de son arme changé en un crucifix. A la vue de ce miracle l'assassin se jette aux pieds du religieux qui se charge de le réconcilier avec Dieu. C'est pour cela que saint Louis-Bertrand est représenté tenant à la main un pistolet d'arçon, dont le canon est remplacé par un crucifix. On peut en voir la gravure dans les *Caractéristiques des Saints*, par le P. Cabier.

La reine des cieux est donc véritablement reine des Pyrénées sur les deux versants, espagnols et français ; elle possède dans le seul diocèse de Tarbes, cinq sanctuaires célèbres ; Notre-Dame de Garaison (de guérison) où elle apparut à la bergère Anglèse, Notre-Dame de Pietat (de Pitié) qui domine la riche campagne de Tarbes, Notre-Dame de Poueylaün, sur son mamelon pittoresque, Notre-Dame de Héas, la madone des pasteurs, aux creux des grandes montagnes qui touchent la frontière espagnole ; enfin, au centre des sept vallées du Lavedan, Notre-Dame de Lourdes, la plus jeune de ses sœurs, et qui déjà les surpasse, comme la lune nouvelle fait pâlir les étoiles du firmament.

#### IV.—LA GROTTÉ DE LOURDES.

Nous quittons Bétharram de grand matin ; en cheminant de vallée en vallée et remontant le Gave de Pau, on arrive à Saint-Pé, frontière du Béarn et de la Bigorre. L'abbaye de Saint-Pé (Saint-Pierre) fut fondée au commencement du XI<sup>e</sup> siècle par Sanse IV, duc de Gascogne ; son église romane est intéressante. C'est là que se trouve aujourd'hui le petit séminaire du diocèse de Tarbes, à moitié chemin de Bétharram et de Lourdes. Heureux pays ! où la Vierge s'est montrée si prodigue de ses apparitions et de ses grâces !

La vallée de Lourdes, avec son lac supérieur, est une vallée suisse sous un ciel d'Espagne. En arrivant, on aperçoit à droite, de l'autre côté du Gave, la basilique nouvelle d'une blancheur de marbre, qui se dresse au-dessus de la Grotte miraculeuse, et qui nous rappelle par sa position Saint-Bertrand de Comminges ; mais pour y parvenir il faut la perdre de vue, et faire un long détour par la ville qui est dans une position pittoresque ; au centre s'élève, sur un roc pyramidal, le château-fort, l'antique clef des Pyrénées. J'avais traversé Lourdes, autrefois, lorsqu'elle n'avait d'autre célébrité que le chocolat de M. Pailhasson ; je trouvais cette petite ville transformée et pour ainsi dire transfigurée par son pèlerinage ; en arrivant, on trouve l'hospice et l'école des sœurs de Nevers ; c'est là que fut élevée Bernadette, l'humble héroïne dont la parole a opéré ce grand changement. L'église paroissiale n'a rien de remarquable, mais elle possède encore son vieux curé, M. Peyramale, qui a tant contribué à fonder le pèlerinage.

—Ah ! monsieur, nous disait notre hôte, quel brave homme ! Si tous lui ressemblaient !

On est impatient d'arriver à la Grotte. On traverse à la hâte la ville, qui, avec ses rues étroites, ses maisons et ses balcons en marbre, a un aspect plus espagnol que français. De vieilles tours lui font une ceinture, et semblent monter la garde autour du vieux château, au bas duquel coule le Gave. Rien de plus pittoresque et de plus gracieux que Lourdes au centre des grandes montagnes pyrénéennes.

A peine est-on sorti de la ville, qu'on retrouve avec délices la solitude et le silence. On passe un vieux pont ; on suit le Gave qui murmure et s'irrite contre le barrage d'un moulin ; devant nous se dessine la basilique ; le soleil se couche derrière son chevet ; elle a pour piédestal la masse noire des roches Massabielle ; *massa bielle* signifie rochers vieux en patois bigourdan. C'est dans le flanc de ces roches que s'ouvre la Grotte mystérieuse en face de l'île du Châlet. Cette Grotte est peu profonde et assez basse, le Gave en baignait jadis la base ; on l'a éloigné pour créer un chemin. Au-dessus de la Grotte, un peu à droite, s'ouvre une sorte de niche naturelle de forme ogivale ; c'est là où la Vierge apparut à Bernadette ; c'est là qu'on la retrouve dans son image en marbre blanc, chef-d'œuvre d'un artiste lyonnais, M. Fabish, qui l'exécuta sur les minutieuses indications de Bernadette. Cette statue est un don de deux nobles et pieuses sœurs de Lyon, mesdames de Lacour ; elles ont légué à l'évêque de Tarbes leur maison de l'île du Châlet qui est en face de la Grotte, et qui forme la plus délicieuse retraite qu'on puisse rêver sur cette terre.

La Grotte a été conservée telle qu'elle était, lors des dix-huit apparitions de la mère de Dieu ; rien n'y altère les traces de la divine histoire.

L'intérieur de la Grotte, qui est bien éclairée, a des anfractuosités singulières et pittoresques ; elle est tapissée de béquilles et d'autres *ex-voto*. Au fond se trouve un autel portatif en bois, où l'on dit la messe en certains jours. De grands lampadaires supportent des cierges ; ce sont comme des prières que les pèlerins laissent allumées après eux ; ils jettent leurs offrandes et leurs cierges à travers la grille ; le gardien l'ouvre de temps en temps pour prendre et allumer ces lances de cire. Pourquoi cette grille qui ferme la Grotte ? Parce qu'une piété indiscreète ne cessait de briser des fragments de rochers, et arrachait les fleurs et les mousses qui tapissent les parois ; on n'a pas même épargné le rosier sauvage sur lequel la Vierge Marie a posé ses pieds nus.

En dehors de la grille, la source, miraculeusement jaillie au fond de la Grotte, aboutit à une petite fontaine en marbre gris qui prodigue l'eau par trois jets abondants. On lit cette inscription sur la fontaine (1) :

VA BOIRE ET TE LAVER A CETTE FONTAINE

(Parole de la sainte Vierge, à Barnadette, le 24 février 1858.)

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de cette source : nous sommes en février, le mois béni de l'Apparition. Les fidèles se pressent sans interruption pour boire et se laver ; combien de fois par jour la petite

(1) J'aurais voulu y ajouter ce vers de Dante ;  
Sé di speranza fontana vivace,  
O Marie, vous êtes la source vive de l'espérance

tasse de fer blanc n'est-elle pas vidée et remplie ? Pendant l'hiver il n'y a guère que les gens du pays, mais l'été, c'est une procession interminable. A gauche un petit bâtiment contient des baignoires et une piscine pour les malades, qui veulent se plonger tout entiers dans l'onde bienfaisante. A côté se trouve le bureau du gardien, frère Henri, qui vend des photographies, abonne aux *Annales* et expédie des caisses d'eau demandées de toutes parts.

En ce temps de trouble et d'exil, que j'envie le bon frère Henri qui passe sa vie en face de la Grotte à prier et à travailler à la gloire de sa Maîtresse céleste ; (1) c'est un frère des missionnaires de l'Immaculée Conception qui sont des gardiens du sanctuaire.

Loin de Rome et de Paris je retrouve à Londres une patrie. Exilé des états du *roi mon père*, je suis ici dans le royaume de la *reine ma mère* ; j'y retrouve toutes les émotions que j'ai ressenties à Lorette.

C'est aujourd'hui, samedi le dimanche de Marie ; nous sommes aussi arrivés à Lorette en ce jour consacré à notre Reine. En ce moment on faisait solennellement, au sanctuaire de Lourdes, les exercices de la Félicitation Sabbatine, institué en 1859 par un prêtre espagnol Juan Garcia, directeur du grand séminaire de Valence ; son but est de rendre de perpétuelles actions de grâce à la sainte Trinité pour la définition de l'Immaculée Conception.

Benedicta sea tu pureza,  
Y eternamente lo sea  
Pues todo un Dios se recrea  
En tan graciosa belleza,

C'est ainsi que les Espagnols chantent la sérénade à leur céleste souveraine.

La Vierge Immaculée a peut-être choisi cette grotte pour le théâtre de ses apparitions, en souvenir de la grotte de la Nativité.

Plusieurs familles parisiennes se sont réfugiées ici pendant le cataclysme de 1870, et semblaient y entendre la trompette du jugement dernier, comme saint Jérôme près de la grotte de Bethléem, quand le vieux solitaire, apprenant la chute de l'empire romain, s'écriait : le monde croule et notre tête ne sais pas encore se courber ? (2)

La vile étable de Bethléem, au souffle de l'art chrétien s'est exhaussée, s'est agrandie peu à peu et a fini par faire germer les basiliques et les cathédrales ; les brins de paille de la crèche sont devenus des piliers superbes ; la Crèche elle-même s'est changée en autels et en tabernacles, resplendissant d'or, de marbre et de mosaïques, comme pour venger l'Enfant-Dieu des humiliations de sa naissance.

(1) Mais lui aussi, a ses soucis ; il nous demande si la paix est faite, et s'il est délivré de la crainte de partir comme soldat de la république.

(2) *Cadit mundus, et cervix non flectitur.*

Ainsi la grotte de Lourdes a fait jaillir une basilique au-dessus d'elle, sur les rochers de Massabielle. La Vierge avait dit à Bernadette : « Allez dire aux prêtres que je veux qu'on m'élève ici une chapelle.

— Non, non, ma Mère, ce ne sera pas une chapelle, ce sera toute une église que vous élèvera la reconnaissance et la générosité de vos enfants. Ils ont rejeté les plans trop mesquins qu'on leur proposait, et c'est une basilique qu'ils ont vouée à l'Immaculée.

Au-dessus de la grotte des travaux gigantesques ont aplani le roc ; on a élevé des ramparts comme pour une forteresse ; on a construit dans les airs une double église avec sa crypte, qui nous rappelle la basilique de saint François à Assise. Elle ne fait plus qu'un avec le rocher, auquel elle est comme soudée ; elle s'élance, blanche, légère, aérienne, sans arcs-boutants apparents ; c'est ce qui a le plus étonné le célèbre architecte, M. Viollet-Leduc, quand il est venu à Lourdes.

— Eh ! quoi, disait-il, une telle église sans arcs-boutants, sans aucunes de ces *béquilles* gothiques, comme les appellent les détracteurs du moyen-âge !

En fait de béquilles, disais-je à l'un des missionnaires, vous n'avez ici que celles qui sont suspendues en *ex-voto* dans la Grotte.

Cette église du plus pur XIII<sup>e</sup> siècle, [1] due au talent de M. Hippolyte Durand, sera le joyau des Pyrénées ; de loin elle semble bâtie en marbre blanc, elle s'élève pure, éblouissante, comme le dogme qu'elle affirme dans les airs.

On y monte par une rampe escarpée ; un porche élégant supporte son clocher monumental. Quinze chapelles décorent l'intérieur ; cinq de chaque côté de la nef, et cinq au pourtour du chevet. La chapelle d'honneur, c'est-à-dire celle qui se trouve à l'extrémité occidentale de l'axe, est dédiée au Sacré-Cœur de Jésus. A sa droite sont les chapelles de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Notre-Dame des Victoires ; à sa gauche sont celles de Notre-Dame du Rosaire et de Notre-Dame de la Salette.

L'église supérieure n'était pas encore livrée au culte à notre arrivée ; c'est dans la crypte que le dimanche, 26 février, premier dimanche du carême, nous avons assisté à la messe de l'aurore, dans toute la fraîcheur de la prière, unie à la fraîcheur d'une belle matinée d'hiver.

La dévotion des gens du pays est exemplaire. Chaque jour la messe de cinq heures réunit les ouvrières de Lourdes, même en hiver par la neige et la glace.

(1) L'architecte s'est inspiré de la Sainte-Chapelle de saint Louis. Les formes ogivales semblaient providentiellement indiquées dans le voisinage, surtout à la triple entrée des Espéluques. Ce nom, dérivé du grec et du latin, *Spelunca*, désigne dans le pays un plateau percé de trois ouvertures, dont la forme est naturellement ogivale. Deux de ces ouvertures s'élèvent sur le même plan vertical, et leurs courbes gémées reposent symétriquement au sommet d'une haute pile ébauchée par la nature, de manière à fournir à l'art de construire un modèle saisissant de force, d'élégance et de simplicité.

Une foule recueillie cheminait vers l'église, égrenant les perles rustiques du Rosaire, au milieu des perles de la rosée. Les capulets rouges du Béarn se mêlaient aux capes noires des femmes de la Bigorre. Une filette du pays accourut pour nous vendre des cierges, et je lui en achetai d'autant plus volontiers, que, dans son gracieux costume, et avec son air candide, elle nous rappelait la petite Bernadette.

Quand nous reçûmes la sainte communion dans cette basilique de l'Immaculée, il nous semblait que Marie elle-même nous donnait le corps de son Fils formé de sa chair et de son sang. Mgr. Pichenot, évêque de Tarbes, l'auteur de *l'Evangile de l'Eucharistie*, faisait dernièrement ici un admirable discours : " La Vierge disait-il, regarde Jésus et ce chrétien devenu Jésus par la communion. Tout-à-l'heure, les voyant, elle pouvait dire : Mes fils ! mais maintenant il n'y en a plus qu'un : Mon fils ! il n'y a plus qu'une chair, une âme, un même sang : Jésus. Le chrétien entend : Mon fils. : c'est vrai. Il peut dire : Ma mère ! c'est vrai comme quand Jésus le disait. Délicieux moment ! Dans le regard du communiant, la Vierge voit le rayon de l'œil de Jésus, dans l'haleine du communiant, Elle sent les parfums de l'haleine de Jésus. [1]."

On nous raconte que sur un de nos derniers champs de bataille, un soldat français se mourait d'une horrible blessure. Un prêtre accourt ; il n'a plus ni croix ni hostie à donner à ce mourant ; il coupe deux branches d'arbre, les met en croix, les trempe dans le sang du blessé, pose ce signe sanglant sur ses lèvres, et le presse d'offrir à Dieu son sang versé pour la patrie, en union avec le sang du Sauveur répandu pour la rédemption du monde. La mort de cet obscur soldat ne rappelle-t-elle pas celle de Bayard ?

Durant cette horrible guerre, que de vœux, que d'offrandes, que d'actions de grâces à Notre-Dame de Lourdes !

Le jeune Henri de Verthamon, ancien zouave pontifical, vint à Lourdes

(1) Le pieux évêque continua ainsi :

" Marie, mère des âmes pour l'éternité, doit les nourrir de vie divine, de Dieu même. Et c'est par l'Eucharistie qu'elle les en remplit. Notre pain, notre vin, c'est le Verbe. Mais ce pain est trop substantiel, ce vin trop enivrant. Nulle tête ne tiendra à ce breuvage. La Vierge, par son intelligence et son amour immenses, seule a été assez forte. Elle s'en est nourrie et en a fait du lait, douce Humanité du Sauveur ; mais il ne se peut ni manger ni boire ainsi. Elle l'a adouci encore, elle l'a pétri en pain Eucharistique, et c'est la blanche hostie qui nous fait manger sans peine, avec l'Humanité, le Verbe même."

" Et Marie alors peut dire cette parole de la Sagesse que l'Eglise met sur ses lèvres : " Venez manger mon pain." *Mon pain* ! c'est bien le sien, chair de sa chair ; il y a quelque chose de la substance de Marie dans la chair de son Fils—" Buvez le vin que je vous ai mêlé." Oh ! nous ne pourrions soutenir l'énergie de ce vin pur. C'est pour les anges et les saints du Paradis. Nous, il nous fallait ce vin adouci. Eh bien, je vous l'ai mélangé, dit Marie, je l'ai adouci, je l'ai coupé pour vous avec l'Humanité : maintenant buvez. " Buvez et enivrez-vous." Ah ! il y en a qui s'enivrent même de ce vin coupé : les saints. L'hostie leur donne des ivresses d'amour. Les autres en sentent parfois quelques vapeurs et, si faibles qu'elles soient, il faut la tête forte pour la supporter."

demander la force de s'arracher à sa mère, à sa femme, à ses enfants pour retourner défendre Rome contre l'invasion piémontaise. Rentré en France, il vient encore fortifier son courage aux pieds de l'Immaculée, et il se dévoue pour la patrie avec la même joie qu'il s'est dévoué pour l'Eglise. Il déploya, le premier, la glorieuse oriflamme du Sacré-Cœur, l'arrosa de son sang, et mourut de ses blessures ; on l'avait surnommé *l'ange du régiment*.

Plus d'un officier, plus d'un soldat ont dû leur salut à Notre-Dame de Lourdes. Le 28 janvier 1871, l'héroïque général de Sonis venait joindre sa croix de commandeur à celle d'officier déjà déposée aux pieds de la Vierge de la Grotte. A la bataille de Patay il eut la cuisse brisée. Il avait communié la veille devant ses soldats ; s'adressant aux zouaves pontificaux sur le champ de bataille, il leur avait dit qu'il fallait du sang généreux de la France pour effacer ses fautes, que c'était sur le leur qu'il comptait, et en les quittant il s'était écrié : Vive la France ! Vive Pie IX ! [1]

Pendant notre séjour à Lourdes, des prisonniers prussiens étaient renfermés dans le château-fort. Plusieurs étaient catholiques et avaient demandé à se rendre à la Grotte ; mais malgré les instances des missionnaires, cette consolation leur a été refusée.

Entre l'Eglise et la Grotte se trouve la maison des missionnaires de l'Immaculée Conception, ces pieux gardiens du sanctuaire ; ils font aux pèlerins un accueil que ceux-ci ne peuvent plus oublier.

Un peu plus loin que la Grotte, en suivant la vallée, on rencontre le couvent des Sœurs *bleues*, comme on les appelle ; ces religieuses du Cœur Souffrant et Immaculé de Marie accueillent les pèlerins qui veulent faire des retraites dans leur monastère. Le chemin qui y mène est ravissant ; le Gave module ses accords comme un orgue hydraulique ; les oiseaux babillent et se nichent sous les pieds de la statue de l'Immaculée.

Lourdes est un paradis terrestre ; que ses environs sont délicieux, et que la nature en est belle et douce ! De nos jours, l'amour de la nature

(1) Pardonnez-moi, Général : *Dieu le veut* ; votre nom doit être inscrit dans ce martyrologe : il doit décorer ces pages comme vos deux croix brillent au sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes. Vous nous avez raconté, avec une simplicité, qui dut être celle de Godofroi de Bouillon, ce combat où vous guidait le drapeau du Sacré-Cœur, et cette nuit passée sur le champ de bataille, la cuisse fracassée en vingt-cinq lambeaux, le sang qui ne cessait de couler, cette heure passée à vous entretenir tranquillement de Dieu avec deux autres blessés, et puis la solitude profonde et ténébreuse, la neige qui tombait et couvrait d'un linceul glacé les cadavres et les blessés, le froid qui dévora celui de vos pieds respecté par la mitraille, les gémissements et le râle de ceux qui mouraient et qui moururent tous.... Vous nous avez laissé entrevoir *l'Immaculée Conception de la Grotte* qui vint ravir les yeux de votre âme, et pendant ces longues et mortelles heures de la nuit et du lendemain, vous enlever à vos souffrances et vous remplir de force et de paix... Témoin du Christ et de sa Mère, avec cette âme qui a consacré les zouaves au Sacré-Cœur de Jésus, avec cette plume qui est encore une épée, noble soldat qui avez versé de votre sang et qui êtes tout prêt à en donner la dernière goutte, c'est à vous à nous dire la vertu rédemptrice du sacrifice et les fortes joies que la Mère de Dieu donne à ses martyrs. (*Annales de N.-D. de Lourdes.*)

est extrême, et tombe parfois dans le panthéisme ; mais la nature avec Dieu, la nature avec Marie, est un objet d'amour irréprochable.

Marie, dit M. A. Nicolas, est la très-sainte Dame, reine et souveraine de la Nature qu'elle a réhabilité par sa divine maternité. Toutes les figures qui l'annoncent dans l'Écriture, sont empruntées à la nature ; écoutez ces premières litanies : Étoile du matin dont elle annonce le retour, Étoile de la mer dont elle dissipe les tempêtes, Aurore qui promet le soleil, Lune dont le pudique éclat le réfléchit et le remplace, Tige de Jessé, d'où sort la fleur de la Sagesse, douce Toison sur qui la rosée du ciel tombe sans bruit, Champ du froment eucharistique, Jardin scellé de l'Époux céleste, Fleur par excellence dont toute les fleurs viennent chaque printemps fêter la grâce et parfumer les autels ! Dante tressaillait d'amour au seul nom de la belle Fleur qu'il invoquait matin et soir, nous dit-il :

Il nome del bel fior, ch'io sempre invoco  
E mane e sera.

(Parad. XXIII, 87)

La vue de quelques pèlerins et pèlerines, assis sur l'herbe au bord du Gave, et chantant des cantiques, nous rappelait cette autre scène du paradis dantesque, où le poète rencontre des âmes qui chantent si doucement le *Regina cœli* que jamais le charme ne s'en effacera de son souvenir :

Indi rimaser li nel mio cospetto,  
*Regina cœli* cantando si dolce,  
Che mai da me non si parti il diletto.

(Parad. XXIII)

« Moi, qui passait ainsi du séjour des hommes au séjour bienheureux, du temps à l'éternité, de Florence, (lisez : de Paris) à ce peuple pyrénéen, si sain et religieux, de quel étonnement j'étais saisi ! Aussi, partagé entre la stupeur et la joie, j'étais heureux de ne plus rien entendre, et de me tenir dans le silence !

Io, che al divino dall' umano,  
All' eterno dal tempo era venuto,  
E di Fiorenza in popol giusto e sano,  
Di che stupor doveva esser compiuto !  
Certo tra esso e 'l gaudio mi facea  
Libito non udire, e starmi muto.

#### V.—BERNADETTE.

Quoi de plus limpide que les eaux de ce Gave, de plus pur que l'air de ces montagnes, de plus immaculé que cette neige qui couronne la cime des Pyrénées d'un diadème éternel ? Le cœur innocent d'une enfant participait à cette pureté universelle, et attira dans ce pays les nombreuses visites de la reine de France.

Marie-Bernarde Soubirous est née à Lourdes en 1844, fille aînée de quatre enfants. Sa mère s'appelait Louise Castérot; son père François Soubirous, meunier, puis simple journalier, était tombé dans un état voisin de la misère. On donna à l'enfant la Vierge Marie pour patronne, et pour patron ce grand saint de France que Dante nomme le fidèle de Marie; *il tuo fidel Bernardo*. Selon l'usage du pays, la petite fille reçut un gracieux diminutif, et Marie-Bernarde ne fut plus appelée que Bernadette, nom qui allait si bien à sa simplicité et l'exiguïté de sa taille. Elle était petite, chétive, et fatiguée presque dès sa naissance par un asthme qui ne l'a plus quittée. Dans son enfance, elle gardait un troupeau de brebis en la paroisse voisine de Bartrès. Le curé du lieu l'ayant rencontrés, l'air d'innocence de l'enfant lui alla au cœur. Il la salua avec une sorte de respect prophétique; et se retournant pour la regarder encore, il dit: "Les enfants à qui la sainte Vierge s'est montrée sur la montagne de la Salette devaient être comme cette petite."

Bernadette avait quatorze ans, ne savait ni lire ni écrire, ne connaissait que son chapelet, et ne parlait que son patois, lorsqu'elle rentra dans sa famille pour se préparer à faire sa première communion. "Le 11 février 1858, jour du jeudi gras, raconte-t-elle, (1) mes parents n'ayant pas de bois pour cuire le dîner, se trouvaient bien embarrassés. Je mis mon capulet et je m'offris à aller ramasser du bois mort avec ma jeune sœur Marie et notre amie, la petite Jeanne Abadie."

Les trois enfants descendent le long du Gave, jusqu'en face de la Grotte, dont la base était à cette époque baignée par les eaux; l'intérieur était encombré de sable et de branches d'arbre que le courant avait entraînés. Quelle bonne fortune pour les pauvres glaneuses que ce bois mort! Mais pour arriver jusque dans la grotte, il fallait traverser l'eau du canal, peu profonde en ce moment, par suite de la réparation du moulin. Marie et Jeanne se déchaussent sans hésiter, et traversent hardiment.

—Moi, disait Bernadette, je n'ose me mettre à l'eau, enrhumée comme je suis. Pourtant elle se décide à ôter ses gros bas de laine.

Soudain un coup de vent éclate à ses oreilles. Elle regarde, étonnée de ne pas voir remuer une branche aux peupliers de la rive. Le bruit tombe, et renaît avec une force qui lui semble irrésistible, et pourtant les arbres demeurent immobiles. Un arbuste seul est légèrement agité, c'est un églantier qui croissait alors dans l'ouverture supérieure de la grotte, et qui penchait jusqu'à terre ses branches dépouillées par l'hiver. . . . Cette niche naturelle et le rosier sauvage s'illuminent d'une clarté extraor-

(1) Nous allons raconter les Apparitions d'après le propre récit de Bernadette, le livre de M. Lasserre, les *Annales de N.-D. de Lourdes*, et des détails recueillis sur les lieux et à Nevers. Nous nous servons aussi de l'excellent petit livre de Mgr. de Ségur, qui est un ex-voto: *Les Merveilles de Lourdes*.

dinaire ; une Dame admirablement belle apparaît, les pieds posés sur la *haie*, comme disait Bernadette pour désigner l'églantier ; cet Être surnaturel salue l'enfant de ses bras pendants, gracieusement recourbés, sa tête s'incline avec bonté vers l'enfant, et sa bouche lui envoie le plus doux des sourires.

Bernadette tremblante cherche instinctivement son chapelet, comme un instrument de défense, et veut porter la main à son front pour se signer. Son bras retombe inerte, et c'est en vain qu'elle fait des efforts pour le soulever... La frayeur la saisit. La Dame avait aussi un chapelet pendu à son poignet gauche ; elle le prend de sa main droite, fait un grand signe de croix tel qu'on n'en fait qu'aux cieux, joint les mains et roule les grains blancs comme des gouttes de lait, qui glissaient l'un après l'autre entre ses doigts. Toutefois, les lèvres de l'Apparition demeuraient immobiles. Au lieu de réciter le rosaire, elle écoutait peut-être en son propre cœur l'écho éternel de la Salutation angélique, et le murmure immense des invocations venues de la terre. Chaque grain qu'Elle touchait, c'était sans doute une pluie de grâces célestes qui tombaient sur les âmes, comme des perles de rosée dans le calice des fleurs (1).

Elle gardait le silence ; mais son sourire semble dire à la bergère ; fais donc comme moi ! Bernadette l'imita ; son bras lui obéit enfin, elle se signe et récite son chapelet.

Sa sœur, passée de l'autre côté de la rivière, la regarde ; elle la voit pâle, à genoux, l'œil fixe, et la fait remarquer à sa compagne.

— Oh ! la dévote, dit celle-ci, quelle idée de venir prier ici ! c'est bien assez de prier à l'église.

— Bah ! laissons-la faire. Elle ne sait que prier Dieu !

Et les deux glaneuses se remirent à chercher du bois mort.

La petite Voyante resta près d'une heure à genoux, en extase. Enfin la Dame lui fait signe d'approcher. Bernadette n'osait remuer. La Dame étend les bras, sourit encore, s'incline comme pour un adieu... Soudain l'enfant ne voit plus que le rocher noir, l'églantier nu, le paysage d'hiver terne et froid... La niche était vide, la vision disparue. Bernadette se lève en soupirant, achève d'ôter ses bas, et entre dans l'eau. Un cri de surprise lui échappe.

— Oh ! menteuses que vous êtes, dit-elle, à ses compagnes, vous disiez que l'eau est si froide, et moi je la trouve toute chaude.

— Oh ! oui, joliment chaude, répliquent les enfants, l'eau du Gave chaude en hiver, quand elle est déjà glaciale en été.

— Eh ! bien, je vous dis que je la trouve douce comme l'eau chauffée pour la vaisselle.

La petite Marie accourt et se baisse pour toucher les pieds mouillés de sa sœur ; ils étaient brûlants.

(1) *Notre Dame de Lourdes*, par Henri Lasserre.

Sa compagne en eut aussi la preuve.

—Que tu es heureuse, dit-elle.

Ce fait merveilleux nous rappelle l'histoire de saint Wenceslas, roi de Bohême, qui avait une si ardente dévotion pour le Très-Saint Sacrement. Même pendant les nuits d'hiver, ce prince se levait pour aller prier dans l'église voisine de son palais. Une nuit, le serviteur qui l'accompagnait, se plaignant du froid excessif, le roi l'engagea à mettre ses pieds sur les traces de ses pas dans la neige, et cet homme se sentit réchauffé comme s'il eût exposé ses pieds sur un feu ardent, tant les flammes de l'amour divin embrasaient l'âme et le corps de son royal maître.

Bernadette remit ses bas et ses sabots et dit d'un air de mystère :

—Avez-vous vu quelque chose, vous autres ?

—Non, et toi !

—Alors . . . moi non plus, répond Bernadette embarrassée.

En revenant, elle confie pourtant son secret à sa sœur, qui la traite d'imbécile, et à sa mère qui lui dit : " C'est peut-être un mauvais esprit, je te défends de retourner à cette rive de Massabielle."

Bernadette avait l'habitude de dire tout haut la prière du soir à sa famille, en patois. Au moment de répéter l'invocation : O Marie, conçue sans péché, priez pour nous ! Un sanglot étouffa sa voix, et des larmes s'arrêtèrent sous ses brunes paupières.

—Je n'ai rien, dit-elle à sa mère qui l'interroge, mais il faut que je pleure.

L'Apparition avait allumé dans l'âme de la bergerette une passion insatiable de la revoir. Elle pensait sans cesse à la Dame du Rosier, mais elle n'osait demander à retourner à Massabielle.

Le dimanche, 14 février, après la grand'messe, plusieurs fillettes vinrent trouver Bernadette, et prièrent la mère Soubirous de leur permettre d'aller à la Grotte. Elle cède avec peine à leurs sollicitations.

Bernadette recommande aux enfants d'être sages, de prendre leurs chapelets, et se munit elle-même d'une bouteille d'eau bénite.

—Je ne sais pas ce qu'elle est, cette Dame, disait-elle avec une vague frayeur.

La jeune troupe s'agenouille à l'entrée de la Grotte et commence le chapelet.

—Elle est là ! s'écrie tout-à-coup Bernadette ; son accent est mêlé de frayeur et de joie ; elle étend son bras vers le rosier.

Ses compagnes regardent et ne voient rien.

—Si ! si ! Elle est là, elle sourit : oh ! voyez, elle nous salue !

La voix de Bernadette s'adoucisait ; son pâle visage s'épanouissait comme une rose au contact du soleil matinal.

Elle ouvre la bouteille, se lève, avance d'un pas vers l'églantier, et

lance en l'air un peu d'eau bénite qui n'atteint pas la Vision, et qui retombe sur les branches du rosier comme des gouttes de rosée.

— Si vous êtes de la part de Dieu, venez, disait-elle en tremblant.

La Dame sourit, se rapproche et se penche avec amour vers Bernadette.

Quand je lui jette de l'eau bénite, dit l'enfant à ses compagnes, elle lève les yeux au ciel, et se penche vers moi... Vous ne la voyez pas, elle est là, elle nous regarde, elle sourit... Maintenant elle tourne la tête... Voyez ses pieds... sa ceinture vole. Voyez, elle a le chapelet roulé autour de son bras... Oh! elle est si belle!... A présent, elle prend son chapelet; elle se signe."

Bernadette se remit à genoux, fit un grand signe de croix, entra dans l'immobilité, et récita son chapelet, le corps tendu comme si une force d'en haut la tirait, pâle, les lèvres décolorées, les yeux élevés et fixes, elle restait là, comme une statue de sainte en extase.

Dans cette suspension de la vie vulgaire, ses compagnes crurent voir la mort. Elle va mourir, disaient-elles. Sa petite sœur pleurait.

— Sortons-la d'ici par force, s'écria-t-elle au milieu de ses larmes, aidez-moi!

Les jeunes filles, saisissant Bernadette par le bras, essaient de la faire lever. Mais elle :

— Oh! vous n'en faites rien, je ne m'en irai pas... je la vois toujours... je veux rester...!

Entraînée par ses compagnes, elle se cramponne avec ses doigts au rocher. Quand on l'en arrache, elle tourne la tête du côté du rosier.

Les enfants l'emmènent; elle se débattait toujours.

— Vous n'en faites rien, répéta-t-elle, tenez, je la vois, je la vois encore; elle me suit...

On l'entraîne sur le chemin de la ville, on la fait entrer dans le moulin de son père.

Bernadette était toujours hors d'elle-même: elle s'élançait quand on la laissait libre, elle tendait les bras, avec de petits cris inarticulés et tendres, elle se signait quelquefois. Un jeune homme lui couvrit les yeux; elle voyait encore.

La famille du meunier remarquait avec étonnement la beauté de l'enfant. Elle se souvint toujours de la blancheur de ses joues, de la lumière de son regard, de ce doux visage qui semblait être de fine cire. Bernadette souriait, et des larmes roulaient parmi ses sourires, comme des gouttes de rosée parmi les fleurs.

Les parents de Bernadette ne doutaient pas de la sincérité de leur enfant, et ne lui défendirent plus d'aller à la Grotte.

Plusieurs personnes vinrent chez eux pour interroger Bernadette; le

jeudi, 18, deux d'entre elles, madame Millet, et une jeune fille de la congrégation de la Sainte-Vierge, Antoinette Peyret, vinrent prendre Bernadette. Elles assistèrent toutes trois à la messe de cinq heures, et se rendirent de là aux Roches Massabielle. La jeune congréganiste pensant que l'apparition était peut-être quelqu'âme du Purgatoire, se munit d'un cierge, et madame Millet emporta de l'encre et du papier.

Une force surnaturelle emportait Bernadette ; ses compagnes ne pouvaient la suivre. Elle arrive, s'agenouille devant la Grotte, commence son chapelet... elle pousse un cri de joie...

—Elle est là, dit-elle doucement, elle me fait signe d'avancer.

—Demande-lui, dirent ses deux compagnes, si elle est fâchée que nous soyons ici avec toi.

—Vous pouvez rester, répondit l'enfant, après avoir consulté la Dâme invisible.

—Approche-toi, puisqu'elle te fait signe, demande-lui qui elle est. Est-ce une âme du purgatoire qui réclame des prières ? Prie-la d'écrire sur ce papier ce qu'elle désire.

Bernadette prit le papier, l'encre et la plume, et s'avança vers la Vision. Ses compagnes ayant voulu la suivre, elle leur fit signe de ne pas aller plus loin. Elle arriva au pied de l'églantier, éleva le papier et l'écritoire, et resta là un instant, l'œil plongé dans l'ouverture de la niche. Ses compagnes ne l'entendirent point parler ; elles la virent abaisser lentement ses bras, attendre un peu encore, et revenir avec son papier blanc.

—Eh bien ! qu'a-t-elle répondu ?

—Oh ! Elle a ri, puis Elle m'a dit :

“Ce que j'ai à vous dire, il n'est pas nécessaire que je l'écrive.”

Comme à la Salette, la Reine du ciel daignait parler le patois des montagnes pour se faire comprendre et voici ce qu'elle ajouta ; nous citons le texte même répété par l'enfant :

“*Bouleretz aous la grâcie de bié en ta ra Grotte penden quinze dies ? Vou-driez-vous me faire la grâce de venir à cette grotte pendant quinze jours ?*”

Je le lui promis, dit Bernadette ; l'image alors sourit, et me fit un signe de satisfaction.

A la promesse de Bernadette, Elle répondit par un solennel engagement :

—Et Moi, dit-elle, je vous promets de vous rendre heureuse, non point en ce monde, mais dans l'autre.

A l'enfant qui lui accordait quelques jours, dit M. Lasserre, Elle assurait en compensation l'éternité.

—Elle te regarde en ce moment, dit Bernadette à Antoinette Peyret qui en fut toute saisie.

— Demande-lui, dirent les deux femmes si elle nous permet de revenir avec toi.

Bernadette fait la commission et leur répond qu'elles peuvent revenir.

Le vendredi 19, à l'aube du jour, l'enfant arrivait devant la Grotte, accompagnée de ses parents, et suivie d'une foule considérable. Cette foule, témoin multiple de ce prodige, fut avertie de la présence de l'Être surnaturel par la transformation du visage de l'enfant ; elle pâlisait légèrement, comme si la nature fléchissait quelque peu en présence de l'Apparition qui se manifestait devant elle. Tous ses traits montaient, montaient, et entraient comme dans une région supérieure, comme dans un pays de gloire, exprimant des sentiments et des choses qui ne sont point d'ici-bas. La bouche entr'ouverte était béante d'admiration, et paraissait aspirer le Ciel. Les yeux fixes et bienheureux, contemplaient une beauté invisible, qu'aucun autre regard n'apercevait, mais que tous sentaient présente, que tous, pour ainsi dire, voyaient par réverbération sur le visage de l'enfant. Cette pauvre petite paysanne, si vulgaire en l'état habituel, semblait ne pas appartenir à la terre (1).

Quelqu'un ayant voulu, avec un bâton, toucher l'églantier, elle fit vivement signe de le laisser, et son visage exprima la crainte.—J'avais peur, dit-elle ensuite naïvement, qu'on ne touchât la " Dame " et qu'on ne lui fit du mal.

A un certain moment, l'Apparition parut reculer et comme s'enfoncer dans l'intérieur du rocher. Pour ne point la perdre de vue, la petite se rapprocha du fond de la Grotte en se traînant à genoux ; le visage de la belle Dame devint tout à coup triste et plein de larmes comme à la Salette. Bernadette s'enhardit à lui demander : " Qu'avez-vous ? que faut-il faire ? — *Prier pour les pécheurs,*" répondit la Mère de Miséricorde.

Et les assistants virent deux grosses larmes rouler sous les joues de Bernadette, tout émue de la douleur de la divine Mère. La joie reparut bientôt sur le visage de l'enfant, parce que celui de la Vierge avait repris sa grâce et sa sérénité.

Un instant après la vision avait disparu.

Il faut lire dans le livre de M. Lasserre l'histoire des contradictions et des persécutions suscitées à la petite Voyante par la police et les incrédules. Le commissaire, Jacomet, dont M. Lasserre a tracé une caricature immortelle, fit arrêter Bernadette, et la fit comparaître devant lui. Il mit tout en œuvre : bonté feinte, sarcasmes, intimidation, menaces, promesses, il employa tout pour dérouter la pauvre petite. Comme elle disait la vérité, elle n'avait qu'à répondre selon la vérité ; et c'est cette vérité même qui

(1) M. H. Lasserre.

déconcertait le commissaire. Bernadette était tranquille et ferme : la sainte Vierge assistait évidemment son enfant privilégiée. "Quelle fermeté inébranlable dans ses dépositions ! disait au commissaire un témoin de l'interrogatoire. Quel accent de vérité ! Il est évident qu'elle croit avoir vu. Elle est sincère."

Jacomet porta l'affaire jusqu'à la préfecture et jusqu'au parquet. Bernadette, déclarée folle, de par le préfet, fut sur le point d'être arrachée à son père et à sa mère pour être enfermée dans une maison d'aliénés. Sans l'énergie vraiment sacerdotale du vénérable curé de Lourdes, le crime était accompli.

Maintes fois les parents de Bernadette furent menacés, ainsi qu'elle-même. Mais rien ne peut fléchir la tranquille fermeté de la pauvre petite enfant. C'était elle qui rassurait les siens effrayés. Elle leur répétait : "Ils ne feront pas tout ce qu'ils disent, et DIEU est plus fort qu'eux. Ne craignez pas. Faites comme moi : je n'ai pas peur. S'ils me mettent en prison, ils auront la peine de m'en tirer (1)."

## VI.—LES DIX-HUIT APPARITIONS.

Après sa résurrection, Notre-Seigneur apparut huit fois aux saintes femmes et aux apôtres, dans le but de vaincre leur incrédulité, incrédulité telle, qu'elle nous représente l'incrédulité de tous les temps. Les apôtres, informés par Marie-Madeleine des deux premières apparitions, prirent ces propos de femme pour du *délire*, et se gardèrent sagement d'ajouter foi. (Matt. XXVIII.) Quand Jésus apparaît à ses apôtres, ils croient d'abord voir un esprit ; (Luc XXIV), aussi le Sauveur dit-il à Saint Thomas : Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru !

Le Seigneur Jésus, dans la suite des siècles, a daigné apparaître quelquefois à ses saints et à quelques âmes privilégiées ; les apparitions de sa divine Mère sont plus fréquentes, comme si la terre fût son apanage spécial (2), mais en aucun lieu du monde, Marie n'est apparue dix-huit fois de suite à la même personne, comme à Lourdes.

Quel charme de continuer le récit de cette merveilleuse histoire !

Le père Soubirous, intimidé par le commissaire de police, avait défendu à sa fille de retourner à la Grotte. Bernadette ne savait pas plus désobéir que mentir. Le lundi 22 février, elle fut envoyée à l'école où elle se vit tournée en ridicule par quelques enfants et même par les religieuses. Elle sortit, le cœur gros, ne voulant pas désobéir à son père, et en même temps croyant mal faire en ne tenant pas la promesse qu'elle avait faite à la

(1) Mgr. de Ségur, *Les merveilles de Lourdes*.

(2) L'abbé Paul Sauceret a écrit l'*Histoire des Apparitions de la Vierge Marie* ; cela forme deux gros volumes.

Dame de retourner à la Grotte. Le ciel se chargea de résoudre ce problème. A l'instant où l'enfant sortait de l'école, une force irrésistible s'empara d'elle, et l'entraîna vers la Grotte, comme une feuille enlevée par le vent. (1) Elle se mit à genoux pour réciter son chapelet. Le temps s'écoula et la Vision ne se montra pas. Quelle épreuve pour l'enfantine bergère ! J'ai désobéi à mon père, mais je n'ai pu m'empêcher de venir ici. A toutes les questions, elle répondait, les larmes aux yeux : " Aujourd'hui je n'ai rien vu, je ne sais pas pourquoi."

—D'où viens-tu, lui dit son père. Tu dis qu'une force t'a emportée malgré toi... Je te crois, tu n'as jamais menti... Eh ! bien, je ne te défends plus d'aller à Massabielle.

Le lendemain, mardi 23 février, sixième jour de la quinzaine, Bernadette arrive devant la Grotte, et bientôt elle entend une voix bien connue, qui l'appelle par son nom.

—J'ai à vous dire, disait la voix, un secret qui vous concerne seule, me promettez-vous de ne jamais le révéler à personne ?

—Je vous le promets.

L'entretien continua ; aucun des assistants ne l'entendit.

" Comment ! vous ne l'avez pas entendue ? disait l'enfant au sortir de son extase. La Dame parlait cependant tout haut. Elle a une voix si fine, si douce !"

Nous n'essayerons pas de deviner ce secret, dit M. Lasserre ; nous considérerions comme un sacrilège d'écouter aux portes du ciel.

Qu'a-t-il été dit dans ces mystérieuses conversations où Celle, qui a porté en son sein la Parole éternelle, ouvrait son cœur à une enfant ?

Bernadette a reçu trois secrets qui la regardait seule, avec ces mots formels de Marie :

—Je vous défends de le dire à personne.

La Mère de Dieu lui a aussi enseigné une prière, en la lui faisant répéter mot par mot avec une maternelle condescendance. Cette prière, l'enfant la récitait à toutes les apparitions, mais les plus vives instances n'ont pu obtenir qu'elle la fît connaître.

Elle entendit aussi une parole qui lui donnait sa mission publique. La Grotte désormais sacrée, et les témoignages de sa présence ne suffisaient pas à Marie pour l'œuvre de sa miséricorde. Il lui fallait la main des hommes pour perpétuer ces souvenirs et l'aider dans ses desseins sur les âmes.

(1) De tels phénomènes se sont plus d'une fois produits dans la vie de certaines âmes dont la pureté profonde a plu au cœur de Dieu. Saint Philippe de Néri, sainte Ida de Louvain, saint Joseph de Copertino, sainte Rose de Lima ont éprouvé des choses semblables ou analogues.

La Dame dit à l'enfant :

—*Vous irez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une chapelle, et qu'on doit y venir en procession.*

Bernadette se rendit auprès de M. le curé de Lourdes pour lui faire sa commission.

—Sais-tu le nom de cette Dame ? lui demanda M. Peyramale.

—Elle ne m'a point dit qui elle était.

—Ceux qui te croient, s'imaginent que c'est la Sainte-Vierge. Mais prends garde : tu es seule à dire que tu la vois ; si tu prétends faussement la voir dans cette grotte, tu prends le chemin de ne jamais la voir dans le ciel.

—Je ne sais pas si c'est la Sainte-Vierge, monsieur le curé ; mais je vois la Vision comme je vous vois, et elle me parle aussi vraiment que vous me parlez.

—Je ne puis, reprit M. le curé, m'en rapporter à toi, tu le comprends. Dis à cette Dame qu'il faut qu'elle se fasse connaître. Si elle est la Sainte-Vierge, qu'elle le montre par quelque miracle. Elle t'apparaît, me dis-tu, sur un rosier sauvage. Nous sommes en février : dis-lui, de ma part, que si elle veut un sanctuaire, qu'elle fasse fleurir le rosier où elle t'apparaît.

Le bon curé demandait ainsi un miracle à la Dame inconnue qu'il devait bientôt appeler Notre-Dame.

Bernadette revint le lendemain au presbytère.

—Eh ! bien, lui demanda le curé, l'as-tu vue encore aujourd'hui ?

—Je l'ai vue et je lui ai dit : " M. le curé vous demande quelques " preuves, par exemple, de faire fleurir le rosier qui est sous vos pieds ; " parce que ma parole ne suffit pas aux prêtres, et qu'ils ne veulent pas " s'en rapporter à moi." Alors elle a souri, mais sans parler.

Pendant que l'enfant contemplait l'Apparition, on la vit baiser la terre, puis se traîner sur les genoux, et en touchant souvent le sol de ses lèvres, monter la raide pente qui s'élevait en face d'elle vers le rosier. La Vision lui avait dit :

—Vous prierez Dieu pour les pécheurs. Vous baiserez la terre pour la conversion des pécheurs.

Et Elle lui faisait signe d'avancer à genoux. Après avoir baisé la terre, Bernadette, relevant la tête, cherchait l'Apparition ; elle la voyait reculer lentement, et la suivait en multipliant ses baisers de pénitence. Elle se tourna vers les assistants, et leur fit signe de s'incliner. Ils ne le firent pas. Alors son doigt se posa sur ses lèvres, et se dirigea impérieusement vers la terre, avec une énergique autorité. Le geste et le regard disait à tous : Vous aussi baissez la terre !

Plusieurs secouchèrent, vaincus par l'autorité surnaturelle de cette chétive enfant, et collèrent leurs lèvres sur le sable.

Bernadette redescendit à genoux, baisant toujours la terre.

Depuis lors la pénitence pour les pécheurs fut redemandée à Bernadette. Elle montait et descendait une seule fois, pendant l'Apparition et toujours en silence ; un jour seulement on l'entendit pendant sa marche prononcer ces mots :

—Pénitene ! Pénitence ! Pénitence !

Une matinée, elle fit plusieurs de ces laborieuses ascensions. Son visage était dans un continuel épanouissement de bonheur ; une teinte de tristesse douce le voila par instants, et alors même le sourire y restait, mélancolique mais heureux. La Vierge souriait aussi aux yeux de Bernadette, et couronnait sa pénitence par ce ravissant témoignage de divine joie.

On se souvient encore avec étonnement de la légèreté que l'enfant déployait dans cette difficile marche à genoux.

—J'ai cru plusieurs fois, écrit un témoin oculaire, que des êtres invisibles la soutenaient pour monter et descendre si précipitamment.

On lui demanda le premier jour :

—Mais pourquoi as-tu marché à genoux et baisé la terre ?

—La Vision me l'a commandé ; c'est une pénitence pour moi et pour les autres.

—Pourquoi nous as-tu pas fait signe de baiser la terre ?

—La Vision voulait dire que vous devez, vous aussi, faire pénitence pour les pécheurs.

Plus d'un an après, les ecclésiastiques lui disaient :

—Mais c'est bien étrange que la sainte Vierge vous ait demandé tout cela ! Ce sont des choses extraordinaires et qui ne paraissent pas raisonnables.

Elle répondit en baissant les yeux et d'un ton pénétré qui les frappa :

—Ah !.. pour la conversion des pécheurs !..

Le cœur de Marie se révélait ! Les pécheurs ! voilà ceux qu'elle appelle par l'humiliation et la prière de Bernadette. Les pécheurs ! voilà ceux qu'elle cherche aussi par les miracles qui s'apprêtent à couler de la fontaine miraculeusement apparue. Si dans la Grotte elle fait jaillir une source de guérisons prodigieuses, c'est surtout pour y attirer les âmes malades et pour annoncer aux malheureux qui tremblent à la pensée de la justice divine, qu'ils retrouveront dans ce creux de rocher, le *Refuges des pécheurs*. (1)

C'est par là que le mystère de Lourdes se relie au mystère de la Salette. Bientôt l'Apparition dira : Je suis l'Immaculée Conception. Tout est là : il faut se faire pénitent pour devenir immaculé ; il faut nous reformer en Marie pour mériter de recevoir Jésus.

(1) *Annales de Lourdes*.

Le jeudi 25 février, la Vision dit à la Voyante : « Ma fille, je veux vous confier, toujours pour vous seule, un dernier secret.

Et Bernadette écoutait l'ineffable harmonie de cette parole qui charmait, il y a dix-huit cents ans, les oreilles filiales de l'Enfant-Dieu. (1)

Puis la Dame ajouta :

—Allez boire à la fontaine et vous y laver : vous mangerez de cette herbe qui est là.

L'enfant qui n'avait point remarqué de fontaine, se disposait à s'approcher du Gave. Mais la Vision lui indiquait des yeux et de son bras étendu l'endroit où Elle l'invitait à se rendre. C'était au fond de la Grotte, où il n'y avait jamais eu de source. Bernadette y monta, et ne voyant pas d'eau, confia d'un regard son embarras à la Dame du rocher. Sur un nouveau signe, l'enfant se baissa, et se mit à gratter la terre avec ses petits doigts. Tout à coup une onde mystérieuse filtra sous ses mains mais mêlée à la terre, elle était toute bourbeuse. Trois fois la bergère la porta à ses lèvres, trois fois elle la rejeta, sans avoir pu vaincre sa répugnance. Enfin elle la surmonta, sur un regard de la Dame ; elle aspira ce mélange bourbeux ; puis en prenant encore de cette eau dans le creux de sa main, elle la passa toute ruisselante sur son visage.

—Oh ! voyez donc, voyez, disait-on, comme elle se salit, cette pauvre enfant !..

Bernadette, de ses doigts mouillés, cueillait en ce moment quelques brins d'herbe qui poussait dans la Grotte ; elle les mangea.

Le respect religieux, dont on l'entourait, hésita un instant devant ces actes étranges. (2)

—Mais que fait-elle ?.. elle est folle !.. disaient les spectateurs étonnés.

Cependant l'eau de la source naissante grandissait à vue d'œil. Au bout de quelques jours, elle était grosse comme le bras d'un enfant. Dans la suite, on l'a mesurée avec une précision mathématique : dès les premières semaines, elle donnait *quatre-vingt cinq litres par minutes ; cinq mille cent litres par heure ; c'est-à-dire par jour, cent vingt-deux mille quatre cents litres.*

Le lendemain, 26 février, l'Apparition ne se montra pas, peut-être pour prémunir l'enfant contre le danger de la vaine gloire ; on commençait à la vénérer et à dire quand elle passait : Voici la sainte. Humiliée et désolée de l'absence de la Belle Dame, Bernadette s'en retourna en pleurant.

(1) M. Lasserre.

(2) Ils rappellent ces actions symboliques ordonnées par Dieu à ses prophètes pour parler aux yeux d'Israël. Jérémie se met un joug sur le cou, et marche ainsi à travers la ville. Ezéchiel dévore les feuilles d'un livre mystérieux, et cuit son pain sous la cendre avec des excréments humains. *Et stercore, quod egreditur de homine, operies illud.* JÉR. (IV, 12)

A la place de l'Apparition accoutumée, la foule pouvait voir la source, vivant témoignage de la toute-puissance de la Dame mystérieuse. Le curé de Lourdes avait demandé un signe ; au lieu du très-petit qu'il avait cru devoir désigner, la Vierge venait de lui en donner un très-grand, et non-seulement à lui, mais à tous. Le rosier fleuri n'eût été qu'un simple miracle, un miracle d'agrément, bien frêle, bien passager : la source surnaturelle était non-seulement un miracle et un grand miracle, mais un miracle permanent, une source intarissable de miracles (1).

Ce jour-là, cette source merveilleuse opéra son premier prodige sur un ouvrier carrier, nommé Bourriette, qui vingt ans auparavant, avait eu un œil mutilé par un éclat de mine. Cet homme, plein de foi, demanda de l'eau de la source.

—Père, disait sa fille, ce n'est que de l'eau bourbeuse.

—N'importe, la Sainte Vierge n'a qu'à le vouloir pour me guérir.

Après avoir prié, il frotte avec l'eau son œil perdu. Il pousse un cri. Les ténèbres, qui depuis vingt ans obscurcissaient sa vue, se dissipent, comme les brouillards du matin au lever du soleil. Il continua à se laver et à prier.

—Je suis guéri, dit-il le lendemain au docteur Dozous.

—Pas possible, s'écrie le docteur.

Il écrit quelques mots au crayon, ferme d'une main l'œil valide de Bourriette, et présente le papier devant son œil perdu.

—Si vous pouvez lire, je vous croirai.

Les passants s'étaient groupés autour d'eux.

Bourriette, de son œil naguère mort, regarde ce papier, et lit aussitôt, sans la moindre hésitation :

« Bourriette a une amaurose incurable, et il ne guérira jamais.

—Je ne puis le nier, dit le docteur confondu, c'est un miracle, un vrai miracle.

L'enthousiasme et la foi envahirent les multitudes ; vers le soir, les carriers, compagnons de Bourriette, se rendirent à Massabielle, et en reconnaissance, tracèrent un sentier pour les visiteurs. Toute la nuit, la Grotte fut illuminée.

Un des jours suivants, dans un des mouvements de la foule, l'églantier fut ébranlé. Bernadette alarmée étendit la main, les yeux pleins de larmes.

—Qui a remué le rosier ? s'écria-t-elle, oh ! n'y touchez pas ! et elle regardait avec inquiétude dans l'ogive du rocher.

La personne, qui avait touché les branches, s'excusa auprès d'elle.

—Oh ! dit l'enfant, vous m'avez fait bien de la peine. Quand j'ai vu la ronce agitée, j'ai eu peur que la Dame ne tombât ; elle était

(1) Mgr. de Ségur.

dessus, et elle me faisait signe de la main qu'on devait laisser le rosier.

Le mardi 2 mars, Bernadette retourna chez le curé pour lui renouveler la demande de la Dame.

— Je te crois, lui dit M. Peyramale, mais il faut que j'en parle à mon évêque.

Le mercredi 3 mars, la multitude envahit la Grotte, malgré les troupes et les gendarmes qu'on avait échelonnés sur le chemin, pour empêcher la Reine de France de fomenter une émeute contre l'autorité de l'empereur Napoléon III.

C'était le dernier de ces quinze jours pendant lesquels Bernadette faisait à la reine du ciel la grâce de venir à la Grotte. Après avoir entendu la messe, selon sa coutume, elle parut, précédée d'un gendarme, qui marchait le sabre au poing, pour ouvrir les rangs de la foule. Bientôt l'extase commença comme chaque jour. L'enfant alla boire à la fontaine, accomplit, en effleurant la terre de ses genoux et de ses lèvres, la pénitence accoutumée pour les pécheurs. Rien de nouveau ne signala l'Apparition du 4 mars. Bernadette annonça par ses saluts à la Vision, que la Vierge allait disparaître, elle reçut son dernier adieu, son dernier sourire, vit une dernière fois l'éclat de son auréole pâlir et se perdre, soupira...

C'était fini.

Elle reprit le bras de sa tante et se retira; mais ce jour-là elle eut une longue tristesse. Elle craignait de ne plus revoir l'Apparition.

Un grand miracle fut la clôture de la quinzaine des miracles. Un enfant de deux ans, Justin Bouhohorts, se mourait de consommation dans une pauvre maison de Lourdes.

— Il est mort, disait le père.

— Il n'est pas mort, s'écria la mère, et la Vierge de la Grotte va me le guérir.

Elle tire du berceau l'enfant déjà raide et immobile, l'enveloppe dans son tablier, court comme une folle à la fontaine, et plonge ce petit corps tout nu dans l'onde miraculeuse. Le froid était glacial.

— Elle va tuer son enfant, elle est folle, disait-on autour d'elle.

Sans se soucier des exclamations de la foule, elle tint pendant un quart-d'heure son fils dans l'eau glacée. Le corps de l'enfant était toujours sans mouvement; la mère le retire enfin de l'eau, le ramène chez elle en priant, et le remet dans son berceau. Il respire, il est sauvé!

Spectacle sublime de la foi catholique, remarque M. Lasserre. Cette femme précipitait son fils agonisant dans le plus imminent des périls terrestres pour y chercher, au nom de la Vierge Marie, la guérison venant du ciel. Elle le poussait naturellement vers la Mort pour le conduire surnaturellement à la Vie! — Jésus loua la foi du centenaire. En vérité, celle de cette mère nous paraît plus admirable encore.

(A continuer.)

## LA TOUR-BLANCHE.

(Suite)

### XVIII

---

—Je le répète, dit Rachel, le baron de Romilly m'a fait beaucoup de mal, et j'avais fait le serment de me venger. Cependant, je vous le demande, est-ce ma main qui l'a frappé dans le bois de la Tour-Blanche ? Même *vous*, vous n'oseriez pas émettre cette idée. Je n'aurais jamais attenté à sa vie. Je n'aurais jamais acheté un assassin pour commettre le crime, quand bien même ce meurtre aurait cent fois satisfait ma vengeance. Jamais je n'aurais eu recours à de noires machinations pour assurer sa mort. Et cependant, moi, madame, je ne suis pas d'une famille qui remonte aux croisades.

Hélène tressaillit de nouveau. Elle savait que ces dernières paroles étaient les siennes, qu'elles exprimaient l'une des plus fréquentes pensées. Mais où les avait-elle prononcées pour que cette femme ait pu les recueillir.

Rachel continua avec excitation :

—Si je n'eusse pas consenti à causer la mort du baron de Romilly, ni par mes actes, ni par mes paroles, croyez-vous donc que j'eusse été capable de noyer cette douce et charmante Béatrice, sa fille ? Ce n'est pas moi qui aurais hérité de la Tour-Blanche, si, après la mort du baron, Béatrice et Raoul venaient à mourir *jeunes*.

Elle prononça ce dernier mot avec un sifflement qui fit frissonner Hélène.

Puis, elle ajouta d'un air sombre :

—Si vous êtes à la recherche de ceux dont les actes ont fait de vous une duchesse, *vous* savez, belle dame, que ce n'est pas à moi que vous devez vous adresser.

Hélène demeura silencieuse et immobile, la regardant avec épouvante, tandis que les yeux de Vargat allaient et venaient, à droite et à gauche, avec une rapidité qui disait à quelle agitation il était en proie.

Cette femme paraissait en savoir plus qu'ils n'auraient jamais supposé. Du moins, elle le donnait à entendre, et cela dans des termes qui les faisaient trembler, car il était à peu près certain qu'elle n'ignorait pas de quels moyens on s'était servi pour faire disparaître le baron de Romilly et sa famille.

Vargat, toutefois, était assez malin pour s'apercevoir bien vite que Rachel était incapable de rien prouver, et que ses soupçons, quels qu'ils fussent, ne seraient d'aucune conséquence fâcheuse pour lui ou pour Hélène, quand bien même elle les divulguerait ; mais il était contrarié, parce que le moyen sur lequel il avait compté pour agir sur Rachel lui faisait défaut.

Il comprit, en outre, qu'il ne devait montrer vis-à-vis d'elle ni hésitation, ni embarras, à moins qu'il ne voulût changer en conviction les soupçons qu'elle pouvait avoir contre lui et la duchesse.

Il vint donc hardiment au secours d'Hélène et dit :

— Nous ne tenons pas à connaître vos motifs, ma bonne femme. Nous voulons établir un fait. Béatrice de Romilly est-elle morte, ou est-elle vivante ? Vous avez été vue, et cela récemment, avec un enfant qui lui ressemblait.

Rachel, quoiqu'elle eût les sourcils froncés, sourit faiblement.

— Votre chaumière était située dans le voisinage de l'endroit où son corps inanimé, — ou du moins un corps inanimé couvert de ses vêtements, — fut trouvé, poursuivit Vargat. Comme vous aviez poursuivi dans le bois, comme une tigresse, la dame qui était chargée de veiller sur le pauvre enfant, vous auriez bien pu aussi courir après cette dernière, qu'elle vous fuyait avec horreur.

— Non !

— Non ! jureriez-vous que vous n'avez pas poursuivi Béatrice avec une telle furie que, pour vous échapper, elle est allée se jeter dans la mare où elle s'est noyée ? dit-il en fixant les yeux sur elle.

Elle sourit avec mépris.

— Je jure que je n'ai pas fait cela, répondit-elle avec fermeté.

— Mais, dit Hélène, la pauvre Béatrice a été noyée, et elle ne s'est pas noyée elle-même, même par accident. Je vous conjure, ma bonne femme, de me communiquer tout ce que vous savez de cette malheureuse affaire.

— Vous êtes sûre, sans doute, dit Rachel en pesant sur ses paroles, que c'était bien le corps de Béatrice qui fut trouvé dans la mare ?

— Voilà l'affaire ! voilà ce que nous voulons savoir et vous pouvez nous le dire ! s'écria Vargat, à qui l'anxiété fit oublier sa prudence habituelle.

— Je crus que c'était lui, répliqua Hélène, d'un ton de perplexité, en se rappelant la figure placide de l'enfant qu'on avait enterré à la Tour-Blanche. Comment aurais-je pu imaginer que ce pouvait être celui d'une autre ? ajouta-t-elle d'un air rêveur.

— Vous deviez le savoir, dit Rachel avec amertume. Vous étiez toujours près d'elle quand elle ouvrait les yeux le matin ; vous étiez sa compagne de toutes les heures, de tous les instants ; vous aviez formé son esprit ; vous l'avez gâtée, caressée, vous aviez cédé à ses désirs au point qu'elle vous aimait tendrement, si tendrement qu'un de vos souhaits était

un ordre pour elle. Vous, *alors que vous saviez si bien quelle était la ligne de succession dans la famille*, vous étiez si craintive pour sa vie, que vous la quittiez rarement. Non-seulement vous l'accompagniez dans le parc, mais vous guidiez ses pas jusqu'aux extrémités de la propriété et vous lui appreniez à grimper sur des rochers où une chèvre aurait eu peine à se tenir, et cela pour aller vous y cueillir des fleurs. Vous qui à force de recherches, aviez découvert les endroits les plus profonds des pièces d'eau, et lui aviez montré comment, en se tenant sur une faible branche, on pouvait attirer à soi les lis qui croissaient sur la surface trompeuse. Vos lèvres pressaient son front, le soir, quand elle se couchait ; vous priiez avec elle. Vous invoquiez Dieu avec elle. Et vous prétendiez venir me dire à moi, vous, duchesse de Flamanville, que vous étiez incapable de reconnaître les traits de cette pauvre enfant qu'on vous apporta tenant dans sa main les fleurs que vous aviez tant de fois désirées ? Que vous, sa cousine, vous ne saviez pas si ce cadavre était, ou non, celui de Béatrice de Romilly !

— Silence ! s'écria Hélène avec effroi. Malheureuse, qu'osez-vous insinuer ?

— Insinuer ! répéta Rachel avec un rire amer, il me semble que nous n'en sommes plus aux insinuations. Je vous ai dit des vérités : si elles vous sont désagréables, tant pis. Vous ne vous êtes pas gênée avec moi. Vous m'avez dit que votre pensée était que j'avais noyé, sans pitié aucune, l'une des plus charmantes enfants que la terre ait jamais portées. Je vous le répète, duchesse de Flamanville, vous auriez dû, dans votre intérêt, vous assurer que l'enfant morte était bien celle qui vous séparait de votre immense héritage.

— Ta, ta, ta ! s'écria Vargat en levant les mains. Tout ce verbiage ne signifie pas grand'chose. Nous sommes ici pour traiter une affaire. Ce sera votre faute, ma bonne femme, si vous n'obtenez pas une belle et bonne récompense, ou si vous vous faites conduire en prison pour avoir à répondre des faits que madame Rivolat pourra certifier. A présent, vous le voyez, nous sommes des gens raisonnables, pratiques. Vous vous êtes frotté si bien les épaules et les coudes avec le monde, que je serai forcé de vous croire une folle, si vous refusez d'entendre raison. Vous n'auriez rien à y gagner, — absolument rien, — tandis que vous y perdriez beaucoup, et que vous vous exposeriez à de sérieux désagréments.

— Pour rien au monde, je ne toucherais à votre argent, répliqua Rachel, avec mépris ; je le repousserais si vous m'en offriez, je n'en ai pas besoin et je le refuserais absolument comme s'il venait du diable. Quand aux périls et aux souffrances dont vous me menacez, je m'en moque. J'ai souffert comme jamais ni vous ni la belle dame que voilà ne pourrez jamais me faire souffrir. Je ne vous crains pas ; c'est vous qui avez à me craindre.

—Hum ! dit Vargat, je crois que c'est une obligation que nous nous devons mutuellement.

—Si je touchais votre main, ou si je mangeais ou buvais quoi que ce soit qui vient de vous, répliqua Rachel, j'aurais lieu de craindre. Je vous connais et ne veux rien de vous.

Hélène arpentait la chambre avec une agitation et une impatience qu'elle ne dissimulait pas. Elle avait envie de questionner Rachel, mais elle semblait hésiter à parler.

Vargat la regarda, et puis dit à Rachel d'un ton doux :

—Tout cela est insensé. Allons, ayons du sens commun. Votre pauvre cœur a été brisé par le baron de Romilly. Vous aviez soif de vengeance ; vous n'êtes pas fâché de sa mort, et vous ne regrettez pas que cette dame jouisse d'une fortune à laquelle vous ne pouviez prétendre, n'est-il pas vrai ?

—J'admets ce que vous dites, répliqua Rachel avec un soupir.

—Bien, s'écria Vargat, très-bien. A présent, écoutez-moi bien : il ne peut vous arriver aucun désagrément, et il peut en résulter beaucoup de bien pour vous, si vous répondez franchement et sincèrement aux deux ou trois questions que je vais vous poser.

—Continuez, dit-elle.

—Il y avait une sœur jumelle de Béatrice de Romilly, une sœur jumelle qui fut volée dans son berceau. Avez-vous cette enfant ?

—Non.

—Savez-vous quelque chose la concernant ?

—Oui, quelque chose.

—Elle vit, n'est-ce pas ?

—Non.

—Non ! s'écrièrent à la fois Vargat et Hélène.

—Non, répéta Rachel en baissant la voix, et avec un tremblement des lèvres, quoiqu'elle se les mordît jusqu'au sang.

—Morte ! cria Vargat.

—Morte, répondit-elle.

—Vous pouvez le jurer ?

—Je le puis, répéta-t-elle d'un ton ferme.

—Et le prouver ? dit Vargat.

—Et le prouver, répéta-t-elle avec un sourire qui ne lui plut guère.

—Femme ! s'écria Hélène, en saisissant soudainement Rachel par le bras et en la regardant droit dans les yeux, avez-vous à garder Béatrice de Romilly ? Répondez-moi, je le veux !

—Non, répliqua-t-elle, en se débarrassant de la main d'Hélène.

—En ce cas, vous avez en votre possession une enfant dont les traits ressemblent exactement à ceux de ma cousine Béatrice, poursuivit Hélène avec agitation. Il y a quelque chose de si singulier dans ce fait, quand

on se rappelle la manière dont vous avez agi avec cette pauvre enfant, ce jour fatal, que je suis venue ici pour éclaircir ce mystère! Je ne partirai pas sans en avoir la solution. Trois fois j'ai vu l'enfant à qui je fais allusion, et cela dans votre compagnie. Où est-elle?

Les traits de Rachel devinrent rigides comme s'ils avaient été taillés dans le marbre.

— J'avais une enfant dont les traits, comme vous dites, ressemblaient beaucoup à ceux de votre cousine Béatrice; belle duchesse; répliqua-t-elle froidement; mais vous n'avez pas besoin de vous alarmer à cause d'elle. Elle... elle est comme je vous l'ai dit... au ciel. Que ce renseignement vous suffise, contentez-vous de l'assurance qu'elle ne viendra jamais troubler la sérénité de votre règne à la Tour-Blanche. Si c'est là la seule chose que vous désirez apprendre en venant ici, partez maintenant et laissez-moi en paix.

Là, c'est une chambre à coucher; la vôtre, sans doute? dit Vargat en indiquant une porte. Il n'y a pas d'enfant qui dorme là?

— Non, répondit-elle.

— Je puis aller voir? demanda-t-il vivement.

— Vous pouvez chercher tant que vous voudrez.

En un instant Vargat eut mis la main sur le bouton de la porte, et saisissant la seule chandelle qu'il y eût dans l'appartement, il entra dans la chambre. Il y trouva un misérable lit, une table et une chaise. Il regarda avec anxiété tout autour de lui, mais un coup d'œil lui suffit pour s'assurer qu'il n'y avait là personne de caché. Le lit n'était pas défait, et il n'y avait pas trace de vêtements appartenant à un enfant.

Il s'approcha de la table qui était couverte d'une nappe blanche, sur laquelle était une petite glace. Il s'agenouilla, et l'examinant très-attentivement, il y découvrit plusieurs cheveux longs, soyeux et dorés. Sur le plancher, auprès du pied de la table, il vit une certaine quantité de ces mêmes cheveux, de quoi faire un anneau; il les ramassa et les serra vite dans sa poche. Puis il se leva et se tourna vers la porte au moment où Hélène, ne pouvant plus maîtriser son impatience, entra dans la chambre.

Il la regarda vivement.

— Il n'y a pas d'enfant ici, dit-il. Il n'y en a pas trace. Rien, pour le moment, ne nous retient plus ici, très-gracieuse duchesse. Notre visite n'a pas eu un résultat très-satisfaisant; mais nous ne gagnerions rien en la prolongeant. Vous en savez assez pour que votre esprit soit en paix; du moins jusqu'à ce qu'il survienne un nouveau sujet d'alarme, et il peut se passer du temps d'ici là. Cette pauvre créature, Rachel, n'est pas votre ennemie, mais votre amie, car son cœur crie vengeance contre celui que vous savez. Je la reverrai demain; très-gracieuse dame, et je causerai avec elle. Il pourra en résulter du bien pour tout le monde. Je pourrai peut-être détourner le danger de nous tous! qu'en dites-vous, madame?

— Comme vous voudrez, répondit Hélène froidement.

Elle s'imagina, après ce qu'elle avait vu et entendu, que Rachel avait dit la vérité. Elle croyait qu'elle avait volé le cœur de Béatrice par des motifs de vengeance, et, d'après les traces de chagrin qui étaient encore visibles sur ses traits, que l'enfant était morte récemment. Que pouvait-elle, maintenant, avoir à craindre ?

Tandis qu'elle faisait ses réflexions, son cœur bondit de joie.

Elle tira de sa poche une bourse et la mit dans la main de Rachel, avant que celle-ci comprit ce qu'elle voulait faire ; mais à peine eût-elle vu ce que c'était qu'elle la jeta aux pieds d'Hélène.

— Je vous ai dit, s'écria-t-elle, que je ne puis *toucher votre argent*.

Hélène lui lança un regard hautain et quitta l'appartement. Vargat ramassa la bourse et la mit dans sa poche.

— Pas de mauvais sentiments, je vous en supplie. Je vous ferai changer de manière de voir demain, ma bonne femme, dit-il à mi-voix. Restez à la maison, toute la journée, demain. Je ne peux vous dire l'heure à laquelle je viendrai ; mais je viendrai, soyez-en sûre.

En prononçant ces dernières paroles, il courut rejoindre Hélène.

— Demain, répéta Rachel avec un sourire étrange.

Vargat, le lendemain, se présenta à la porte de la maison. Il fut reçu par une femme passablement sale qui sentait l'eau-de-vie d'une lieue. A peine eut-il demandé Rachel qu'on lui répondit :

— Quatrième étage, n'est-ce pas ? Partie hier soir, ou plutôt cette nuit ; ne doit pas revenir. Ne sait où elle est allée, et ne tiens pas à le savoir ; avons assez de nos affaires, et quand même je le saurais, ne le dirais pas.

Et la bonne femme, comme conclusion, lui ferma la porte au nez.

Vargat sonna plusieurs fois, adressa des questions, mais elle resta muette.

Comme des gamins, en le voyant déceimement habillé, et remarquant qu'il était étranger au quartier, se mettaient en mesure de l'éclabousser en guise de passe-temps, il prit le parti de se retirer, ce qu'il fit, l'esprit inquiet et agité de fâcheux pressentiments.

## XIX

### CHANGEMENT DE SCÈNE.

Pauvre petite Béatrice ! Elle n'était pas en état de se rendre compte de sa terrible situation.

Elle sentait ses misères ; il n'était pas besoin, pour cela de les lui signaler, elle les sentait même cruellement.

Mais ce qu'elle ne pouvait comprendre, c'était pourquoi on la maintenait dans cet état d'indigence ; pourquoi elle ne pouvait retourner à la Tour-Blanche, et pourquoi son retour dans cette maison, qui était sa

sphère légitime, causerait la ruine de sa chère cousine Héléne, et la perte de cette femme qui, elle en était persuadée, l'avait réduite à sa situation présente.

Tout cela était un problème que son jeune cerveau était impuissant à résoudre.

Elle se rappelait sa splendide demeure dans laquelle elle avait été élevée, et qui était rendue plus superbe encore par le contraste des misérables appartements où elle avait vécu depuis déjà longtemps. Elle se rappelait la bonté que lui témoignaient ceux qui l'entouraient, et tous ces souvenirs donnaient à son esprit une teinte profonde de mélancolie.

Elle ignorait les événements qui avaient suivi son entrée dans la chaumière de Rachel. Elle se rappelait seulement que la femme qui l'avait saisie avait une horrible expression dans les yeux,—que cette femme l'avait violemment placée devant une enfant morte qu'elle lui avait dit être sa sœur, et qu'elle lui avait ordonné de prier pour elle ; que cette femme, tandis qu'elle essayait de répéter les prières qu'on lui avait apprises, s'était soudainement élancée d'auprès d'elle, et l'avait laissée seule avec la morte ; qu'elle avait entendu madame Rivolat jeter des cris perçants qui l'avaient paralysée de terreur, et puis elle ne se rappelait plus rien jusqu'au moment où elle avait compris que l'on l'emportait dans la nuit.

Depuis ce moment, elle avait été vêtue pauvrement, et avait vécu dans de misérables habitations, sans pouvoir connaître la cause de ce changement.

La seule conclusion à laquelle elle arriva, ce fut de croire que ce qui lui arrivait était la conséquence naturelle de la mort de son père, et elle fut confirmée dans cette idée en entendant fréquemment dire aux enfants par les pauvres femmes parmi lesquelles Rachel la conduisait :—Je ne sais pas ce que nous ferions si votre pauvre père venait à mourir.

On lui avait souvent répété que la mort ouvrait les portes du bonheur dans le ciel, et elle était persuadée que son père et sa mère étaient heureux parce qu'ils étaient avec Dieu. Que de fois elle pria le Seigneur de la faire mourir comme sa sœur, afin qu'elle pût être réunié à ceux qui l'aimaient et qui l'avaient laissée derrière eux dans ce monde si dur, si froid et si égoïste !

Dans le commencement, Rachel s'était montrée sévère pour elle ; elle la menaçait de la tuer, pour l'empêcher de révéler à personne qui elle était, ou même qu'elle eût jamais vécu dans une autre sphère que celle où elle était actuellement. En même temps, elle remarquait que Rachel pleurait amèrement l'enfant qu'elle avait dit être sa sœur ; et comme Béatrice avait le cœur très-tendre, elle s'affectait du chagrin des autres.

Elle était malheureuse de voir les autres souffrir, et c'était une émotion naturelle qui la portait à chercher à les consoler. C'est ainsi que quoique Rachel fût souvent méchante pour elle, et toujours réservée elle allait

quand elle la voyait dans ses accès de chagrin, passer ses petits bras autour de son cou, et lui murmurer de douces paroles à l'oreille, — lui promettre d'être une bonne petite fille, et de tâcher de lui faire oublier celle dont elle regrettait tant la perte.

Rachel n'était pas à l'épreuve de tant de gentillesse, et peu à peu, elle se laissa aller à prodiguer des caresses et des encouragements à Béatrice.

Ce qui avait le plus de valeur que toute cette tendresse nouvellement éclos, pour Béatrice, c'étaient les efforts que faisait Rachel pour lui faire comprendre les tentations auxquelles elle pourrait se trouver exposée, et comment elle pourrait les éviter ou en triompher.

Elle éprouva d'abord beaucoup de difficultés, mais en exerçant sans cesse sa raison et son intelligence, en lui racontant des histoires, des contes dans lesquels la vertu et le bonheur d'enfants orphelins comme elle, étaient grandement mis en péril, et comment, avec de la fermeté et de la résolution, ils sortaient triomphants de toutes les épreuves, elle parvint jusqu'à un certain point, à faire comprendre à Béatrice l'objet de ses leçons, et il ne fut pas douteux qu'en fixant ainsi dans sa mémoire des aphorismes moraux, elle obtiendrait un très-sérieux résultat. Elle demeura convaincue que Béatrice se les rappellerait quand viendrait le moment de les mettre en pratique et qu'ils lui seraient d'un grand avantage.

Rachel l'avait persuadée qu'un jour viendrait où elle serait grande dame ; mais elle lui avait dit aussi que l'or devait passer par le creuset avant d'entrer dans le monde, pur et sans alliage. Elle l'avait disposée à voir se produire de grands changements dans sa position, à lutter courageusement contre les épreuves, en lui disant qu'elles étaient nécessaires et qu'en fin de compte elles tourneraient à son plus grand bien, comme compensation, et lui apprit à croire que, quand l'heure de son bonheur arriverait, elle l'apprécierait doublement et qu'elle en jouirait cent fois plus que si elle n'avait pas eu à traverser tant d'épreuves.

Quand donc vint pour Béatrice le moment de se séparer de Rachel, et d'entrer dans une nouvelle route de sa destinée, elle ne se laissa pas trop abattre, malgré tout son chagrin, car elle était préparée à quelque changement de la sorte. Ce changement était bien soudain, mais elle en ignorait les motifs, et elle le regardait comme une conséquence de la position dans laquelle elle était placée, comme le commencement d'une nouvelle phase de sa vie, dont l'instant était arrivé.

A présent, nos lecteurs pourront se demander pourquoi nous avons conduit notre héroïne dans un monde aussi étrange que celui auquel elle va se trouver mêlée. Nous répondrons à cela que l'histoire que nous écrivons est fondée sur des faits dont nous tenons à ne pas altérer l'exactitude. Béatrice de Romilly était le jouet de la volonté de gens puissants ; elle avait des ennemis qui en voulaient à ses jours, et elle n'avait point, comme nos jeunes et charmantes lectrices, une mère, un père bien-

aimé pour veiller sur elle, et semer de fleurs le chemin qu'elle avait à parcourir. Mais nous pouvons la suivre hardiment au milieu des périls où tant d'autres succombent. Elle nous montrera que la vertu est partout possible et que, quand on a le bien implanté dans son cœur, avec l'aide de Dieu, on sait rester partout et toujours honnête.

Cela dit, reprenons notre récit.

Il faisait nuit sombre et il tombait une pluie fine quand M. Papino et Béatrice descendirent dans la rue et se dirigèrent vers l'endroit où stationnait le fiacre qui les attendait.

—Il pleut affreusement et on a de la boue jusqu'aux chevilles, dit Papino. Marchez sur le bout des pieds, mon enfant ; mais, ajouta-t-il, j'oublie que vous n'avez pas appris à danser.

—On m'a enseigné, répliqua Béatrice d'une voix faible.

—On vous a enseigné ! répéta-t-il avec étonnement. Ce n'est pas assurément cette sorcière que nous venons de quitter ?

—Qui ? demanda Béatrice naïvement.

—Eh bien donc, votre maman. Mais quelle jolie voix argentine vous avez, ma petite ! s'écria Papino avec ravissement, la voix d'une princesse. Je parlais, ma chérie, de la maman que nous venons de quitter, et qui a un nom hébreu, Rachel, madame Rachel. Je disais donc que ce n'est pas madame Rachel qui vous a appris à danser ?

—Oh ! non, non ! répliqua Béatrice vivement. J'ai eu un maître.

—Un maître ! répéta M. Papino. Quand ?

—Quand je vivais à... à... chez nous, répondit Béatrice sur le point de révéler ce qu'elle avait promis de taire.

—Tiens, elle ne m'avait pas dit cela, l'astucieuse créature, murmura-t-il. Je serais curieux de savoir combien elle le payait. Je me rappellerai cela.

—J'ai bien froid, murmura Béatrice en frissonnant.

—Et je suis un animal de vous tenir là si longtemps, dit Papino en lui donnant un coin de son manteau pour l'abriter de la pluie.

Enfin, ils trouvèrent le fiacre. Papino aida Béatrice à monter dedans, et, après avoir dit au cocher où aller, il s'assit à côté d'elle et la complimenta sur son agilité et la légèreté de son pas.

—Comme cela, ajouta-t-il, vous me disiez que vous aviez eu un maître. Quel était son nom, ma belle aux cheveux d'or ?

—Je ne sais pas, répliqua Béatrice.

—Vous avez oublié ?

—Je ne crois pas l'avoir jamais su. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle avec gravité, il y a si longtemps !

—Si longtemps ! répéta Papino en riant ; combien donc y a-t-il ?

—Des années, répondit-elle avec tristesse.

Il la regarda avec étonnement. Puis il se prit à rire de nouveau, et dit :

—Des années! mais alors, vous étiez encore à venir. Mais passons. J'imagine que vous avez appris les premiers pas, et rien autre chose?

—Oui! répondit Béatrice avec un tremblement des lèvres. Il me semble qu'il y a des années, car c'était quand j'étais heureuse que j'ai appris à danser, et il y a de cela bien longtemps.

Les derniers mots expirèrent sur ses lèvres; et M. Papino, touché de son accent, lui prit la main et la pressa doucement.

—Allons, du courage, ma petite colombe, du courage! Nous pourrions être heureuse encore. Vous laissez la misère derrière vous dans l'ancre du désespoir. Moi, Papino, je suis votre bon génie, et je vous conduirai dans les sentiers fleuris de la fortune. Je vous enseignerai à danser comme il faut. Je suis un vrai professeur, moi; celui qui vous a donné des leçons n'était, sans doute, qu'un imposteur,—il y en a des quantités comme cela. Et puis, ma femme, qui a occupé une haute position à l'Académie royale de musique, à Milan, a un talent particulier pour former de bons élèves. Je conçois, j'invente, je dessine, j'arrange, je groupe et compose les balets, et ma femme surveille les détails. Vous, mon lys aux cheveux d'or, je vous prendrai sous ma protection toute spéciale. Vous n'aurez pas, d'ailleurs, besoin de beaucoup de leçons: vous avez une légèreté de mouvements et de gestes qui promet une élève habile. Je vous rendrai maîtresse dans l'art des pas, des entrechats, et le reste viendra tout seul. Nous serons très-heureux, vous verrez, et le public nous récompensera de vos efforts par ses applaudissements.

Pauvre petite Béatrice, elle ne comprenait pas la moitié de ce qu'il disait; mais, dans la situation où elle était, elle se dit qu'elle n'avait rien de mieux à faire que de se montrer soumise et obéissante, jusqu'au moment où sa jeune conscience lui dirait que ce qu'on exigeait d'elle est mal; et alors elle savait qu'elle saurait opposer une volonté immuable.

Le fiacre s'arrêta enfin dans une rue étroite, près d'une lanterne, dont la lumière éclairait une plaque en métal sur laquelle on lisait ces mots: *Monsieur Papino, professeur de danse.*

Béatrice lut cette enseigne et comprit qu'elle était arrivée à sa nouvelle destination.

M. Papino sauta à bas de la voiture et, tirant une clef de sa poche, ouvrit la porte de la maison. Il aida ensuite Béatrice à descendre et la conduisit dans le passage en lui disant:

—C'est là qu'est votre nid, ma colombe; attendez-moi là jusqu'à ce que j'aie rassasié le vautour qui est là dehors.

En prononçant ces paroles il tira une pièce de vingt sous de sa poche, plus quelques pièces de monnaie, et plaça le tout dans la main du cocher, qu'il pressa avec une ferveur moqueuse.

—Voilà, mon ami, dit-il; je voudrais vous donner davantage, mais je souhaite que ce moment-ci soit le pire de votre vie.

Le cocher, sans se laisser toucher par ses bons sentiments, ouvrit la main, et d'un coup d'œil compta ce qui lui avait été remis.

—Hé, hé ! cria-t-il furieux de la tentative faite pour le frustrer, ce n'est pas tout cela, vous oubliez que je vous ai attendu près d'une heure. C'est encore deux francs que vous me devez.

M. Papino fut obligé de s'exécuter, ce qu'il fit d'assez mauvaise grâce. Puis il entra dans le passage de sa maison et referma la porte après lui. Il prit Béatrice par la main, et, tout en montant l'escalier, il dit :

—Que l'exemple des autres nous serve. Les courses en fiacre sont chères, surtout pour un humble personnage comme M. Papino. Voilà près de quatre francs que je viens de donner qui m'auraient été bien utiles.

Il s'arrêta à une porte au troisième étage, et il cacha Béatrice avec un coin de son manteau, ne lui laissant qu'une petite ouverture pour respirer.

—Je vais vous faire voir madame Papino, murmura-t-il, telle qu'elle apparaît dans la vie réelle au sein de sa petite famille. Là, pas d'ornements, pas de plumes. . . non. . . je veux dire, ma colombe, que vous verrez la femme véritable et sans apprêts distribuant le bonheur aux enfants confiés à ses soins.

En achevant ces mots, par un mouvement adroit de la main, il ouvrit la porte, et Béatrice vit une grosse femme assise à une table, et portant à ses lèvres un verre dont elle vida le contenu dans son gosier.

A divers endroits d'une autre table plus grande étaient assises plusieurs petites filles, âgées de sept à dix ans. Quelques-unes dormaient, la tête sur la table ; d'autres mangeaient du pain et du beurré, avec une appétit de nature à faire croire qu'elles pouvaient bien n'avoir pas toujours leur content. L'atmosphère de l'appartement était imprégnée d'une odeur d'oignons et de harengs grillés.

M. Papino, à cause de Béatrice, n'aurait pas été fâché de trouver sa femme dans une pose plus poétique, et, aussi, de respirer un autre parfum, mais force lui était de prendre la situation comme elle était, ce qu'il fit avec assez de bonne grâce.

—Ho ! ho ! cria-t-il d'une voix retentissante, est-ce que tout le monde dort ici ?

Il se fit aussitôt un mouvement dans toutes les directions. Les enfants s'éveillèrent, et regardèrent autour d'eux. Celles des petites filles qui ne dormaient pas frappèrent dans leurs mains, et crièrent toutes à la fois :

—Papa Papino ! papa Papino !

—Papa l'étourdi, plutôt ! cria sa femme en fronçant les sourcils. Pourquoi entres-tu comme cela ? Tu as été boire ?

—Boire à la source des souvenirs, ma précieuse, répliqua-t-il. Depuis que je suis parti, je n'ai pas cessé de penser à toi !

—Allons donc !

—C'est la vérité, répondit-il. Et je te le prouverai, compagne de mes travaux et de ma renommée. Tu sais dans quel but je t'ai quittée et quelle mission...

—Mission de fou, murmura-t-elle en ricanant.

—Tu me jugeras selon mes mérites. Attention mes colombes, ajouta-t-il en s'adressant aux enfants, et puis, se tournant vers sa femme, et toi, joie de mon âme, aie l'œil sur la toge qui couvre mes membres vénérés, et fais attention quand je crierai : regarde !

Il rejeta son manteau en arrière et dévoila Béatrice aux yeux étonnés de sa femme et des enfants.

Avec une célérité extraordinaire, il lui enleva son bonnet, et ses tresses dorées roulèrent sur ses épaules.

Tout le monde poussa une exclamation involontaire d'admiration, et madame Papino, s'écria :

—Belle chérie !

Béatrice recula inquiète, mais en même temps elle interrogea du regard les jeunes visages qui étaient tournés vers elle avec un intérêt si marqué.

Il lui sembla que toutes ces petites filles avaient une figure très-blanche, et que toutes, aussi, avaient de grands yeux. Elle ignorait que les veilles et les fatigues ne diminuent pas le cercle des yeux, et ne donnent pas des roses aux joues des enfants qui devraient être dans leur lit à l'heure où ils sont sur les planches d'un théâtre.

Elle se rassura, toutefois, en voyant que toutes la regardaient avec bonté, et que malgré leur pâleur, toutes paraissaient être pleines de vivacité. Toutes lui sourirent, leurs yeux brillèrent, et Béatrice ne put s'empêcher de faire cette réflexion, qu'elle pourrait être plus heureuse avec ces enfants de son âge qu'elle n'avait été avec Rachel.

Aussi se laissa-t-elle caresser par madame Papino, quoiqu'elle exhalât une effroyable odeur d'oignon, et elle éprouva même quelque chose comme un sentiment de gratitude en voyant les attentions dont elle était l'objet.

Madame Papino était ravié, au point de vue de ses intérêts pécuniaires. Elle prévoyait pour Béatrice les engagements les plus lucratifs, si elle se trouvait intelligente, et, comme cela arrive généralement chez les esprits mercenaires, elle résolut de se montrer gracieuse pour celle qui lui promettait une si belle moisson.

Comme Béatrice était fatiguée et qu'elle refusait de manger, elle fut confiée à une jeune demoiselle aux longs bras et aux jambes maigres, âgée d'environ onze ans, mais dont la figure était très-jolie, et qui eut mission de l'emmener coucher.

Cette petite fille, qui se nommait Rose, était l'aînée de la famille Papino. Elle parut être enchantée de sa commission, et elle conduisit Béatrice, d'un air triomphant, dans une chambrette grande comme une coquille, et qui contenait tout juste un lit, une table et de quoi se laver.

Mais ce désagrément fut plus que compensé par le babil de la petite Rose, qui aida Béatrice à se désabiller, la mit dans le lit, et ne cessa de causer que quand elles s'endormirent toutes les deux.

Tandis que le sommeil fermait ses paupières, la pauvre Béatrice, en sentant autour de son cou les bras de sa nouvelle amie, eut la pensée qu'il allait se faire un moment de calme dans son existence, et que, peut-être un rayon de soleil viendrait éclairer sa route. Dans tous les cas, elle dormit comme cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps.

## XX

## L'INTERIEUR D'UN MAITRE DE DANSE.

La vie, chez M. Papino, présentait un aspect bien différent de celui auquel Béatrice avait été jusqu'alors accoutumée.

Le changement qui s'était opéré pour elle lorsqu'elle était passée des splendeurs de la Tour-Blanche dans l'obscurité où vivait Rachel, lui avait été très-pénible; mais le contraste qu'elle vit autour d'elle chez M. Papino était bien autrement frappant.

A la Tour-Blanche, elle avait été choyée et gâtée. Elle était une fleur élevée dans une serre et qu'on entourait des soins les plus délicats. Avec Rachel, il lui avait fallu endurer toutes sortes de mauvais traitements, la faim, le froid, la fatigue de longs voyages, toutes les misères en un mot résultant de la plus triste des positions.

Et ces souffrances, elle les avait supportées si longtemps, qu'elle avait fini par croire qu'elles étaient la condition normale de sa vie, et elle avait espéré qu'elles la tueraient, elle aussi, comme elles avaient tué sa sœur. Mais chez M. Papino, elle crut apercevoir des motifs de changer d'opinion, et elle conçut l'espérance que, quoique bien des épreuves pussent lui être encore réservées, il pourrait y avoir quelques beaux jours pour elle.

Du moins, Rose l'assurait qu'elle vivrait au milieu d'un soleil perpétuel et que, si seulement elle voulait s'appliquer à la tâche qu'elle aurait à remplir, se montrer intelligente et docile pour madame Papino, et ne pas s'affecter de certaines vexations, elle serait aussi heureuse que possible, et que, peut-être, un jour, elle épouserait un comte et aurait une belle voiture à elle.

Béatrice fut sur le point de répondre qu'elle avait eu une voiture qu'elle aurait pu dire être à elle, mais elle se contenta de soupirer, d'être silencieuse, et d'espérer.

Quand vint le jour, et que M. et madame Papino purent mieux observer les qualités de leur nouvelle acquisition, ils furent véritablement ravis. Ils se communiquèrent tout bas leur satisfaction et calculèrent d'avance les gains que Béatrice pourrait leur procurer.

Nous devons dire que M. Papino était ostensiblement un maître de danse, mais qu'en réalité, il fournissait aux théâtres ces jeunes enfants et ces jeunes filles de cinq à quatorze ans, qu'on voit dans les ballets et dans les pantomimes. Malheureusement les Papino ne sont pas rares à Paris, et il est des gens qui n'ont d'autre occupation que de recruter des *sujets* pour ces minotaires.

Au moment de l'arrivée de Béatrice, M. et madame Papino avaient un nombre d'élèves plus grand que d'habitude. On préparait une grande féerie, dans laquelle devaient paraître un prince, une princesse, des arbres, des ruisseaux, le génie de cavernes sulfureuses, — le roi de la cité maudite, des fontaines de cristal, et des salles aux piliers de diamant, et tout étincelantes de lumières. Il avait été décidé que plusieurs rôles seraient remplis par des enfants, et que par contraste, des hommes avec des masques hideux figureraient les démons.

On s'était donc adressé à M. Papino pour avoir des sujets, et lui et sa femme étaient tout entiers occupés à former leur corps de ballet lorsque Rachel était venue leur demander de prendre chez eux Béatrice, à des conditions qu'ils se hâtèrent d'accepter. Ils étaient non-seulement payés pour ses frais de nourriture et de logement, mais il était, en outre, convenu qu'ils garderaient pour eux tout l'argent que pourrait gagner Béatrice.

Notre petite héroïne déjeuna avec Rose dans la chambre où elles avaient couché, — car Rose n'avait pas la manie de se lever de bonne heure le matin. Elle était l'enfant gâtée de sa mère, et elle se faisait servir son déjeuner dans son lit, aussi souvent qu'elle le pouvait, et puis, après s'être habillées, elles se préparèrent à descendre dans le salon.

Rose avait mis Béatrice au courant de ce qu'elle aurait à faire. Depuis l'instant où elles s'étaient réveillées, elle n'avait cessé de parler, et elles étaient dans la salle que sa langue marchait encore. Elle ne l'interrompit qu'en entendant prononcer bruyamment son nom et frapper fortement du pied.

Béatrice n'avait pu s'empêcher de soupirer en l'écoutant, et beaucoup de nos lectrices, sans doute, plaindront son sort. En entrant dans le salon, un appartement spacieux dans lequel M. Papino donnait des bals à l'élite de la société, à raison de cinq francs par tête, les rafraîchissements compris, — elle vit vingt à trente enfants comme elle, livrées à leurs études. Les unes faisaient des figures de danse, — d'autres des pas seulement, — plusieurs encore de gracieuses contorsions. Quelques-unes tenant un anneau attaché dans le mur faisaient des mouvements qui consistaient à se baisser lentement, puis elle se relevaient en étendant la jambe et le pied le plus haut possible.

M. Papino était à son violon, le faisant crier et criait lui-même lorsqu'il était besoin de donner de l'entrain.

Madame Papino enseignait aux plus fortes d'entre les élèves quelques-

unes des branches les plus difficiles de son art, applaudissant, grondant, louant et blâmant, selon que les pauvres enfants montraient plus ou moins d'habileté.

Il se fit un silence général lorsque Béatrice, conduite par Rose, s'avança jusqu'au centre de la salle, car elle était un objet de curiosité pour tout le monde, y compris le maître et la maîtresse de la maison.

M. Papino n'avait pu s'empêcher de parler d'avance à ses élèves de sa nouvelle acquisition. Il avait vanté sa beauté, et avait prédit à quel degré de perfection elle atteindrait comme artiste. Il les avait ainsi disposés à l'envie, à leur faire haïr Béatrice, et les avait préparés à se déclarer contre elle à la première occasion. Aussi, il fallut voir que de naussemens d'épaule, que d'airs dédaigneux firent toutes ces petites personnes ! Toutefois, toutes se remirent immédiatement à l'ouvrage, comme si elles n'eussent été que les pièces d'une machine mise en mouvement par une force supérieure, et elles s'efforcèrent, en paraissant être tout entières à leurs devoirs, de montrer qu'elles regardaient l'arrivée de Béatrice avec indifférence, et qu'elles ne faisaient aucun cas d'elle.

Il n'en fut pas de même de M. et madame Papino, qui, il faut le dire, étaient bons juges. Béatrice était charmante, très-jolie, avec de beaux cheveux qui tombaient presque jusqu'à sa ceinture, et ils ne pouvaient s'empêcher de l'admirer.

M. Papino s'avança au-devant de Béatrice, et lui prit les mains : il sourit et dit :

—Je vous salue, ma gentille Perdita. Le matin a chassé le sommeil de vos yeux, et vous apparaissez à la lumière rafraîchie comme la rose humectée par la rosée.

—Elle a dormi comme une taupe, papa, commença à dire Rose. Elle ne s'est éveillée que quand nous avons entendu un orgue qui jouait dans la rue, — le rémouleur qui faisait grincer sa roue, et...

—Rose ! cria madame Papino d'un ton sévère, — et Rose s'arrêta.

M. Papino se contenta de dire : mon enfant, d'un air de reproche ; et puis, se tournant vers les jeunes filles, il les invita à se ranger en demi-cercle.

Elles obéirent immédiatement, et se serrèrent autour de lui, se poussant les unes les autres, et parlant avec animation.

M. Papino, d'un regard expressif et d'un ton significatif les rappela à l'ordre et dit :

—Mesdemoiselles, je vous présente ce petit chérubin, mon élève, qui sera votre compagne pendant trois ans au moins, et qui fera honneur à la maison si connue de M. Papino. Vous l'aimerez pour son amabilité et sa douceur, et ce sera à qui d'entre vous se montrera la meilleure pour elle.

Il y eut, à ce moment, un murmure qui n'était pas absolument approbateur. On toussa, on se pinça le coude mutuellement, et on se livra à toutes sortes de mines.

Calme et d'une égalité imperturbable, parce qu'il était habitué aux vivacités de son auditoire, M. Papino continua :

— Mesdemoiselles je vous préviens que celles d'entre vous qui ne seraient pas sages, quitteraient sur-le-champ mon établissement. L'honorabilité de M. Papino et de ses élèves doit être, comme celle de la femme de César, au-dessus du soupçon. J'ai donc à vous dire que cette petite fille se nomme Béatrice ; vous voudrez bien l'appeler mademoiselle Béatrice...

— La belle Béatrice, dit Rose d'un air protecteur, et prête à montrer qu'elle l'aimait déjà à l'idolâtrie.

Les jeunes filles saisirent l'idée de Rose, et pour faire la paix avec le maître, elles frappèrent des mains, en criant :

— La belle Béatrice, oui, c'est cela.

— De tout mon cœur, dit M. Papino avec dignité ; mais vous connaissez à présent mes sentiments, mesdemoiselles... aimez ma... mon chérubin... vous comprenez, et traitez-la en conséquence.

Alors, laissant ses élèves, il conduisit Béatrice dans une partie de l'appartement où elle n'avait pas à supporter les regards et les critiques de ces demoiselles, et lui donna sa première leçon de danse.

Durant ce temps, Rose, sa fille, se demandait comment elle pourrait s'y prendre pour mener Béatrice au théâtre où devait se jouer la pantomime dans laquelle elles devaient toutes figurer, et là, l'initier aux mystères et aux merveilles dont elle avait essayé de lui faire le tableau.

## XXI

### DERRIERE LA SCENE

Il se passa trois mois avant que Rose eût l'occasion de mettre à exécution le projet dont nous avons parlé à la fin du chapitre précédent.

Jamais Béatrice n'avait été autorisée à quitter la demeure de M. Papino. Nous ne saurions dire si le professeur se conformait en cela aux instructions qui lui avaient été données ou si son intention, en agissant ainsi, était seulement de soustraire son trésor aux yeux de ses rivaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que, un jour que Rose parlait de mener Béatrice à une répétition, son père lui répondit en lui pinçant l'oreille droite, et sa mère lui tira la gauche, probablement pour rétablir la balance. Tous deux menacèrent ensuite leur fille de la tenir, trois semaines durant, enfermée dans sa chambre, si jamais il lui arrivait de commettre une pareille étourderie.

Rose comprit la force des coups, mais non celle de l'argument. Elle ne pouvait s'expliquer comment les devoirs qu'elle remplissait au théâtre étaient glorieux pour elle, tandis qu'une simple visite faite par Rose dans ce même lieu serait regardée comme un crime.

Un jour que M. et madame Papino, ainsi que leurs élèves, étaient partis au théâtre, Rose était restée seule avec Béatrice pour terminer certaines réparations qu'exigeait sa toilette.

—J'arriverai en retard, dit-elle, et je vois d'ici maman me dire : Rose où avez-vous été, mademoiselle ? et papa ne va pas manquer d'ajouter en prenant une attitude superbe :—Rose, ma chère, il faudra que je te corrige de cette horrible paresse !—Mais, poursuivit-elle, tout cela est bel et bon, je ne pouvais sortir dans l'état où j'étais, et être un objet d'horreur pour personne.

—Vous ne serez jamais un objet d'horreur, dit Béatrice, vous êtes trop jolie pour cela.

Rose, dont la vanité était flattée se mit à rire.

—Ah ! ma chère petite Béatrice, dit-elle, attendez seulement que j'aie dix-sept ans et que je sois première danseuse de l'Académie de musique, et vous verrez ce que je deviendrai. Je ferai la loi aux directeurs. Ah ! Béatrice, nous serons toutes les deux de grandes dames, nous habiterons dans de belles maisons, et nous aurons des domestiques pour nous servir.

Béatrice secoua la tête et soupira.

—Je ne désire ni argent, ni bijoux, ni grandes maisons, ni domestiques, répondit-elle. Je crois que tout cela n'apporte que misère.

—Allons donc, enfant, vous ne savez ce que vous dites, répliqua Rose, en se regardant dans une glace. Vous changerez d'idée un jour.

—Vous êtes charmante, dit Béatrice, en ouvrant la fenêtre et en regardant le ciel. Il fait beau temps, et l'air paraît très-doux.

Rose se retourna prestement, frappa des mains et la regarda d'une certaine façon. Une pensée lui avait traversé l'esprit.

—Vous n'êtes jamais sortie de cette maison depuis le jour où vous en avez franchi le seuil pour la première fois ? dit-elle.

—Non, répondit Béatrice.

—Pas une seule fois ?

—Pas une seule fois.

—C'est-il possible !

Elle posa sa main sur l'épaule de Béatrice.

—Est-ce que papa vous a défendu de jamais sortir de la maison sans sa permission, Béatrice ? demanda-t-elle en ouvrant de grands yeux.

—Non, on ne m'a jamais parlé de cela. Pourquoi me faites-vous cette question ?

Rose frappa des mains joyeusement.

—Vous êtes sûre, bien sûre, bien sûre, que ni papa ni maman ne vous ont jamais recommandé de ne pas sortir sans qu'ils vous l'aient permis ? demanda-t-elle encore.

—Parfaitement sûre, répondit Béatrice ; et, pour dire la vérité, je n'ai

nulle envie de sortir, et, conséquemment, je n'en ai jamais demandé la permission.

—Vous en avez le désir, mademoiselle ! s'écria Rose, avec excitation. Vous savez bien que je ne me trompe pas, n'est-il pas vrai ? Allons, mademoiselle, si vous voulez que je vous aime encore plus, que je vous adore, en un mot, vous allez me dire : Chère petite Rose, je t'en prie, mène-moi faire une promenade avec toi, ce matin.

—Mais .. objecta Béatrice.

—Il n'y a pas de mais, comme dit papa, s'écria Rose avec vivacité, et pas de questions. Dites-moi ce que je vous ai dit, ou je ne vous aimerai plus jamais, et je n'irai pas à la répétition. J'irai me coucher, ou je ferai quelque chose d'horrible, si bien que papa me battra et m'enfermera dans une chambre pendant toute une année. Allons, ma douce et chère petite Béatrice, demande-moi cela, si tu m'aimes un peu ; je serais si malheureuse si tu me refusais.

Elle enserra Béatrice dans ses bras et la pressa sur son cœur.

Béatrice, incapable de résister à ces supplications, proféra les mots magiques, et Rose se mit à sauter par la chambre comme une folle. Elle tira vite les vêtements de Béatrice de la malle où ils étaient serrés et l'habilla rapidement, mais avec un goût remarquable ; car, quoique le chapeau et le manteau de la pauvre enfant fussent dans un piteux état, elle sut, avec une dextérité merveilleuse, leur donner une forme et une tournure qui les rendaient méconnaissables.

Quand Rose eut achevé la toilette de Béatrice, au moyen de divers objets qu'elle lui prêta, elles descendirent l'escalier, et sortirent dans la rue. Rose marchait d'un air superbe, et elle était si fière de sa protégée qu'elle se donnait une dignité qui devenait presque comique, à force d'exagération.

Sa langue allait avec une telle rapidité qu'il lui aurait été bien difficile de savoir ce qu'elle disait ; mais elle ne laissait jamais passer un objet intéressant sans le désigner à l'attention de son amie. Elle s'étendit avec tant d'adresse sur les merveilles des théâtres en général, que Béatrice, dont l'imagination était impressionnée, lui dit :

—J'aimerais assez à voir l'intérieur d'une de ces maisons.

Rose se redressa.

—Marchons, dit-elle.

—Voulez-vous me mener avec vous au théâtre ?

Rose passa son bras autour d'elle, et l'embrassa en pleine rue.

—Chère petite, dit-elle, comme tu es intelligente !

Rose se dirigea vers son théâtre plus vite qu'elle n'avait jamais fait. Elles arrivèrent enfin dans une rue sur un côté de laquelle s'élevait un énorme bâtiment, et Rose s'arrêta à une porte, qui paraissait conduire, à première vue, dans une cave. Elle entra, en tirant Béatrice après elle,

celle-ci se trouva bientôt dans une pièce qui aurait pu servir de modèle pour l'antichambre d'une prison, tant elle était noire et sale. Il y avait une cheminée, avec du feu dedans, une table et deux chaises, une sorte de buffet mystérieux, et un cadre sur lequel étaient apposées des affiches. Les personnes qui entraient et sortaient ne manquaient jamais de jeter un coup d'œil sur ces affiches. Quelques-unes s'arrêtaient brusquement, pour prendre une lettre, et d'autres s'en allaient en fredonnant un air ou un refrain.

—Voici la porte de la scène, murmura Rose, en traversant lentement l'appartement, et en posant la main sur une porte fermé.

Elle fut arrêtée par le cerbère de l'endroit, qui semblait avoir des engelures aux mains, et un rhumatisme dans les jambes.

—Ohé ! cria-t-il, qui va là ? Ah ! bien, c'est la petite Papino, passez.

Rose avait, tout d'abord, senti son cœur défaillir ; mais son anxiété ne fut pas de longue durée, et elle entraîna Béatrice après elle. Notre héroïne n'osait avancer, mais son amie la poussa, en disant :

—Allons, venez donc, ma chérie ; n'ayez pas peur. Je vous dirai quand il y aura des marches et qu'il faudra descendre. Nous serons sur la scène dans une minute.

Elles y arrivèrent effectivement en peu de temps.

Béatrice était comme étourdie, et fort embarrassée d'elle-même, tant l'endroit était sombre, spacieux, et rempli de toiles qui atteignaient jusqu'au sommet de l'édifice. Tout avait un air sale, et elle ne vit rien qui lui donnât une idée des splendeurs dont on lui avait parlé.

Elle aperçut sur la scène des messieurs et des dames, en habits de ville, tenant un livre à la main, et causant entre eux, de la façon la plus naturelle du monde ; mais elle avait beau regarder, elle ne voyait rien qui pût la jeter en extase.

Rose sentit que Béatrice n'était pas encore émerveillée, et elle la conduisit sur la scène, tout près de la rampe, et lui montra la salle, avec son orchestre, ses galeries et ses loges. Béatrice éprouva une sorte de terreur. Elle regarda l'énorme amphithéâtre qui s'élevait devant elle, mais il y régnait une telle obscurité qu'elle discernait à peine les décors qui, le soir aux lumières, produisent un effet magique. Tandis qu'elle était ainsi occupée à regarder, et avant qu'elle pût répondre aux cent mille questions que lui faisait Rose, quelqu'un tomba à côté d'elles et faillit les précipiter dans l'orchestre.

*A Continuer.*

## MELANGES HISTORIQUES.

### LES PRETENTIONS RELIGIEUSES DE M. DE BISMARCK.

Les persécuteurs nouveaux se flattent toujours d'être plus habiles que leurs prédécesseurs, et c'est pourquoi ils recommencent cette entreprise, mille fois rendue vaine, d'enchaîner et de détruire l'Eglise. Le prince de Bismarck se croit ainsi plus fort que Néron, plus habile que Julien l'Apostat, plus puissant que les Henri IV et les Frédéric II d'Allemagne, plus irrésistible que Napoléon Ier. Ce qui n'a pas pu être fait, il le fera. N'a-t-il pas déjà expulsé les religieux ? Et maintenant, il frappe sur les évêques ; ceux-ci dispersés, le troupeau ne tiendra pas. De là ces lois qui enlèvent aux évêques toute autorité sur leur clergé, qui suppriment la liberté de l'enseignement catholique, et qui tendent à former un clergé *national*, c'est-à-dire schismatique, soumis en tout à l'Etat, un clergé qui n'en est plus un, et qui n'oppose nulle résistance aux entreprises les plus despotiques de l'Etat. C'était le plan. M. de Bismarck commence à voir que le plan n'est pas aussi facile à réaliser qu'il le pensait. Les catholiques restent fidèles à leurs pasteurs, les pasteurs se serrent autour des évêques, et ceux-ci, bravant les amendes dont on les frappe, se préparent à l'exil et à la prison, sans consentir à rien faire qui soit contraire à cette grande loi de Dieu, qui a affranchi l'humanité : La loi de Dieu avant la loi des hommes, lorsque la seconde est une violation de la première. L'archevêque de Posen et l'évêque de Fulda montrent à M. de Bismarck ce que sont les évêques catholiques ; les autres évêques prussiens le lui montreront aussi, et il lui faudra bien des Reinkens, ce vieux-catholique qui vient de recevoir le sacre épiscopal d'un évêque janséniste, pour contrebalancer l'autorité de ses vénérables prélats qui préfèrent la prison, l'exil, la pauvreté, la mort aux faveurs acquises aux dépens de la conscience.

Les tyranneaux de la Suisse, tristes satellites de la Prusse, ne réussiront pas mieux ; ils pourront compromettre l'indépendance de la patrie et la déshonorer ; ils n'obtiendront pas l'apostasie des catholiques qu'ils persécutent.

---

### A L'OCCASION DU SAINT SUAIRE.

Mgr. l'évêque de Périgueux vient d'envoyer une lettre pastorale au clergé et aux fidèles de son diocèse à l'occasion de la fête annuelle du Saint-Suaire à Cadouin. Après avoir montré ce qu'il y a de grand, de merveilleux et de consolant dans les pèlerinages qui s'accomplissent de toutes

parts, et avoir parlé particulièrement de Lourdes, de Chartres et de Paray-le-Monial, il appelle spécialement ses diocésains aux deux pèlerinages de Capelou et de Cadouin, et il parle ainsi du Saint-Suaire.

“ Toute l'histoire de l'Eglise et ses destinées dans l'avenir sont écrites sur cet auguste linceul. Tel était Jésus-Christ, quand son humanité sainte reposait dans les plis de ce Suaire, telle sera jusqu'à la fin des siècles la société qui a la mission de le continuer. Elle sera tour à tour persécutée et triomphante. Toujours on verra la vie sortir du sépulcre où l'on croyait avoir enfermé la mort. Ce sera, l'éternelle ironie de la Providence, de laisser l'impiété poursuivre ses succès jusqu'au jour où, se croyant sûre de son triomphe, elle le voit s'évanouir dans une éclatante défaite. Si donc vous désirez savoir ce que promettent à l'Eglise les douleurs et les humiliations de l'heure présente, allez interroger le Suaire, témoin de la mort et de la résurrection de l'Homme-Dieu. Ce qui est aujourd'hui un glorieux trophée ne fut d'abord qu'un funèbre linceul. L'impiété avait assouvi sa haine : elle pouvait se croire victorieuse. Et c'était à cette heure même que la Providence préparait sa plus éclatante revanche. Trois jours s'écoulaient, et, dans cette tombe où l'on croyait n'avoir renfermé qu'un cadavre, voici qu'il se fait comme une explosion de vie. Le linceul est écarté, la pierre du sépulcre renversée, et Jésus apparaît glorieux et triomphant. Or, ce qui se passait à Jérusalem, il y a dix-huit siècles, se reproduit à Rome dans la personne du Vicaire de Jésus-Christ. Il est tombé, lui aussi, entre les mains de ses ennemis il n'a plus d'Etats, plus de soldats, plus de sujets. Ce Vatican lui est devenu comme un tombeau sur lequel pèsent le silence et l'oubli. Quelle voix ose s'élever dans les assemblées des nations pour prendre la défense du Pontife opprimé ? C'est à peine si les plus dévoués peuvent lui envoyer l'hommage d'une stérile sympathie. Et cette situation douloureuse dure depuis trois ans, et elle s'aggrave tous les jours. Hélas ! cela n'est que trop vrai, mais après tout qu'importe ? Elle peut s'aggraver encore sans que notre confiance en soit le moins du monde ébranlée. Les souvenirs attachés au Suaire de Notre-Seigneur nous ont appris où aboutissent de telles épreuves. Le triomphe les suivra, et nous l'attendons dans une pleine sécurité. Oui, le jour approche où vous verrez la justice divine renverser les trônes sacrilèges et disperser les hordes impies. Alors, le Vicaire de Jésus-Christ, sortira de son sépulcre ; il apparaîtra radieux aux foules accourues pour le contempler. Et notre consolation est de penser que Dieu réserve à notre pays, qui fut toujours le soldat des grandes et nobles causes, l'honneur de relever au Vatican la sentinelle de la Révolution.”

## PELERINAGE NATIONAL A. N.-D. DE LA SALETTE.

Un pèlerin qui a pris part à la magnifique manifestation du 21 août a fait en termes émouvants le récit de ce grand pèlerinage ; nous reproduisons sa lettre en la complétant, comme le fait *l'Echo de Fourvière*, par quelques renseignements communiqués à la *Semaine religieuse* de Grenoble ; il y a là, encore, un de ces événements religieux qui appartient à l'histoire de l'Eglise et dont on doit pouvoir retrouver le récit dans les *l'Echo du Cabinet de lecture paroissial*.

Le pèlerinage national à la Salette vient de s'accomplir dans les conditions les plus heureuses et les plus touchantes. Le programme tracé a été suivi de point en point. Rien n'y a manqué, pas même les souffrances, les contrariétés et les mortifications.

Partis de Paris, le lundi 18, nous prenions à Dijon les pèlerins de l'Est et nous arrivions à Ars le mardi matin. Malgré le mauvais temps, le village était en fête et la procession d'Ars vint recevoir la procession de Paris.

Après une allocution pleine de charme et d'à-propos sur sainte Philomène et le curé d'Ars, le R. P. Bailly convoqua les pèlerins à la communion, qui fut à peu près générale.

Après la messe terminée, la foule réfléchie se pressait autour des reliques de sainte Philomène dont on célébrait la fête, et parcourait pieusement les lieux sanctifiés par le vénérable curé d'Ars, M. Viannez.

A Lyon une pluie torrentielle nous attendait. Sans se préoccuper de cette mortification imprévue, les pèlerins prirent paisiblement leur chaquet, et rangés en procession, ils s'acheminèrent calmes et recueillis jusque sur les hauteurs de Fourvière. La ville était calme, et sur notre passage nous recevions souvent le salut chrétien de quelques ouvriers.

Le sanctuaire de Marie était magnifiquement illuminé ; les chapelains attendaient les pèlerins. Après une allocution du P. Marquigny, la distribution des croix de pèlerins et la bénédiction du Saint-Sacrement, chacun s'achemine vers le gare, où le chant de *l'Ave maris stella* donne le signal du départ. Quelques heures après, nous étions à Grenoble.

Grenoble ! ville de souvenirs ! Nous y réservait-on l'accueil de l'an dernier ? nous y ferait-on *la conduite de Grenoble* ? Comme tout est changé ! Au lieu des figures hostiles de l'année dernière, des figures amies nous accueillent avec affection. Une seule difficulté nous attendait ; elle venait du nombre des pèlerins accourus de tous les points. Malgré les avertissements du Conseil général, tout le monde voulait arriver à la Salette pour le 21.

Le Nord, l'Est, l'Ouest, la Bourgogne, le Dauphiné, l'Auvergne, la Savoie, s'étaient rendus à Grenoble, tandis que Marseille et le Var s'acheminaient par Sisteron et Gap. On ne voulut refuser personne, on en fut quitte pour quelques souffrances de plus, des marches forcées, quelques essieux brisés, quelques chevaux fourbus, quelques retards douloureux : tel fut le bilan des contrariétés ou plutôt des mérites ; grâce à Dieu, tout le monde arriva. Toute la nuit du 20 au 21 les montagnes de Corps et de la Salette retentirent des chants sacrés.

D'ailleurs les habitants de Saint-Jean de Maurienne n'avaient-ils pas donné l'exemple ? Tandis que leur évêque, vieillard de soixante-treize ans, gravissait à jeun la montagne de Corps et la Salette, 600 de ses diocésains arrivaient par le sommet du Gargas, après avoir parcouru 30 lieues à pied à travers les montagnes. Le brouillard était si intense qu'il fallait le son des trompes pour signe de ralliement.

Le 21 au matin, tous les pèlerins étaient réunis sur la sainte montagne. La France entière y était représentée, elle y était unie à toutes les nations catholiques qui sont persécutées ou qui souffrent en Europe. Les hommes étaient bien trois fois plus nombreux que les femmes.

Vers huit heures les caravanes de Paris, Dijon, Niort, Grenoble approchaient du sanctuaire en chantant les louanges de Marie. Averti de leur approche, Mgr de Grenoble, vêtu des vêtements pontificaux et escorté par des milliers de fidèles, vint lui souhaiter la bienvenue avec une grâce sympathique qui épanouissait tous les cœurs. Après quelques paroles de remerciements prononcées par M. Bournisien, l'intelligent et infatigable vice-président du Conseil et l'aimable réponse de Sa Grandeur, tous les pèlerins fraternellement unis s'acheminèrent vers l'église.

L'église n'étant pas assez vaste pour contenir tout le monde, les nouveaux venus prirent les places que leur cédaient leurs frères, et assistèrent recueillis et profondément impressionnés à la messe de communion générale célébrée par le R. P. Picard, directeur du Conseil général. Le silence solennel du sacrifice ne fut interrompu que par le cri de notre foi, le chant du *Credo*. Des messes se disaient en même temps ; plus de cinq cents prêtres assiégeaient les autels, attendant l'heureux moment où ils pourraient célébrer le saint sacrifice. Quoique les messes eussent commencé à minuit et que les Pères de la Salette eussent fait des prodiges pour multiplier les autels et maintenir l'ordre, plus de cent soixante-dix prêtres durent renoncer à célébrer le saint sacrifice et vinrent, comme de simples fidèles, recevoir des mains de leurs frères plus heureux le Dieu des forts.

La communion faite, les fatigues étaient oubliées et les cloches pouvaient s'agiter pour appeler tous les fidèles à de nouvelles prières, à des manifestations nouvelles de leur foi. Une procession immense se déroule autour du plateau : les députations des pays les plus lointains suivent la croix et viennent prier la Vierge des douleurs ; les bannières venues de diverses

parties de la France sont déployées ; nous ne saurions les nommer toutes ; nous avons remarqué celles de Saint-Etienne, Grenoble, Dijon, Belley, Clermont-Ferrand, Besançon, Amiens, Nancy, Niort, Marseille, Lyon, Nîmes, Laval, Lorient, Paris, Saint-Jean de Maurienne, la Savoie et les bannières du Jura, et celles de Notre-Dame de Salut et du Conseil général des pèlerinages. La Lorraine et l'Alsace avaient chacune leur bannière, l'Espagne était venue aussi porter ses angoisses aux pieds de Marie et pleurer sur ses malheurs.

San-Francisco avait envoyé ses pèlerins et sa bannière ; la lointaine Australie était aussi là avec son oriflamme et ses représentants. Venus des contrées les plus lointaines, ces chrétiens unis dans la foi s'aiment comme des frères et poussent vers le ciel les mêmes lamentations et les cris : ROME, LA FRANCE, LA PATRIE. Tous prient avec confiance Notre-Dame de la Salette, tous espèrent.

Rangés aux flancs des gorges et dominant le lieu de l'Apparition, cette multitude assiste en silence au saint sacrifice de la messe célébrée par Sa Grandeur Mgr. l'évêque de Grenoble.

Après l'évangile, un fils de la Lorraine, M. l'abbé Tardif de Moidrey, vint peindre avec larmes les douleurs, les angoisses " des pauvres vaincus réduits en ce moment à n'avoir plus sur la terre que la patrie commune. "

La messe était à peine terminée qu'il fallait penser à la séparation. Nos frères de Savoie vont partir ; leur évêque a déjà pris le chemin de Cerpÿ, les six cents intrépides vont gravir la montagne, oublier les trois jours de marche forcée, oublier les fatigues et les dangers ; ils ne se rappellent que la nuit passée en prière, que la sainte communion faite avec tant de foi, que la sainte émotion de la matinée ; ils chargent sur leurs épaules leur lourd bagage, les provisions de la route, les pièces de bois destinées à improviser des ponts sur les ravins, et, armés de leur bâton, ils reprennent en chantant le chemin de leurs villages. Nos sympathies et nos acclamations les accompagnent. Vive la Salette ! s'écrient les Savoisiens. Vive le Sacré-Cœur ! Vive la France ! Vive la Savoie ! Vive Pie IX ! leur est-il répondu. Pendant près d'un quart d'heure, ce sont les *vivat* chaleureux qui se croisent et se font écho ; puis les Savoisiens, après avoir une dernière fois salué leurs frères de France, disparaissent derrière la montagne pour se diriger dans la vallée de Valbonnais et de là retourner dans leurs foyers.

Il est deux heures : une nouvelle procession s'organise, on se range comme le matin et Monseigneur, placé sur le versant de la colline de l'Apparition, adresse à l'assistance un éloquent discours dans lequel il présente en traits saisissants toute l'histoire de notre pays ; sur ses lèvres éloquentes se déroule le récit de nos grandeurs et de nos décadences. Rien ne saurait peindre l'enthousiasme et l'émotion qui répondaient à ces

paroles épiscopales et françaises. Les acclamations les plus chaleureuses venaient interrompre ce magnifique discours : Vive la France catholique ! Vive l'Alsace et la Lorraine ! Vive le Pape ! Vive Monseigneur ! s'échappent de toutes les poitrines.

On ne pouvait clore cette touchante cérémonie sans répondre aux larmes de Marie par les serments les plus solennels. Le Pontife résume la pensée de tous par ces mots : “ Nous jurons de respecter le saint jour du Dimanche, de respecter les lois de l'Eglise, de haïr le blasphème et de nous consacrer à Marie.”

Et la foule de répéter :

“ Oui, nous le jurons ; oui, oui, nous le jurons.”

A cinq heures et demie, les infatigables pèlerins commençaient le chemin de la Croix, et à huit heures et demie la procession aux flambeaux.

Rien ne pourrait donner une idée du splendide spectacle qu'offraient ces milliers de flammes, se déroulant autour des lieux de l'Apparition, pendant que les strophes de l'*Ave maris stella*, le *Magnificat* et les invocations des litanies de la sainte Vierge s'entremêlaient pour former le plus complet et le plus beau concert qui puisse être chanté à la louange de la Vierge. A cette procession assistait le Général du Temple arrivé dans l'après-midi, portant, avec la simplicité d'un chrétien, lui aussi, son cierge à la main, de cette même main qui naguère avait repris l'épée pour la défense de la patrie.

Au moment où la procession rentrait et que le refrain *Dieu de clémence* était chanté par tous les pèlerins, le Général se tourne et s'écrie : “ Que c'est beau !—Oui, Général, répond un prêtre ; c'est beau, mais ce qui est bien beau aussi, c'est de vous voir ici.”

L'espérance devait être le couronnement de la journée, et c'est ce qu'a très-bien montré le R. P. Fayollat dans un discours plein d'onction, et non moins riche de doctrine.

Monseigneur reprenait encore la parole à la grande joie de tous, il sollicitait des prières plus ardentes pour la Lorraine et l'Alsace, victimes de nos malheurs ; pour l'Espagne ensanglantée, pour les catholiques Suisses persécutés ; et puis, lisant la réponse du Pape à l'adresse du pèlerinage national, il couronnait cette belle et brillante journée par la bénédiction papale.

Il était plus de dix heures. Chacun chercha son lit de repos, et puis à minuit les prêtres commencèrent leurs messes.

A deux heures du matin, messe des pèlerins de Paris, départ pour Corps et Grenoble, nouveaux essieux brisés, nouvelles difficultés, nouvelles craintes de ne pas arriver à l'heure. Les difficultés se multiplient, mais la prière vient à bout de tout. Et à six heures un quart, toutes les voitures avaient déposé leurs voyageurs à la gare de Grenoble ; la locomotive pou-

vait siffler le départ à l'heure convenue, et les pèlerins entonner le *Magnificat* en actions de grâces.

#### L'ÉGLISE ET L'IGNORANCE.

Quand Jésus-Christ vivait parmi les hommes, il ne leur parlait que de lumière : "C'est moi qui suis la Lumière," leur répétait-il sans cesse. Et l'Homme-Dieu ne montrait de haine que pour les ténèbres. Il déclarait la guerre à la nuit. "Eclairer les âmes, illuminer les intelligences," c'était le but qu'il poursuivait avec une divine persévérance.

A peine fondée, l'Église entra dans l'ère des persécutions. On lui égorga plusieurs milliers de ses enfants, et elle dut se cacher partout dans l'asile des Catacombes. Néanmoins elle continua les traditions de son Maître céleste et distribua dès lors l'enseignement religieux à tous ses fidèles, aux pauvres comme aux riches, aux esclaves comme aux libres. Elle ne pouvait rien faire de plus, et il lui fallait, pour fonder des écoles, avoir du moins la permission de vivre en plein jour.

Soudain, les persécutions s'apaisent, le signe de la Croix éclate dans le ciel, Constantin affranchit la vérité, et alors l'Église met la main à l'instruction des petits. Un document officiel du commencement du sixième siècle, un texte de concile, nous atteste que *depuis longtemps* en Italie "les prêtres, placés à la tête des paroisses, recevaient chez eux *de jeunes lecteurs*, les élevaient comme des pères, leur apprenaient à étudier les psaumes et à connaître la loi de Dieu." Mais hâtons-nous de nous transporter en France, et remontons aux premiers commencements de son histoire.

Le vrai fondateur de la nationalité française, Clovis, était mort en 511, et voici qu'en 529 le concile de Vaison donne à imiter à tous les prêtres le noble exemple donné par le clergé d'Italie. Cette disposition est reproduite et commentée par les conciles de Tolède, de Tours, de Cliffe, de Liège, et par le concile général de Constantinople. Et tel est l'incontestable commencement des écoles primaires françaises. Le savant de nos jours qui a le plus approfondi cette question, M. de Beaurepaire, ne craint pas ici de s'écrier : "Les textes ne permettent pas de douter que les choses ne se soient ainsi passées dès une époque très-reculée et comme à l'origine de nos paroisses. Ils nous représentent *le clergé dans les campagnes dispensant l'instruction aux classes agricoles. Et il en fut ainsi pendant tout le cours du moyen âge.*"

Du sixième siècle passons au septième. En un concile de Rouen, qui fut tenu dans la dernière année de ce siècle si sauvage, l'existence des écoles est plus nettement, plus mathématiquement affirmée : "Que tous nos diocésains envoient leurs enfants à instruire dans l'école de la cité," à l'exception de ceux qui doivent rester pour l'office avec les prêtres des

villages." En résumé, et pour toute l'époque mérovingienne, on peut établir que l'instruction secondaire et supérieure est distribuée, en vue de la cléricature, dans toutes les écoles monastiques et épiscopales, mais que l'instruction primaire se donne, à tous ceux qui la demandent, dans les écoles de la cité et dans les maisons des prêtres ruraux.

Arrivé Charlemagne : son zèle pour les écoles est un de ces faits historiques dont personne ne peut contester l'authenticité. Il écrit à Bangulf, abbé de Fulde, pour l'établissement d'écoles dans les évêchés et les monastères : " Les évêques et les abbés, dit-il, *devront enseigner les lettres à la jeunesse*, dans la mesure qui pourra convenir à chacun." Mais rien n'est plus éclatant que le Capitulaire de Théodulfe en 797 : " *Que les prêtres établissent des écoles dans les villages et dans les bourgs*, et, si quelqu'un de leurs paroissiens veut leur confier ses enfants pour leur apprendre les lettres, qu'ils se gardent de le rebuter et de lui refuser ce qu'il demande." Et Théodulfe ajoute : " Lors donc qu'ils instruisent ces enfants, que les prêtres se gardent *d'exiger d'eux aucun prix en retour de ce service*." Peu de temps après, Hincmar de Reims s'inquiète de savoir " *si chaque prêtre a un clerc qui puisse tenir la classe* " Et l'évêque d'Orléans, Wautier, rend ce décret : " Que chaque prêtre ait son clerc et qu'il ne néglige pas *de tenir école dans son église*." On peut lire des recommandations analogues dans les canons du concile de Rome en 826 et dans le bullaire du pape saint Léon IV. " Que tout prêtre ait un clerc des écoles," s'écrient les Pères du concile de Valence, et le capitulaire d'Hérard, archevêque de Tours, en 858, est encore plus catégorique. Le neuvième siècle est rempli de ces admirables témoignages en faveur de l'Eglise, en faveur de cette fondatrice de toutes les écoles.

Et maintenant faisons un bond de deux ou trois siècles, et arrivons à la fin du douzième siècle.

Ici les savants ont fait de faciles et admirables découvertes. Les chartes répandent une belle lumière, et, grâce à elles nous pouvons prouver que, tout au moins dans certaines régions de la France féodale, il y avait alors des écoles parfaitement organisées. Et il y en avait *dans les plus petits villages*. Dans l'excellent livre de M. de Beaurepaire, que nous prenons pour base de cette étude, l'auteur énumère très-longuement toutes les écoles qui existaient au treizième siècle dans les localités de la plus mince importance. Et il conclut en ces termes, qu'il faudrait citer et répéter sans cesse : " Quand on rencontre des écoles en de telles localités, il n'y a plus moyen de douter qu'il n'y en ait eu, sinon dans toutes les paroisses rurales, au moins *dans la plupart*."

Le même travail a été fait depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours, et nous pouvons affirmer scientifiquement qu'il a toujours, ou presque toujours, abouti aux mêmes résultats. On a dressé des statistiques pour un certain nombre de diocèses et de provinces, et d'après les documents

les plus certains, on a démontré que *des écoles ont été établies dans presque tous les bourgs et villages*. Les guerres civiles et religieuses ont interrompu plus d'une fois cet enseignement populaire ; mais il avait été presque partout fondé par notre mère l'Eglise. C'est ce que M. de Beaurepaire a prouvé pour la Normandie et M. de Charmas pour le diocèse d'Autun.

Tandis que trente ordres religieux se fondaient de toutes parts pour distribuer l'enseignement élémentaire aux enfants du peuple et surtout aux jeunes filles, les évêques, depuis le concile de Trente, donnaient une impulsion très-active aux fondations des écoles dans leurs diocèses. Dans tous leurs synodes diocésains, ils ne cessent de renouveler à cet égard les recommandations les plus vives à tous les diocésains, mais principalement à tous les curés : "Faites des écoles, leur disent-ils ; tenez-les vous-mêmes quand vous n'avez pas de maîtres ; pressez les parents d'y envoyer leurs enfants ; surveillez-en l'enseignement et la discipline." "Même à une époque récente, dit l'historien de l'instruction publique en Normandie, nous voyons les curés et les vicaires remplir dans un grand nombre de paroisses les fonctions d'instituteurs."

Cependant au commencement du dix-huitième siècle il n'y avait pas encore d'Ordre spécialement et uniquement consacré aux écoles des petits garçons. Beaucoup d'efforts avaient été généreusement tentés ; ils avaient échoué. Alors paraît ce géant de l'enseignement primaire, ce vénérable de La Salle, envers lequel le peuple ne saurait jamais se montrer assez reconnaissant et auquel il ne pourra jamais élever assez de statues. Ce grand homme, bien supérieur à la plupart des héros de l'antiquité, crée les Frères de la Doctrine chrétienne, qui aujourd'hui sont au nombre de deux mille et qui donnent l'instruction à tant de cent milliers d'enfants. A côté d'eux vingt autres Ordres se sont fondés, et des milliers de fils du peuple saluent dans tout l'univers catholique la robe noire des Frères et la cornette blanche des Sœurs de nos écoles.

On sait, d'ailleurs, quelle est partout la supériorité des écoles congréganistes. En vingt cinq ans, sur neuf cent soixante-quinze bourses de la ville de Paris, les Frères en ont obtenu huit cent deux, et les laïques cent soixante-treize. En 1870, quatre cent soixante, et mille élèves des Frères conquéraient des certificats d'étude, et les laïques n'en obtenaient que deux cent trente et un.

Tels sont les faits, et nous savons qu'on prépare en ce moment un travail plus vaste et plus décisif, où l'on donnera la date de toutes les fondations de nos écoles. Or, *il y en a des milliers et des milliers qui, jusque dans les plus petites localités, remontent avant 1789.*

Que penser de ceux qui accusent l'Eglise d'obscurantisme ?

## GUERISON DE Mlle CLEMENCE GAUTIER,

DE GASSIN, DEPARTEMENT DU VAR.

Le diocèse de Fréjus fut vivement ému, en mai dernier, de la guérison merveilleuse de Mlle Clémence Gautier, qui, dans un instant, passa d'un état de maladie désespérée, à une santé complète. M. le chanoine Bremond, curé-doyen de St. Tropez, délégué par Mgr. l'Evêque de Fréjus et Toulon, a fait sur cette guérison, une enquête certifiée par de nombreux témoins, par M. le maire de Gassin, et enfin par l'autorité diocésaine.

Mgr. l'Evêque de Fréjus et Toulon a envoyé à Mgr. l'Evêque de Tarbes cette enquête et le récit détaillé de la maladie et de la guérison, écrit par Mme la supérieure de l'hospice de St-Tropez, que nous reproduisons.

Communauté de St.-Thomas de Villeneuve.

Monseigneur et Révérendissime Père,

Daignez permettre à une pauvre fille de vous communiquer les douces impressions qu'elle a ressenties lors du prodige opéré en faveur de Mlle Clémence Gautier, et dont elle a été pour ainsi dire le premier et heureux témoin.

Cette jeune personne était atteinte depuis plusieurs années d'une maladie grave, douloureuse. La fièvre typhoïde, dont elle fut saisie, il a environ quatre mois, détermina chez elle la maladie dans toute sa rigueur ; de là une inflammation d'entrailles telle que la vie de la jeune personne fut en danger. Les souffrances étaient si vives que difficilement on pouvait résister aux cris qu'elle poussait nuit et jour. Plusieurs neuvaines avaient été faites à son intention, mais sans résultat ; l'heure de la grâce n'avait pas encore sonnée, ainsi qu'elle le disait.

Un mois et demi environ avant le miracle, on vint me prier d'aller la voir ; je me rendis au désir de la malade, que je trouvai dans une faiblesse extrême, ne pouvant supporter aucune espèce de nourriture, ne se mouvant qu'avec l'aide de quatre ou cinq personnes ; tant de souffrances ne pouvaient qu'attirer la compassion. Je l'exhortai fortement à la confiance, l'engageant à faire une neuvaine, à prier, à demander sa guérison à la Ste. Vierge.

Plus tard je lui communiquai une inspiration soudaine, lui disant qu'elle devait faire vœu à la Ste Vierge de porter ses livrées pendant un an ; et qu'après que sa guérison serait opérée, elle irait l'en remercier dans son Sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes.

Une neuvaine commença le même jour dans diverses communautés ; et tous les parents et amis s'unissaient d'intention pour obtenir la même grâce. On employait aussi pour la jeune malade l'eau miraculeuse par l'application des compresses et par la boisson. Je visitai la malade le premier, le deuxième et le cinquième jour de la neuvaine ; les souffrances

étaient toujours aussi intenses ; mais la jeune fille était convaincue qu'elle guérirait ; car, je dois le dire, elle m'a avoué qu'à l'instant même où elle a fait le vœu, il s'est passé en elle un saisissement incompréhensible, qui lui donnait l'assurance de sa guérison. Aussi les douleurs n'ébranlèrent jamais sa confiance.

Je la visitai le huitième jour, je la trouvai plus mal ; sa faiblesse était telle qu'elle ne pouvait supporter le moindre bruit, ni même la plus faible lueur du jour. Le médecin l'ayant visitée, à six heures du soir, ne répondit que par ces trois mots aux questions qui lui furent posées : mal, mal, très-mal !

Le même soir, à huit heures, elle eut une crise tellement forte, que tout le monde quitta l'appartement ; elle resta seule avec sa sœur, à qui elle dit d'une voix presque éteinte : " Ma bonne sœur, que de peine je te " donne !... la Ste Vierge me guérira." Elle se fit donner un chapelet, et témoigna le désir que sa sœur continuât à demeurer seule auprès d'elle. Il était onze heures.

Que se passait-il alors dans le cœur de cette jeune fille ? Dieu seul le sait ; la puissante Vierge Marie allait accomplir son œuvre. A deux heures après minuit, 14 mai 1873, le miracle était opéré. Notre chère malade se lève seule ; sa sœur épouvantée veut appeler les trois gardes qui étaient dans une chambre voisine ; mais Clémence s'y oppose en disant : " Je n'ai plus rien, je suis guérie, je n'ai plus besoin de personne ; " tiens, regarde, je suis debout, je ne sens plus aucune douleur, la Ste " Vierge m'a guérie ; apporte-moi une lampe ; et, si tu veux, nous la " remercierons ensemble. Ne dis rien à personne ; nous offenserions " peut-être le bon Dieu en trop nous réjouissant."

On alla cependant chercher le père. Celui-ci redoutait un nouveau malheur ; mais à peine est-il dans la chambre de sa fille, qu'elle l'embrassa en lui disant : " Cher papa, je suis guérie ; et c'est la Ste Vierge !. vous " remplirez maintenant votre promesse."

On voulut prévenir le voisinage de la faveur reçue ; elle s'y refusa de nouveau en disant : " Allez chercher ma chère amie, ma seconde mère, et " je ferai ce qu'elle me dira." Trois heures après nous étions dans les bras l'une de l'autre. Dès que je fus sur le seuil de la porte, elle se leva sur son lit et me répéta les mêmes paroles qu'elle avait dites à son père. Par une inspiration soudaine je lui dis : " si tu es guérie, lève-toi et viens " remercier la Ste Vierge et montrer aux incrédules ce que peut la prière " quand elle est faite avec amour et confiance." Elle obéit, s'habilla seule, au grand étonnement des personnes de la maison ; elle seule était calme, et on lisait sur son visage la grâce extraordinaire qui travaillait au fond de son cœur.

Quand elle fut habillée, nous nous mimes en route vers la chapelle du château (Minuty), qui est éloigné de la campagne de 7 à 8 minutes. Je lui offris le bras, lui disant que je voulais avoir l'honneur de la présenter à Jésus et à Marie, puisque le bon Dieu n'avait pas dédaigné de me choisir pour son instrument. Elle accepta pour satisfaire ma volonté ; mais à peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle se dégage et marche seule la première.

Arrivée à la chapelle, elle se prosterna devant l'image de Marie ; sa prière était fervente. Tous ceux qui la voyaient, éprouvaient le même sentiment de respect et d'admiration.

Des exprès furent envoyés aux trois pays voisins, tandis que la cloche de la chapelle appelait les fidèles. Tout le voisinage accourut, une demi heure après soixante personnes étaient pieusement agenouillées autour de l'enfant du miracle. La Ste Vierge commence, nous entonnons un cantique d'actions de grâce à la Mère de Dieu. La voix de Clémence était plus forte que la nôtre; car à peine pouvions-nous contenir l'émotion qui remplissait nos cœurs. Pour elle, toujours à genoux, les regards sur l'autel, un doux sourire effleurant ses lèvres, elle semblait insensible à ce qui l'entourait. Elle fit la Sainte Communion. Après le St-Sacrifice, M. le Curé de Ramatuelle, qui l'avait célébré, entonna le *Magnificat*. La jeune fille se lève, chante jusqu'à la fin, se remet à genoux sans faiblesse, gardant le jeûne sans peine. Bientôt, lorsque tout est dans le plus profond silence, elle se relève et se tournant vers la foule accourue, elle dit d'une voix forte et bien accentuée : " Je suis guérie, c'est la Ste Vierge qui m'a guérie." Comme par un mouvement spontané, des sanglots s'échappent de toutes les poitrines et tout en remerciant Notre Seigneur et sa divine Mère, on promet de se convertir. Ce même jour, trente-cinq personnes se confessent, parmi lesquelles plusieurs n'avaient pas fait leurs Pâques depuis longtemps.

L'heure était venue de se retirer du saint lieu. Notre jeune amie était restée une heure et un quart à genoux. Au sortir de la chapelle, elle accepte une tasse de bouillon. Formant alors comme une procession, nous nous rendons au château faisant retentir les airs du chant du *Magnificat*. Arrivée au château, elle prit encore une tasse de café au lait, sans éprouver la moindre fatigue; enfin, à midi elle se mit à table en compagnie de vingt-trois personnes et déjeuna très-bien. On craignait pour une indigestion, vu qu'elle ne prenait plus rien depuis trois mois; mais le contraire arriva; à trois heures, elle dit qu'elle avait faim, on la fit goûter. Depuis l'appétit est soutenu. Elle se couche à dix heures et se lève à six. Les fonctions se font parfaitement.

Le lendemain, eut lieu la Messe d'actions de grâce. Quarante-deux personnes accompagnaient la jeune fille à la Ste-Table; des familles désunies se réconciliaient; des pécheurs endurcis promettaient de se convertir.

En souvenir de cette heureuse journée, on distribua des médailles de Notre-Dame de Lourdes. Deux cents personnes environ, hommes, femmes, vieillards, enfants, chacun voulut avoir un souvenir de cette mémorable journée.

La famille se dispose en ce moment à accomplir le pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes.

Ici je m'arrête, Monseigneur, et humblement prosternée aux Genoux de Votre Grandeur, je demande une bénédiction paternelle, et dans les sentiments de ma profonde misère, j'ose me dire l'esclave de Marie.

Et de Votre Grandeur, la très-humble et très-respectueuse servante.

Signé: MARIE J. G.

Pour copie conforme au rapport de l'enquête,

JOSEPH HENRI, Evêque de Fréjus et Toulon.

Le 25 juin dernier, Mademoiselle Clémence Gautier, jouissant d'une santé parfaite, accomplissait son vœu en venant à Notre-Dame de Lourdes avec le pèlerinage de Toulon et Fréjus.

IMPBIMATUR: Tarbes, le 26 août 1873,

LAMOLLE, v.-gal.